

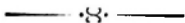
LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



QUARANTIÈME ANNÉE

1900



VEVEY
F. GUIGNARD, RUE DE LA POSTE, 13

VEVEY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

QUARANTIÈME ANNÉE

1^{er} janvier 1900

Chers jeunes amis,

Quand vous lirez ces lignes, une nouvelle année aura commencé son cours. Depuis dix-neuf cents ans sont apparus dans ce monde la grâce et la vérité dans la Personne du Fils de Dieu. (Jean I, 17.) Depuis dix-neuf cents ans, Dieu a fait proclamer sa grâce et son salut aux pécheurs perdus, et a usé de patience envers le monde. Et depuis dix-neuf cents ans aussi, des multitudes ont cru à l'évangile et ont été sauvées ; mais combien il y en a qui ne se sont pas rendus à l'appel du Dieu d'amour ! Et où sont-ils ?

Et vous, jeunes amis, depuis combien de temps le Seigneur vous a-t-il parlé par sa parole, par vos parents, par ses serviteurs ? Et depuis combien de temps avez-vous répondu à la voix pleine d'amour du Seigneur Jésus, vous invitant à venir à Lui ? Y avez-vous même répondu ? Ne traitez pas ma question avec indifférence ; elle est de la plus haute importance, et c'est au seuil de cette année, dont vous ne verrez peut-être pas la fin, que je vous l'adresse.

C'est le désir ardent, c'est le vœu de mon cœur pour vous, en ce premier jour de l'an, que vous soyez au Seigneur. Quels meilleurs souhaits pourrais-je vous adresser, puisqu'être à Jésus, c'est posséder le seul vrai et durable bonheur ?

Les uns, en ce jour, vous souhaiteront une bonne santé ; mais moi, je vous souhaite avant tout celle de l'âme (3 Jean 2) en paix avec Dieu ; d'autres vous souhaiteront une longue vie sur la terre, mais moi, ce que je désire pour vous, c'est la vie éternelle ; il y en a qui exprimeront le désir que vous acquériez l'aisance, sinon la richesse ; mais moi, je demande à Dieu pour vous les richesses insondables de Christ. D'autres encore désireront pour vous la sagesse et que vous acquériez, par vos études et votre travail, une bonne position dans le monde. C'est bon d'être sage, sérieux et appliqué à ses devoirs ; mais pardessus tout, je désire pour vous la vraie sagesse dont le commencement est la crainte de Dieu, et que vous acquériez la vraie science, la connaissance du Seigneur et de sa parole, et que vous croissiez dans cette connaissance et dans la grâce du Seigneur Jésus. Alors vous aurez la plus haute position possible, une place dans la gloire avec Christ. Ce que les gens du monde souhaitent pour leurs parents et leurs amis, est incertain et flétrissable, ce que je vous souhaite, est un héritage incorruptible et pur, conservé dans les cieux pour vous, et qui, par conséquent, ne peut manquer.

Vous le savez, mes jeunes amis, le temps de la patience de Dieu ne peut durer toujours. Il prendra fin pour le monde ; il peut finir d'un instant à l'autre pour ceux qui n'ont pas prêté l'oreille à l'appel de la grâce divine. Aujourd'hui, ô mes jeunes lecteurs qui n'êtes pas convertis, vous entendez la voix du Seigneur qui vous appelle ; rendez-vous à son invitation aujourd'hui, car vous ne savez pas quand le jour de la patience prendra fin. Et quelle fin terrible pour celui qui n'est pas à Christ ! Quelle fin terrible pour le monde !


Et comment se terminera le jour de la grâce et de

la patience de Dieu ? Par la venue de Christ pour les siens. Quelle fin brillante pour les rachetés du Seigneur ! Christ qui attend ce moment de même que les saints l'attendent, Christ redescendra du ciel et les appellera à Lui. A sa voix, les tombeaux de ceux qui sont délogés s'ouvrent, et ils ressuscitent glorieux ; les saints vivants sont changés, ils revêtent des corps incorruptibles, demeure glorieuse pour leur âme vivante de la vie éternelle. La maison du Père en haut s'ouvre rayonnante de splendeur, et tous les rachetés conduits par le Sauveur, le Seigneur de gloire, y vont prendre leur place. Heureux jour, jour sans fin, matin éternel sans nuages. Ce sera le couronnement de la grâce. Y a-t-il un jour de l'an semblable à ce premier jour de l'année éternelle, où les saints seront dans la gloire avec Jésus et pour toujours heureux ?

Eh bien, mes chers, bien chers jeunes amis, ce que je vous souhaite en ce jour de l'an, c'est que vous ayez votre part dans ce bonheur, c'est qu'une entrée abondante vous soit donnée dans le royaume de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Et pour cela, puissiez-vous dès aujourd'hui jouir des arrhes, des avant-goûts de ce bonheur en venant à Jésus !

Votre vieil ami A. L.

Courage, ô pèlerin !
Le terme du voyage
Est bien près d'être atteint.
Le matin sans nuage
Paraitra sans tarder,
A la céleste plage,
Oui, tu vas aborder.
O pèlerin ! courage.



Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JÉHU

(2 Rois IX, X)

SOPHIE. — Nous continuerons l'histoire de Jéhu, n'est-ce pas, maman ? Elle a été jusqu'à présent bien triste. C'était une mission terrible qu'il avait eu à accomplir, mais Jézabel étant morte, n'avait-il pas terminé cette œuvre de jugement ?

LA MÈRE. — Hélas ! non, mon enfant. Il fallait l'accomplir jusqu'au bout, et il y avait encore des personnes de la famille d'Achab. Tu te rappelles que le jeune prophète avait dit à Jéhu : « Tu frapperas la maison d'Achab, ... et toute la maison d'Achab périra. » Or il y avait à Samarie soixante-dix fils et petits-fils d'Achab. Ils étaient là sous la garde et les soins de gouverneurs, qui étaient sans doute des personnes de haut rang. Jéhu n'alla ni n'envoya pas à Samarie pour faire tuer ces fils et petits-fils d'Achab, mais il écrivit ainsi aux chefs de la ville, aux anciens et aux gouverneurs des enfants : « Vous avez avec vous les fils de votre seigneur ; vous avez des chars, des chevaux, une ville forte et des armes ; choisissez pour roi le meilleur et le plus habile des fils de votre seigneur, et combattez pour lui. »

SOPHIE. — Je me demande, maman, pourquoi Jéhu écrivait cela ?

LA MÈRE. — Je pense, Sophie, que c'était pour les mettre à l'épreuve, afin de voir s'ils étaient ses ennemis ou ses amis. Mais l'énergie bien connue de Jéhu leur fit peur. Ils se dirent entre eux : « Les deux rois d'Israël et de Juda n'ont pu tenir devant lui, et comment nous, pourrions-nous lui résister ? »

Et ils firent dire à Jéhu : « Nous sommes les serviteurs ; nous n'établirons roi personne, et nous ferons tout ce que tu nous diras. » Ils reconnaissaient ainsi l'autorité de Jéhu comme roi.

SOPHIE. — Ils montraient ainsi bien peu de courage et d'attachement pour les enfants de leur maître, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — En effet, Sophie, et la suite nous le montre encore mieux. Jéhu leur écrivit une seconde lettre où il disait : « Si vous êtes à moi, prenez les têtes des fils de votre seigneur, et venez vers moi demain à cette heure-ci. »

SOPHIE. — Et eurent-ils le courage, et montrèrent-ils assez de cruauté pour tuer ceux qu'ils avaient élevés jusqu'alors ? Ne pouvaient-ils pas refuser d'être des meurtriers ?

LA MÈRE. — Ils avaient peut-être une certaine affection pour ces jeunes gens, mais ils avaient dit à Jéhu qu'ils lui obéiraient en tout, sans prévoir ce qu'il leur ordonnerait, et ils eurent sans doute peur pour leur propre vie, s'ils ne faisaient pas selon son ordre. Ils égorgèrent donc les soixante-dix princes et envoyèrent leurs têtes dans des corbeilles à Jéhu.

SOPHIE. — Sais-tu, maman, ce que me rappelle la conduite de ces gens ? C'est celle d'Hérode qui avait promis à la fille d'Hérodiad de lui donner tout ce qu'elle demanderait. Et elle lui demanda la tête de Jean le Baptiseur. Hérode en fut bien affligé, mais il avait donné sa parole, et il fit tuer Jean (1). Mais lui était un roi ; il aurait dû refuser, il n'avait rien à craindre comme ces gouverneurs.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant, mais les hommes du monde se font souvent un faux point d'honneur de faire une mauvaise chose à cause de ce que

(1) Matthieu XIV, 8-11.

l'on dirait d'eux. C'est ce qui fit agir Hérode. Il est dit : « A cause des serments et de ceux qui étaient à table avec lui, » il donna l'ordre de décapiter Jean. Nous ne devons jamais rien promettre qui puisse nous engager à faire une chose qui n'est pas selon Dieu. L'Écriture dit : « Ne te presse pas de la bouche, et que ton cœur ne se hâte point de proférer une parole devant Dieu (1). »

SOPHIE. — Je voudrais encore te demander une chose, chère maman. Ces fils et petits-fils d'Achab n'étaient-ils pas innocents de ses péchés? Pourquoi devaient-ils être mis à mort?

LA MÈRE. — Ils étaient tous coupables du même crime d'idolâtrie. Ils avaient connaissance des avertissements des prophètes et des miracles que ceux-ci avaient accomplis de la part de l'Éternel, et ils auraient dû se détourner de la mauvaise voie d'Achab, de Joram et de Jézabel. Et s'ils l'avaient fait, l'Éternel les aurait épargnés. Le prophète Ézéchiel nous le fait comprendre (2). Il dit : « Si un fils a vu les péchés que son père a commis, et qu'il y prenne garde, et ne fasse pas selon ces choses : il n'a pas mangé sur les montagnes (3), et n'a pas levé les yeux vers les idoles d'Israël ... il a pratiqué mes ordonnances, et a marché dans mes statuts : celui-là ne mourra pas pour l'iniquité de son père ; certainement il vivra. » Et l'Éternel, par la bouche du prophète, ajoute que si le méchant se détourne de ses péchés qu'il a commis, certainement il vivra. « Est-ce que je prends plaisir à la mort du méchant? dit le Seigneur, l'Éternel ; n'est-ce pas plutôt à ce

(1) Ecclésiaste V, 2. — (2) Chapitre XVIII, 14-18.

(3) C'était sur les lieux élevés, collines ou montagnes, que les adorateurs des faux dieux dressaient leurs autels. Voyez Ézéchiel VI, 13; Nombres XXII, 41; XXIII, 14, 28; Jérémie II, 20.

qu'il se détourne de ses voies, et qu'il vive (1) ? » Tu vois donc par là que si les fils et petits-fils d'Achab s'étaient repentis de leurs péchés, ils auraient vécu.

SOPHIE. — Oui, maman ; quelles belles paroles que celles d'Ézéchiel ! Je comprends que Dieu est juste. Mais que fit Jéhu, quand on lui eut apporté les têtes de ces jeunes hommes ?

LA MÈRE. — Il les fit placer en deux tas à l'entrée de la porte de la ville, jusqu'au matin.

SOPHIE. — Quel horrible spectacle ce devait être !

LA MÈRE. — En effet, mais Jéhu avait un but en le faisant, comme tu vas le voir. Il sortit le matin. Sans doute qu'un grand nombre de personnes s'étaient rassemblées là, et Jéhu leur dit : « Vous êtes justes (c'est-à-dire vous êtes en état de juger) ; moi, j'ai conspiré contre le roi, mon seigneur, et je l'ai tué (il l'avait fait par l'ordre de Dieu), mais qui a frappé tous ceux-ci ? » C'étaient les chefs de Samarie, les anciens et les gouverneurs qui approuvaient Jéhu et exécutaient le jugement de Dieu. Jéhu les avait mis en demeure de s'opposer ou non à la sentence prononcée contre la maison d'Achab, et ils avaient donné leur consentement. Alors Jéhu ajouta : « Sachez donc que rien ne tombera en terre de la parole de l'Éternel que l'Éternel a prononcée contre la maison d'Achab, et l'Éternel a fait ce qu'il avait dit par son serviteur Élie. » Jéhu voulait faire comprendre au peuple qu'il n'agissait que par l'ordre de Dieu. Puis Jéhu fit mourir tous les parents d'Achab qui étaient à Jizreël, ainsi que tous les grands et ceux qui avaient soutenu Joram, et il fit mourir aussi les sacrificateurs des idoles.

SOPHIE. — C'est quelque chose qui fait frémir que tous ces massacres.

(1) Versets 21-23.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant. Les jugements de Dieu sont toujours terribles. « Venez, et voyez les œuvres de Dieu : il est terribles dans ses actes envers les fils des hommes, » dit le psalmiste (1). Ils furent terribles les jugements de Dieu contre les pécheurs au déluge, à Sodome et Gomorrhe, à la mer Rouge ; mais combien plus terrible sera le jour où le Seigneur lui-même sortira du ciel et frappera la bête, les rois et les armées de la terre assemblés contre Lui (2).

SOPHIE. — Oui, maman ; cela fait frissonner, comme aussi quand les morts seront jugés devant le grand trône blanc (3). Mais combien nous sommes heureux de croire en Jésus ; il a dit que nous ne viendrons pas en jugement (4).

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Bienheureux sommes-nous d'être sauvés maintenant et pour l'éternité. Mais reprenons notre histoire. Jéhu n'avait pas encore achevé son œuvre. Il y avait à Jérusalem des membres de la famille d'Achab. Jéhu ne pouvait pas aller à Jérusalem, ni donner des ordres pour qu'on les tuât, mais Dieu les livra entre ses mains, comme il lui avait livré Achazia.

SOPHIE. — Comment cela arriva-t-il ?

LA MÈRE. — Jéhu s'en allait de Jizreël à Samarie qui était la capitale du royaume. Il avait sans doute avec lui une nombreuse escorte. En chemin, il rencontra une grande troupe de gens dont le costume et les montures annonçaient des personnes de qualité. Ils étaient pour la plupart jeunes et semblaient faire un voyage de plaisir. « Qui êtes-vous ? » leur demanda Jéhu. Ils répondirent : « Nous sommes les frères d'Achazia, et nous sommes descendus pour saluer les fils du roi et les fils de la reine. »

(1) Psaume LXVI, 3, 5. — (2) Apocalypse XIX, 11-21.

(3) Apocalypse XX, 12-15. — (4) Jean V, 24.

SOPHIE. — Ils ne savaient donc pas que Joram, Achazia et Jézabel étaient morts ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. De nos jours les nouvelles arrivent vite par les chemins de fer et les télégraphes. Dans ce temps-là, où l'on voyageait à pied ou à cheval, il n'en était pas ainsi. Il fallait presque deux jours pour aller de Jérusalem à Samarie, et Jizreël, ainsi que Méguiddo, où était mort Achazia, étaient bien plus éloignées, de sorte que ces frères d'Achazia ignoraient les terribles événements qui avaient eu lieu. Il faut que je te dise aussi que ce n'étaient pas des frères, mais plutôt des cousins d'Achazia, car ses frères avaient tous été tués par les Arabes dans une invasion de ceux-ci (1). Tu ne dois pas être étonnée de dire des cousins qu'ils étaient frères d'Achazia, car, chez les Israélites, on nommait frères des parents rapprochés. Ainsi, dans la Genèse, Lot est appelé « frère » d'Abraham (2).

SOPHIE. — Ainsi ces parents d'Achazia étaient des amis des fils de Joram et de Jézabel. Ils auront dû être bien saisis en apprenant que ceux-ci avaient tous été tués.

LA MÈRE. — Ils n'en eurent pas le temps, car dès que Jéhu sut qui ils étaient, qu'il prononça leur arrêt de mort. « Saisissez-les vivants, » dit-il à ses hommes.

SOPHIE. — Quelle frayeur ils durent éprouver !

LA MÈRE. — Leur sort fut bientôt décidé. Il y avait au bord du chemin une cabane et un puits pour les bergers. Sur l'ordre de Jéhu, on les égorgea là. Ils étaient au nombre de quarante-deux !

SOPHIE. — C'est parce qu'ils étaient aussi de la famille d'Achab qu'ils furent tués, n'est-ce pas ? Mais

(1) 2 Chroniques XXI, 16, 17; XXII, 1.

(2) Genèse XIV, 14, 16.

je ne puis m'empêcher d'avoir compassion d'eux. Ils s'en allaient sans doute joyeux pour voir leurs jeunes parents à Samarie et se divertir avec eux, et voilà que le terrible Jéhu les fait mettre à mort !

LA MÈRE. — Ils étaient surtout à plaindre, Sophie, d'être associés à des méchants et de se trouver en révolte contre l'Éternel. Ils ne faisaient, hélas ! que suivre l'exemple d'Achazia. Et c'est ainsi que les parents entraînent souvent les enfants dans le mal. Si ces frères d'Achazia avaient été fidèles à l'Éternel, leur Dieu, ils n'auraient pas voulu quitter Jérusalem et son temple pour aller visiter des adorateurs des veaux d'or et de Baal. Mais eux aussi s'étaient détournés du culte de l'Éternel. Ils aimaient mieux les fêtes joyeuses et impures des idoles, et ils périrent.

SOPHIE. — Chère maman, ne penses-tu pas qu'il y a là une leçon pour ceux qui oublient le Seigneur, et vont s'amuser dans les plaisirs du monde ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. La parole de Dieu nous dit très positivement de ne pas nous associer avec les incrédules et les mondains, mais de nous séparer d'eux (1). Et ces quarante-deux jeunes hommes, qu'il fut terrible leur sort ! Combien peu ils pensaient que la mort allait les rencontrer. Et combien n'y a-t-il pas d'enfants, de jeunes gens et de jeunes filles qui vont leur chemin, indifférents, s'occupant des choses de la terre, s'amusant, recherchant le plaisir, et qui oublient que la mort peut les surprendre tout à coup, sans qu'ils soient prêts à paraître devant Dieu ? Et quel sera le sort de ceux qui meurent étrangers à Christ ? Ils périront pour toujours !

(1) 2 Corinthiens VI, 14-18; Éphésiens V, 7-13.

L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LES TÉMOINS DE LA VÉRITÉ PENDANT LES SIÈCLES DE TÉNÉBRES

J'ai dû, mes jeunes amis, vous présenter les erreurs fatales qui caractérisent l'église de Rome, qui se dit, mais bien à tort, apostolique et catholique ou universelle. Cela était nécessaire, parce que nous vivons au milieu d'elle, et qu'il est important pour nous de voir combien, tout en assumant le nom de chrétienne, elle s'est écartée des enseignements de Christ et des apôtres. Elle a annulé, par son idolâtrie, le culte qui ne doit être rendu qu'à Dieu et à son Fils, et a mis à la place du salut par la grâce de Dieu seul, le salut par des œuvres qui ne peuvent justifier le pécheur. Et il est important d'être mis en garde contre elle, parce qu'elle a beaucoup d'attraits pour le cœur naturel par une apparence religieuse qui répond à certains besoins de l'âme, par son culte pompeux qui parle aux sens, et par une certaine piété et souvent un grand dévouement chez plusieurs de ses membres. Mais, dit l'apôtre, « l'exercice corporel est utile à peu de chose » (1 Timothée IV, 8), et les ordonnances selon les enseignements et les commandements des hommes, n'ont qu'une apparence de sagesse en dévotion volontaire et en humilité, en ce qu'elles n'épargnent pas le corps ; mais c'est pour la satisfaction de la chair. (Colossiens II, 21-23.) De plus, cette église se présente comme revêtue d'une autorité qu'elle assume faussement, il est vrai, mais qui convient à la paresse de beaucoup d'âmes. Et c'est ainsi qu'elle « séduit, entraîne et égare. »

Je ne vous ai parlé que très peu de cette autre grande fraction de la chrétienté qui s'appelle l'église orthodoxe grecque. Les patriarches (c'est-à-dire les principaux prélats) des églises de l'Orient, et spécialement celui de Constantinople, ne voulurent jamais reconnaître la suprématie du pape de Rome. De là vint une séparation qu'on appelle « le schisme oriental, » et qui fut consommée en 1043. La plus nombreuse partie de l'église grecque est en Russie, et a pour chef réel le czar qui la gouverne par un synode dont il nomme les membres. Mais l'église grecque est aussi idolâtre que l'église romaine. Si elle rejette les images sculptées, elle a ses icônes ou images peintes des saints, de la Vierge, du Seigneur, et même de Dieu le Père ! Elles sont répandues partout, depuis la hutte du pauvre paysan, jusqu'aux palais des grands, et malheur à qui ne les révère pas ! Les fausses doctrines de la transsubstantiation, des prières pour les morts et autres, existent là comme dans l'église romaine, et là aussi c'est le clergé qui domine sur les consciences.

Il faut reconnaître que soit l'une, soit l'autre, de ces deux grandes églises rivales, envoyèrent des missionnaires dans les contrées encore païennes de l'Europe du centre et du nord, et en d'autres pays. C'étaient en général des moines, hommes pieux, dont on ne peut méconnaître le courage et le dévouement, et dont plusieurs aimaient vraiment le Seigneur. Je vous ai mentionné quelques-uns d'entre eux. Le nom de Jésus-Christ fut ainsi peu à peu porté chez tous les peuples de l'Europe qui ne le connaissaient pas encore. Mais Rome imposa aux nations qu'elle évangélisa ainsi, son autorité avec sa hiérarchie, ses formes religieuses et ses superstitions, et l'église grecque ne fit pas autrement. De plus, on ne chercha pas la conversion du cœur chez

ceux qu'on évangélisait. Ceux qui y consentaient étaient baptisés, et ils étaient chrétiens ! Souvent c'était par la force des armes qu'on forçait les peuples à se faire chrétiens par le baptême. D'autres fois, c'était le roi d'un pays qui, par politique, abandonnait le paganisme, et persuadait ou obligeait son peuple à le suivre. Les païens laissaient leurs idoles et leur culte, pour d'autres idoles et d'autres cérémonies. L'Europe fut ainsi christianisée, c'est-à-dire devint chrétienne de nom. L'Église devint ce grand arbre dont parle le Seigneur en Matthieu XIII, d'une grande apparence, mais abritant dans son opulent feuillage toutes sortes de choses mauvaises. Et c'est ce que nous voyons actuellement. Et dans ce monde ainsi christianisé, si quelqu'un veut être sauvé, il faut qu'il soit vraiment converti, tout comme s'il eût été païen, et qu'il quitte le chemin large de la simple profession chrétienne, pour entrer par la porte étroite du salut, la foi au Seigneur Jésus-Christ.

Maintenant, mes jeunes amis, il faut encore dire qu'outre ces missionnaires dont je vous parlais, il y eut dans l'église romaine, durant ces siècles de ténèbres qu'on appelle le *moyen âge*, des hommes vraiment pieux. Je vous citerai deux des plus remarquables. L'un fut Anselme, qui vécut dans la seconde moitié du XI^m^e siècle, et fut archevêque de Cantorbéry en Angleterre. Il écrivit, entre autres, un traité sur la Rédemption avec ce titre : « Pourquoi Dieu s'est-il fait homme ? » Il y enseigne que le Fils de Dieu est devenu un homme, afin de souffrir à la place du pécheur pour satisfaire à la justice de Dieu. « Par sa mort, » dit-il, « le Fils de Dieu offrit une satisfaction d'un prix infini, et par là même suffisante pour couvrir les péchés de toute l'humanité. » Et il exhortait les mourants à regarder uniquement aux mérites de Jésus-Christ,

Le second de ces hommes distingués est Bernard de Clairvaux, ainsi nommé parce qu'il fut abbé du monastère de ce nom. Il vivait dans la première moitié du XII^{me} siècle, et avait été élevé par une mère pieuse, dont les enseignements le gardèrent loin des plaisirs du monde. Dès l'âge de vingt-deux ans, il entra dans la vie monastique, et devint bientôt célèbre par sa puissante éloquence et son activité infatigable. Il acquit ainsi une grande influence dans l'Église, parlant avec hardiesse aux grands de la terre comme aux petits. Il était d'ailleurs d'une charité inépuisable envers les pauvres. Il aimait la Bible et en faisait sa lecture favorite, et, pour lui, ni jeûnes, ni pénitences, ne sauvaient le pécheur, mais Christ seul. Il était aussi poète, et composa plusieurs hymnes latines. L'une d'elles en particulier nous montre l'amour qu'il avait pour Jésus. On l'a traduite, mais bien imparfaitement, en français ; en voici deux strophes :

Chef couvert de blessures,
 Tout meurtri, tout en sang,
 Chef accablé d'injures,
 D'opprobres, de tourments ;
 Chef, des gloires divines
 Autrefois couronné,
 C'est maintenant d'épines
 Que ton front est orné.

Ah ! pour ton agonie,
 Pour tes grandes douleurs,
 Je veux toute ma vie
 Te bénir, mon Sauveur !
 Ta grâce est éternelle,
 Et rien, jusqu'à la fin,
 Ne pourra, cœur fidèle,
 Me ravir de ta main.

Mais avec leur piété, leur charité, leur dévouement, ces hommes, et d'autres tels qu'eux, ne soutenaient

pas moins l'église romaine, ses erreurs et ses superstitions. Vous vous rappelez ce que St-Bernard disait relativement à la Vierge : « Si tu es effrayé de la majesté de Jésus, recours à Marie ! » Et il sévissait avec rigueur contre de prétendus hérétiques, car c'est ainsi qu'il nommait ceux qui, s'attachant à la parole de Dieu, se séparaient de Rome.

Il est vrai que bien des hommes pieux de l'église romaine déploraient et dénonçaient les vices du clergé, des moines et des papes, et cherchaient à les réformer. Ils s'efforçaient de corriger les mœurs dissolues des moines en introduisant dans les couvents des règles sévères, et en fondant de nouveaux ordres. Mais ce n'était pas couper le mal à la racine. Les nouveaux ordres monacaux, tels que les franciscains et les dominicains, ne firent que fortifier, par l'appui qu'ils lui prêtèrent, l'autorité de l'église de Rome, et, sous différents noms, les diverses congrégations, en une certaine mesure, dominèrent et dominent encore le chef même de l'église, le pape.

Dans ces ténèbres d'erreurs et de superstition, et sous cette domination du clergé, que devenait la vérité de Dieu, qu'il avait donnée aux hommes ? Cette vérité, mes jeunes amis, ne peut jamais périr, et Dieu eut toujours des témoins pour la maintenir. Mais ce fut au milieu et au prix de beaucoup de souffrances, car l'église romaine les poursuivait partout, ne pouvant supporter qu'on se dérobat à son autorité. Dans l'état de choses représenté par l'assemblée de Thyatire, ils étaient ceux dont le Seigneur reconnaissait les œuvres, la foi, l'amour, le service et la patience, le résidu qui ne suivait pas la doctrine de Jézabel et ne connaissait pas les profondeurs de Satan. (Apocalypse II, 19, 24.) Et c'est de ces témoins fidèles que je désire maintenant vous parler, mes jeunes amis.

Il y avait bien, dans quelque cellule d'un couvent, un moine ou une nonne qui déploraient la corruption de l'église, et se réfugiaient comme consolation auprès du Sauveur qu'ils aimaient. Tel, par exemple, ce pauvre chartreux qui écrit sa confession en ces termes : « O Dieu très charitable ! Je sais que je ne puis être sauvé et satisfaire la justice autrement que par le mérite, la passion très innocente et la mort de ton Fils bien-aimé. — Pieux Jésus ! tout mon salut est dans tes mains. Tu ne peux détourner de moi les mains de ton amour, car elles m'ont créé, formé et racheté. Tu as inscrit mon nom d'un style de fer, avec une grande miséricorde et d'une manière ineffaçable, sur ton côté, sur tes mains et sur les pieds, etc. » Et il ajouta : « Si je ne puis confesser ces choses de la langue, je les confesse du moins de la plume et du cœur. » Puis il plaça sa confession dans une boîte de bois qu'il renferma dans un trou fait à la muraille de sa cellule. Plusieurs siècles après, en 1776, on abattit un corps de logis qui avait fait partie de ce couvent, et on trouva la confession du frère Martin. Un autre adressait chaque jour au Seigneur cette prière : « O mon Seigneur Jésus-Christ ! Je crois que tu es seul ma rédemption et ma justice. » N'est-il pas doux, mes jeunes amis, de penser que le Seigneur, dans ces temps ténébreux, avait des âmes cachées pour qui il était leur trésor ? Mais elles demeuraient dans l'ombre, soumises à Rome, et gardaient pour elles-mêmes la lumière intérieure qui illuminait et réjouissait leur cœur.

Mais il y eut d'autres fidèles qui ne craignirent pas de confesser hautement leur foi, et de rompre avec Rome, en s'attachant uniquement à la parole de Dieu. Ils forment une ligne non interrompue de témoins jusqu'aux jours de la Réformation. C'est d'eux que je vais vous parler.

Appel

Cher enfant, Jésus dans sa grâce
 Veut l'avoir comme son agneau ;
 Il te dit : Viens, viens prendre place
 Auprès de moi dans mon troupeau.

En paix, heureux sous ma houlette,
 Je te garderai chaque jour ;
 Ni l'ennemi, ni la tempête,
 Ne t'ôteront à mon amour.

Le matin, lorsque ta prière
 Montera confiante aux cieux,
 Je la mettrai devant mon Père :
 Il exauce toujours mes vœux.

A la maison, comme à l'école,
 Dans tes leçons et dans tes jeux,
 Près de toi, selon ma parole,
 Je te rendrai toujours joyeux.

Et dans ta simple obéissance
 A tes parents que tu chéris,
 Je conserverai ton enfance :
 Enfant aussi, je fus soumis.

Envers chacun doux, débonnaire,
 Comme je fus, tel tu seras ;
 Et près de moi sur cette terre
 Dans mon sentier tu marcheras.

Et le soir, lorsque ta paupière
 Se fermera sous le sommeil,
 Je veillerai la nuit entière
 Sur toi jusques à ton réveil.

Viens donc, enfant, viens prendre place
 Près de Jésus, dans son troupeau,
 Il t'appelle et rempli de grâce
 Il veut l'avoir pour son agneau.

Réponses aux questions du mois de décembre

1^o La première fois qu'il est question de Marie de Béthanie, c'est quand elle est assise aux pieds de Jésus et qu'elle écoute sa parole. (Luc X, 38-42.)

La seconde fois, c'est quand son frère Lazare est mort, et qu'elle vient se jeter aux pieds de Jésus. (Jean XI, 32.)

La troisième fois, c'est quand elle oint les pieds du Seigneur avec un parfum de grand prix. (Jean XII, 3.)

Marie était la sœur de Marthe et de Lazare. Elle aimait le Seigneur et sa parole; son cœur lui était profondément dévoué.

2^o La première fois que nous trouvons Marie de Magdala, c'est dans Luc VIII, 2. Elle avait été possédée de sept démons, et Jésus l'avait guérie. Elle était du nombre des saintes femmes qui le suivaient et l'assistaient de leurs biens.

Ensuite nous la voyons près de la croix où Jésus est attaché, avec Marie, mère de Jésus, et l'autre Marie, femme de Clopas. (Jean XIX, 25.)

Puis elle est assise avec cette Marie vis-à-vis du sépulcre, observant où l'on mettait le corps du Seigneur. (Matthieu XXVII, 61; Marc XV, 47.) Et de grand matin, avec d'autres, elle vient avec des aromates pour embaumer le corps de Jésus. (Marc XVI, 1.)

Marie de Magdala, venue au sépulcre, le trouve vide — Jésus était ressuscité — et elle court avertir Pierre et Jean, puis elle retourne au sépulcre et pleure, parce qu'on a enlevé son Seigneur, dit-elle. Et alors Jésus lui apparaît et lui donne un message pour les disciples. (Jean XX, 1, 2; 11-18.)

Marie aimait le Seigneur; il était tout pour elle; elle ne voulait que Lui.

Question pour le mois de janvier

Écrivez les différents passages où il est parlé du sang du Seigneur et de son efficacité pour sauver, justifier et purifier.



L'homme

« *Qu'est-ce que l'homme ?* » (Psaume VIII, 4.)

L'année passée, mes jeunes amis, je vous ai parlé de ce que nous enseigne la Bible touchant Dieu et ses attributs, et touchant le mystère ineffable qui nous montre dans l'unité de son essence trois Personnes divines. Aujourd'hui, je voudrais vous dire quelques mots sur ce que la parole de Dieu nous apprend relativement à l'homme, sa créature intelligente, l'objet de ses desseins éternels.

Vous vous rappelez que, dans le premier chapitre de la Genèse, nous avons vu Dieu appelant toutes choses à l'existence par sa parole. Sept fois, nous entendons ces mots : « Dieu dit, » et à chaque fois surgit une nouvelle merveille destinée à préparer la demeure magnifique où doit habiter l'être privilégié que Dieu voulait y placer, c'est-à-dire l'homme.

« Les cieux sont les cieux de l'Éternel, » dit le psalmiste, « mais il a donné la terre aux fils des hommes. » (Psaume CXV, 16.) Lorsqu'il s'agit de le former, la même parole se fait entendre une huitième fois ; mais ce n'est pas pour que soudain la chose en vue apparaisse. Dieu prend conseil, pour ainsi dire, au moment de faire l'homme, et il annonce ce que sera cette nouvelle et dernière créature, le couronnement de son œuvre.

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, » et pour dominer sur toute la création animée inférieure. Ce sont là les traits qui distinguent l'homme de toutes les autres créatures. Premièrement, il ne surgit pas de la terre comme les animaux ; Dieu le fait, le façonne, comme nous le verrons. Ensuite, l'homme est fait à l'image de Dieu ; comme centre et tête de la création, il y représente Dieu. Et bien que l'homme soit déchu, ce caractère lui reste : « L'homme, » dit Paul, « est l'image et la gloire de Dieu. » (1 Corinthiens XI, 7.) Puis il est formé à la ressemblance de Dieu, la ressemblance morale, c'est-à-dire sans qu'il y eût de mal en lui, ni rien de déréglé dans ses affections. De fait, il ne connaissait ni le bien ni le mal. L'épreuve de l'obéissance à la volonté divine devait les lui faire connaître. Enfin l'homme était dominateur sur tous les êtres animés qui peuplent la terre, les airs et les eaux. Dieu lui avait assigné pour nourriture les grains et les fruits des arbres, car la mort n'était pas introduite, et sa postérité devait remplir la terre, son domaine, et la plier à sa volonté.

Dieu, après la création de l'homme, ayant envisagé tous ses ouvrages, vit que « cela était très bon. » Rien ne manquait ; tout était selon le plan que Dieu avait formé, dans une harmonie parfaite, et le mal était absent de cette œuvre heureuse. Il était en

dehors de cette création ; l'ordre, la paix et le bonheur y régnaient.

Au chapitre second de la Genèse, nous est décrite la manière dont l'Éternel Dieu forma l'homme, selon son dessein exprimé par ces paroles : « Faisons l'homme. » — « L'Éternel Dieu, » est-il dit, « forma l'homme, *poussière* du sol, et souffla dans ses narines une *respiration de vie*, et l'homme devint une âme vivante. » (Genèse II, 7.) Vous voyez ici, mes jeunes amis, l'immense différence entre l'homme et les animaux. Ceux-ci sortent de la terre ou sont produits dans les eaux ou dans les airs, à la voix toute-puissante du Créateur : « Que la terre produise, » « que les eaux fourmillent d'êtres vivants, » « que les oiseaux volent au-dessus de la terre, » dit Dieu, et il en est ainsi. Tous ces êtres sont formés avec leur structure différente, toujours admirable, et selon la fonction qu'ils ont à remplir. La sagesse divine s'y montre. Mais le corps de l'homme, bien que composé des mêmes éléments terrestres que celui des animaux, et présentant avec ceux-ci des ressemblances de conformation, est façonné directement par Dieu lui-même. Puis si les animaux ont un principe de vie qui les anime — ils sont des êtres vivants — ils ont surgi de la terre avec ce principe de vie en eux, et il périt avec eux ; ce n'est pas le souffle de Dieu. Quand un animal meurt, il meurt tout entier. Tandis que l'homme devint une *âme vivante* par ce souffle divin, de sorte que cette âme qui anime le corps, mais est distincte de lui, ne peut périr avec lui, elle est immortelle : si « la poussière (le corps) retourne à la terre, comme elle y avait été, l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. » (Écclésiaste XII, 7.) De plus elle est en relation avec Dieu, capable de le connaître, de l'aimer et de le servir, ce qui n'est pas le cas pour les animaux.

Ainsi, et ne l'oublions pas, mes jeunes amis, l'homme est formé d'une partie matérielle, *le corps*, et d'une partie immatérielle, *l'âme* ; mais ces deux parties, bien que distinctes, sont étroitement unies, de manière à ne former qu'un seul être. L'âme anime le corps — « le corps sans l'esprit est mort, » dit Jacques (chap. II, 26) — elle lui commande, elle agit sur lui ; le corps est comme l'enveloppe, la demeure de l'âme ; il est comparé à une tente où elle séjourne (2 Corinthiens V, 1) ; par lui elle est en relation avec le monde extérieur, il est son instrument, mais en tout si intimement lié à elle que son état à lui influe sur elle. (A suivre)



Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JÉHU

(2 Rois IX, X)

SOPHIE. — Tu m'as dit, chère maman, que Jéhu avait encore un acte de jugement à accomplir.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et c'est pour cela qu'il se rendait à Samarie. Mais en chemin, il fit une seconde rencontre, outre celle des parents d'Achazia qu'il avait fait tuer. C'était celle d'un homme nommé Jonadab, fils de Récab. Il n'était pas Israélite de race, mais cependant homme de bien, craignant l'Éternel et zélé pour son nom.

SOPHIE. — De quelle nation était-il ? Le sais-tu ?

LA MÈRE. — C'était un Kénien. Ne te rappelles-tu pas que nous avons parlé de ce peuple, et en particulier d'une femme kénienne ?

SOPHIE. — Ah ! oui, maman. C'est Jaël, qui tua Sisera, le chef des armées de Jabin, roi de Hatsor.

Et je me rappelle maintenant que les Kéniens étaient des descendants de Hobab, le beau-frère de Moïse et qu'il accompagna les Israélites en Canaan (1). Est-ce que Jéhu connaissait Jonadab ?

LA MÈRE. — Certainement, car il nous est dit que Jonadab venait à sa rencontre, et que Jéhu, en le voyant, le salua et lui dit : « Ton cœur est-il droit comme mon cœur l'est à l'égard de ton cœur ? » Jéhu le connaissait donc ; mais il voulait savoir si Jonadab était pour lui ou non ; s'il s'associait ou non à son œuvre.

SOPHIE. — J'espère que Jonadab était pour Jéhu et pas pour ceux qui adoraient des idoles.

LA MÈRE. — Il était en effet d'accord avec Jéhu. A la question de celui-ci, il répondit : « Il l'est ; » mon cœur est avec toi. Alors Jéhu lui dit : « S'il l'est, donne-moi la main. » Et Jonadab la lui donna. C'était un signe d'amitié et d'accord entre deux personnes (2), comme ce l'est encore de nos jours. Alors Jéhu fit monter Jonadab à côté de lui dans son char, en lui disant : « Viens avec moi, et tu verras mon zèle pour l'Éternel. »

SOPHIE. — Était-ce bien à Jéhu de parler ainsi ? Ne se vantait-il pas ?

LA MÈRE. — Il avait tort certainement. Il n'était rien que ce que l'Éternel l'avait fait être, et ne devait pas s'enorgueillir devant Jonadab. L'apôtre Paul disait : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu, et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu (3) ? » Et le sage roi Salomon dit : « Qu'un autre te loue, et non pas ta bouche, un étranger, et non pas tes lèvres (4). » Il y a des enfants qui se vantent comme Jéhu : « Tu

(1) Nombres X, 29-32 ; Juges I, 16 ; IV, 17 ; 1 Chroniques II, 55. Voyez aussi Jérémie XXXV.

(2) « Jacques, Céphas et Jean, ... me donnèrent, à moi et à Barnabas, la main d'association. » (Galates II, 9.)

(3) 1 Corinthiens IV, 7. — (4) Proverbes XXVII, 2.

verras, » disent-ils, « comme je fais bien ceci ou cela. » Ils comptent sur eux-mêmes, et cela ne plaît pas au Seigneur.

SOPHIE. — Tu me rappelles, chère maman, l'histoire de l'apôtre Pierre. Il disait à Jésus : « Si même tous étaient scandalisés à cause de toi, je ne le serai pourtant pas, moi. » Et ensuite : « Quand il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point (1). » Et puis il renia Jésus trois fois !

LA MÈRE. — C'est un exemple bien frappant du danger de se glorifier et de s'appuyer sur soi-même. Qui avons-nous à glorifier ? Sur qui, dans notre faiblesse, devons-nous compter ?

SOPHIE. — Sur Jésus, maman, et c'est Lui à qui nous devons rendre grâces.

LA MÈRE. — Et il y a encore un passage qui nous montre que si nous faisons quelque chose de bien, ce doit être pour la gloire de Dieu. Le Seigneur dit à ses disciples : « Que votre lumière luise devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux (2). » Jéhu voulait faire une bonne œuvre, mais il en voulait aussi la gloire. Il entra donc à Samarie avec son ami Jonadab, et comme il y avait encore là des parents d'Achab, il les fit tous mourir, comme l'Éternel l'avait dit à Élie, que toute la maison d'Achab serait détruite. Puis il rassembla tout le peuple de la ville et lui dit : « Achab a servi Baal un peu ; Jéhu le servira beaucoup. »

SOPHIE. — Quelle parole étrange ! Est-ce que vraiment il voulait servir ce faux dieu, lui qui venait de détruire la maison d'Achab à cause de son idolâtrie ?

LA MÈRE. — Tu vas voir quelles étaient ses intentions. Il envoya des messagers dans toutes les tribus

(1) Marc XIV, 29, 31. — (2) Matthieu V, 16.

d'Israël pour convoquer tous les prophètes, les serviteurs et les sacrificateurs de Baal, car, dit-il, « je veux offrir un grand sacrifice à Baal. Que pas un ne manque à venir; quiconque manquera ne vivra point. » Puis il publia une fête à Baal, et tous vinrent à Samarie, de sorte que le temple de Baal fut rempli d'un bout à l'autre. Il y avait dans le temple de Baal une chambre nommée le vestiaire, comme il y a une sacristie dans les églises. On gardait là les vêtements que mettaient les prêtres de Baal pour leurs cérémonies, comme le font aussi les prêtres catholiques et autres, pour célébrer leurs services religieux. Quand tout fut prêt, Jéhu entra avec Jonadab et dit aux serviteurs de Baal : « Regardez bien, et voyez qu'il n'y ait parmi vous des serviteurs de l'Éternel, mais seulement des serviteurs de Baal. » Et alors les sacrifices furent offerts. Ils étaient achevés lorsque, tout à coup, quatre-vingts hommes armés entrèrent et tuèrent tous ceux qui étaient dans le temple. Jéhu les avait postés en dehors avec l'ordre formel d'entrer à son signal et de ne laisser échapper aucun serviteur de Baal. C'est ainsi qu'il montra à Jonadab son zèle pour l'Éternel.

SOPHIE. — Eh bien, chère maman, il me semble que Jéhu n'a pas agi en cela comme il l'aurait dû. C'était employer la ruse comme Satan. Quelle différence avec la manière d'agir ouverte d'Élie qui commence par démontrer l'ignorance et la fausseté des serviteurs de Baal ! Élie glorifiait et honorait l'Éternel.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. User de ruse sous prétexte de produire un bien, est toujours une chose mauvaise. Mais n'est-on pas peiné de voir Jonadab mêlé à ce mal ?

SOPHIE. — Peut-être, chère maman, ignorait-il ce que Jéhu ferait ?

LA MÈRE. — Il le savait, sans cela il ne serait pas

venu avec Jéhu, et certes il n'aurait pas dû donner les mains à une chose pareille. Et quant à Jéhu, il agit de son chef, sans consulter Élisée, sans avoir reçu d'ordre de l'Éternel. Il voulait montrer son zèle pour l'Éternel et se glorifier lui-même. Après cela les statues de Baal furent abattues, son temple fut détruit, et l'endroit où il s'élevait servit pour jeter les immondices de la ville.

SOPHIE. — Mais, maman, je me rappelle que Joram avait abattu la statue de Baal que son père Achab avait faite.

LA MÈRE. — C'est vrai ; mais c'était sans doute une statue dans le palais. Jézabel avait continué à avoir son temple de Baal et ses prophètes et des autels dans le pays, mais Jéhu « extermina Baal du milieu d'Israël, » et depuis ce moment, ce faux dieu ne fut plus adoré publiquement.

SOPHIE. — Alors, maman, Jéhu et le peuple d'Israël adorèrent et servirent l'Éternel seul.

LA MÈRE. — Hélas ! non, mon enfant. Jéhu connaissait l'Éternel et sa puissance ; il avait été fidèle en détruisant la maison d'Achab et le culte de Baal ; mais il était tout de même un idolâtre. Écoute ce que dit la parole de Dieu : « Il ne se détourna pas des péchés de Jéroboam, fils de Nébeth. » Nous voyons comme les conséquences fatales du péché de Jéroboam, se perpétuent en Israël. L'idolâtrie des veaux d'or ne cesse d'y exister, et Jéhu la partage. Il ne détruisit pas « les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan ; il ne s'en détourna pas. » Jéhu avait donc un cœur partagé. L'Écriture dit : « Jéhu ne prit pas garde à marcher de tout son cœur dans la loi de l'Éternel, le Dieu d'Israël. » Or Dieu veut tout notre cœur, et il demande que nous nous conduisions comme étant tout à Lui ! « Sans partage, ni détour, » dit le cantique. N'est-ce pas juste ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman. Mais Jéhu pensait peut-être que, s'il détruisait les veaux d'or, le peuple irait adorer l'Éternel à Jérusalem, et il voulait l'en empêcher, comme Jéroboam l'avait fait, de peur qu'il ne se soumit au roi de Juda.

LA MÈRE. — Oui ; mais Jéhu mettait ainsi son intérêt comme roi avant la fidélité qu'il devait à l'Éternel qui lui avait donné la royauté et ne voulait pas la lui ôter ; il montrait ainsi de l'ingratitude envers Dieu. On trouve, hélas ! parmi les chrétiens, des personnes qui agissent comme Jéhu. Elles savent que Dieu leur a tout donné en leur donnant son Fils ; elles croient que Jésus est leur Sauveur ; mais, en même temps, elles ne veulent pas renoncer entièrement au monde, à quelque affection ou à quelque penchant favori : elles ont un veau d'or dans le cœur. A de telles personnes, l'apôtre Jacques dit : « Purifiez vos cœurs, vous qui êtes doubles de cœur (1). » Et cela s'adresse surtout aux jeunes chrétiens qui sont en danger d'être séduits par le monde et ses convoitises. A eux, Jean dit : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde (2). »

SOPHIE. — Est-ce que l'Éternel n'avertit pas Jéhu ?

LA MÈRE. — L'Éternel lui avait dit : « Parce que tu as bien exécuté ce qui était droit à mes yeux, et que tu as fait à la maison d'Achab selon tout ce qui était dans mon cœur, tes fils, jusqu'à la quatrième génération, seront assis sur le trône d'Israël. » C'était une récompense de sa fidélité première et un encouragement à y persévérer ; mais Jéhu n'y prit pas garde ; aussi reçut-il son châtiment. « En ces jours-là, » est-il dit, « l'Éternel commença à entamer le pays, » et il le fit par le moyen d'Hazaël, roi de Syrie, qui s'empara du pays à l'est du Jourdain, oc-

(1) Jacques IV, 8. — (2) 1 Jean II, 15.

cupé par les tribus de Ruben, de Gad et de Manassé. Si Jéhu avait marché de tout son cœur dans la loi de l'Éternel, l'Éternel l'aurait gardé contre Hazaël ; mais Dieu ne peut pas bénir celui qui ne marche pas fidèlement. Et c'est ainsi que s'accomplit ce qu'Élisée avait dit d'Hazaël, et qui avait fait verser des larmes au prophète : « Je sais le mal que tu feras aux fils d'Israël. »

SOPHIE. — Élisée dut être bien affligé, lorsqu'il vit ses paroles se réaliser.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais il fut sans doute encore plus affligé de ce qui y donnait lieu, c'est-à-dire de voir l'infidélité de Jéhu. Le règne de celui-ci fut long. « Les jours que Jéhu régna sur Israël à Samarie furent vingt-huit ans, » mais ces jours furent sans doute bien troublés par les guerres malheureuses qu'il eut à soutenir. « Il s'endormit avec ses pères, et on l'enterra à Samarie. »



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LES PAULICIENS

Voici quelle fut l'origine de la secte à laquelle on donna ce nom. Vers l'an 660, vivait près de Samosate, ville sur l'Euphrate en Arménie, dans un bourg nommé Mananalis, un homme respectable du nom de Constantin. Les écrivains catholiques romains le représentent comme ayant adopté certaines doctrines manichéennes, mais d'autres disent qu'il appartenait à l'église grecque. C'était au temps où les sectateurs de Mahomet s'étaient emparés de la Syrie.

Un jour se présenta chez Constantin un diacre de l'église arménienne qui avait été fait prisonnier par les Sarrasins (1), mais qui avait réussi à recouvrer sa liberté. Constantin l'accueillit, le garda quelques jours chez lui, et le diacre, en le quittant, lui donna, en retour de son hospitalité, deux manuscrits contenant l'un, les quatre évangiles, et l'autre, les quatorze épîtres de Paul. C'était pour ces temps où les manuscrits des Écritures étaient rares et chers, un riche et précieux présent. Par ce don nous pouvons juger de la nature des conversations que Constantin avait eues avec son hôte. Constantin lut et étudia les saints livres, et la lumière de la vérité pénétra dans son âme. Il brûla ses mauvais livres, et ne voulut plus en étudier d'autres que les évangiles et les épîtres. Ses principes religieux et sa vie tout entière furent changés. « De l'abondance du cœur la bouche parle » : Constantin commença à communiquer à d'autres ce que Dieu lui avait appris par sa Parole, et des disciples se réunirent autour de lui. Il avait vu dans les Actes et les épîtres ce qu'étaient les églises au commencement, et il désirait y revenir. Par là il rejetait nécessairement et la hiérarchie qui dominait l'église grecque aussi bien que la romaine, et les erreurs de ces deux églises, surtout l'adoration des saints et de la Vierge.

Constantin alla se fixer à Gibossa, autre ville d'Arménie, et de là il travailla avec ses disciples à répandre les vérités que Dieu lui avait fait connaître. Ses ennemis l'ont accusé de rejeter l'Ancien Testament et certaines parties du Nouveau. Cette calomnie a eu sans doute son fondement dans le fait qu'il

(1) Ce mot vient de Saraceni, tribu nomade de l'Arabie, une des premières à embrasser l'islamisme, et qui faisait la principale force des armées arabes mahométanes.

ne possédait, comme nous l'avons vu, qu'une partie du Nouveau Testament. Peut-être à cause de cela et de ses primitives croyances, se mêla-t-il quelques erreurs à son enseignement.

Constantin prit le nom de Silvain, le compagnon de Paul (1 Thessaloniens I, 1), et ses disciples, associés à son œuvre, empruntèrent à leur tour de nouveaux noms aux autres compagnons de l'apôtre, tels que Timothée, Tite et Tychique. Ils prenaient ces noms, parce qu'ils s'attachaient à répandre la doctrine contenue dans les écrits de Paul, et c'est aussi probablement d'après lui qu'ils reçurent le nom de Pauliciens.

Silvain, comme nous l'avons dit, s'était établi à Cibossa. En y arrivant, il avait dit aux habitants : « Je suis Silvain et vous êtes les Macédoniens, » faisant allusion aux travaux de Silvain (ou Silas), en Macédoine, à Philippes et à Thessalonique. (Actes XV, 40 ; XVI, 19, 25 ; XVII, 1-4, etc. ; XVIII, 5.) Pendant vingt-sept ans, Silvain travailla avec un zèle infatigable à annoncer ce qu'il avait appris dans les Écritures. Un grand nombre de personnes, soit de l'église grecque, soit des sectateurs de Zoroastre (1), furent converties par son moyen, et des congrégations furent établies en divers endroits tant par lui que par ses disciples.

(1) Zoroastre, fondateur ou réformateur de l'ancienne religion des Perses, que l'on nomme Mazdéisme. Elle enseigne la coexistence de deux principes éternels : l'un est Ormuzd, le bien, le vrai, la lumière, représenté par le soleil ; l'autre Ahriman, le mal et les ténèbres, en guerre avec Ormuzd qui finira par le vaincre. C'est au soleil comme représentant Ormuzd, que les sectateurs de Zoroastre rendaient leurs hommages. Partout ils élevaient des autels sur lesquels brûlait le feu sacré. Sous le nom de Guébres ou de Parsis, se trouvent encore dans l'Inde un certain nombre d'adorateurs du soleil.

Les progrès de la nouvelle secte furent tels qu'elle attira sur elle l'attention des autorités ecclésiastiques, et ce fut sans doute le clergé qui porta la chose devant l'empereur. Celui-ci rendit en l'an 684 un édit contre Constantin et les assemblées pauliciennes. L'exécution en fut confiée à un officier de la cour nommé Siméon, qui reçut en même temps l'ordre de faire mettre à mort le chef de la secte, et de reléguer ses partisans dans des cloîtres et sous les soins du clergé, afin de les ramener dans le bon chemin. Arrivé à Cibossa, Siméon fit comparaître devant lui Constantin et un grand nombre de ses disciples. Puis il ordonna à ceux-ci, sous peine de la vie, de lapider leur maître. Mais tous, à l'exception d'un seul, nommé Justus, refusèrent d'obéir à cet ordre cruel, et laissèrent tomber les pierres dont on les avait armés. Ce Justus avait été adopté et élevé par Constantin, et l'ingrat, d'un coup de pierre, tua son bienfaiteur. Les autres furent mis à mort, mais Justus fut loué par les ennemis des Pauliciens comme un second David, parce que d'un seul coup de pierre, il avait abattu le nouveau Goliath, le géant hérétique.

Mais le Seigneur est au-dessus de tout ; il peut faire que la colère de l'homme tourne à sa louange. (Psaume LXXVI, 10.) Autrefois, après qu'Étienne eut été lapidé, le Seigneur suscita Paul qui avait été un témoin contre lui, et de même le supplice de Constantin et de ses amis fit naître en Siméon même un successeur dans l'œuvre à Constantin Silvain. La vue de la grâce divine qui avait soutenu les martyrs avait frappé Siméon. Il eut des entretiens avec quelques Pauliciens, et le résultat en fut pour lui la conviction qu'ils étaient dans le vrai chemin. Il retourna cependant à Constantinople où il resta encore trois ans, réfléchissant sérieusement sur ce qu'il avait vu et entendu, et, nous pouvons le supposer,

demandant à Dieu de l'éclairer et le guider. Enfin, quittant la cour et abandonnant sa position et tous ses biens, il retourna en Arménie. Là il devint, sous le nom de Tite, le zélé successeur de Constantin Silvain. Les voies de Dieu ne sont-elles pas merveilleuses ?

Cinq ans après la mort de Constantin, Justus, son meurtrier, dans sa haine contre eux, se porta comme dénonciateur des Pauliciens. Il se rendit auprès de l'évêque de Colonia et lui dit que l'hérésie des Pauliciens s'était relevée et s'étendait de plus en plus. L'évêque envoya à l'empereur Justinien II un rapport sur ce qui lui avait été dit par Justus. Siméon, par ordre du cruel empereur, fut saisi avec un grand nombre de Pauliciens. Un immense bûcher fut dressé, et tous périrent dans les flammes. Nous voyons par là, mes jeunes amis, que l'église grecque ne se montrait pas moins impitoyable que l'église romaine envers ceux qui condamnaient ses erreurs et se séparaient d'elle.

Mais le sang des martyrs sembla augmenter la force et le nombre des Pauliciens. D'autres apôtres et de nouvelles assemblées surgirent, pour ainsi dire, des cendres du bûcher où avaient péri Siméon et ses compagnons. La secte s'étendit dans toute l'Asie mineure, dans le Pont, dans une partie de l'Arménie et dans les contrées à l'ouest de l'Euphrate. Pendant de longues années, les Pauliciens endurent avec patience les persécutions que les gouverneurs civils, excités par le clergé, leur firent subir. Trois hommes d'entre ceux qui avaient été pris avec Siméon avaient été épargnés et envoyés à Constantinople pour être interrogés. Ils réussirent à s'échapper et revinrent à Mananalis, où durant trente ans ils vécurent, avec d'autres Pauliciens, sous la protection des Sarrasins. (A suivre.)

Venez !

Un garçon de la campagne avait été mis en apprentissage chez un marchand de la ville. Jacob, c'est ainsi qu'il s'appelait, était un brave jeune homme, mais il n'appartenait pas encore au Seigneur Jésus. Comme il avait des parents vraiment chrétiens, il savait très bien que tel qu'il était, il ne pouvait pas aller au ciel, et qu'il lui fallait avoir d'abord le pardon de ses péchés et un cœur purifié. Aussi n'était-il pas indifférent comme tant de jeunes garçons et de jeunes filles, qui s'en vont insouciantes et pensent qu'ils ont bien assez de temps pour se convertir à Dieu. Jacob ne raisonnait pas ainsi. Il aurait bien aimé à être assuré qu'il était sauvé et qu'il avait la vie éternelle, mais il ne savait pas comment y arriver.

Le marchand, qui était un vrai croyant, découvrit bientôt chez son apprenti ses sincères désirs de salut. Il souhaitait donc de venir en aide à Jacob pour qu'il trouvât la paix et le salut en Jésus qui a dit : *« Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. »* Il voyait tous les jours son apprenti, mais au lieu de lui parler il lui écrivit une fois une carte postale contenant ces paroles : *« Mon cher Jacob, quand demain soir tu auras fini ton travail, je t'invite à venir souper chez moi. Ton patron M. »*

Le lendemain soir, Jacob ayant achevé son travail, monta vite dans sa chambre, se lava, s'habilla, puis se rendit à la maison de son patron. Il sonna à la porte et fut conduit dans la chambre où M^r M. se tenait. Celui-ci parut tout surpris, et demanda à Jacob ce qu'il désirait de lui. Jacob répondit avec modestie : *« Vous avez eu la bonté de m'inviter à venir*

ce soir souper chez vous. » « Vraiment? » dit le marchand, « et tu as tenu mon invitation pour sérieuse, et tu es venu? Cela me surprend. » Comme Jacob était tout déconcerté, Monsieur M. continua avec bienveillance : « Tu as bien fait, Jacob, d'avoir pris au sérieux mon invitation. Je suis content que tu sois venu. Mais il y a une chose qui me fait beaucoup de peine, c'est que tu me croies plus que tu ne crois le Seigneur Jésus. Tu as tenu pour vraie mon invitation, et tu es venu. Eh bien, je vais te lire des invitations que le Seigneur Jésus t'a bien souvent adressées, et auxquelles, jusqu'à présent, tu n'as pas répondu. »

Monsieur M. fit asseoir Jacob, et lui lut les passages suivants de la parole de Dieu : « Venez et plaidons ensemble... Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige. » (Ésaïe I, 18.) « Ho ! quiconque a soif, venez aux eaux, et vous qui n'avez pas d'argent, venez, achetez et mangez ; oui, venez, achetez sans argent et sans prix du vin et du lait. » (Ésaïe LV, 1.) Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. » (Matthieu XI, 28.) « Que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie. » (Apocalypse XXII, 17.) « Et je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi. » (Jean VI, 37.)

Lorsque Monsieur M. eut fini de lire, il y eut quelques moments de silence. Les lèvres de Jacob tremblaient d'émotion et ses yeux étaient remplis de larmes. Son patron lui dit : « Eh bien, Jacob, n'as-tu pas cru à mon invitation plus qu'à celles si sérieuses et si pressantes du Seigneur ? Tu t'es rendu sans hésiter à la mienne, et jusqu'à présent tu n'es pas venu à Jésus ! » Jacob pleurait ; dès qu'il se fut un peu remis, il dit : « Mais, Monsieur M., est-ce que

je puis croire et prendre ces invitations tout comme la vôtre ? Est-ce là tout ce qu'il faut pour être sauvé ? » — « Certainement, » répondit Monsieur M. « Dieu ne demande pas autre chose du pécheur qui désire être sauvé. S'il écoute seulement son appel et se tourne du cœur vers le Seigneur Jésus, il sera sauvé. »

Et ce même soir, Jacob trouva le repos, et la paix, et la vie éternelle, en croyant simplement au Seigneur Jésus. Dieu lui fit comprendre qu'il pouvait se fier à l'invitation qu'il lui adressait dans sa Parole, autant et plus qu'à celle de son patron ; car « si nous recevons le témoignage des hommes (ce que les hommes nous disent), le témoignage de Dieu est plus grand... Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est en son Fils. » (1 Jean V, 9, 11.) Jacob crut et fut heureux. Et vous, mes chers jeunes lecteurs, ne voulez-vous pas vous rendre aussi à l'invitation que Dieu vous adresse de venir au grand souper qui est tout préparé ? Le Seigneur vous dit aujourd'hui : « Venez, car tout est prêt. » (Luc XIV, 17.)

Confiance

O Jésus ! ta voix bénie
M'invite à venir à Toi ;
Tu veux me donner la vie :
Pour venir, oh ! soutiens-moi.

Car mon âme est chancelante
Et souvent pleine d'effroi ;
Ma foi bien faible et tremblante,
Pour me confier en Toi.

« O mon enfant, viens sans crainte ;
Je t'aime et suis mort pour toi. »
Ô Seigneur ! c'est ta voix sainte
Que j'entends dans mon émoi ;

Je viens donc en confiance
Me jeter entre les bras ;
Ton amour et ta puissance
Ne m'abandonneront pas.



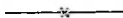
« J'ai perdu ma vie, mais j'ai sauvé
le cher petit »

Il y a quelques années, un terrible cyclone ravagea plusieurs états de l'Amérique du nord. Des arbres, des maisons, des wagons de chemin de fer étaient renversés, brisés, et leurs débris transportés au loin. Des centaines de personnes, hommes, femmes et enfants perdirent la vie.

Parmi ces derniers il y eut une fillette de dix ans. Elle avait sauvé, d'une maison qui s'écroulait, un petit enfant et se hâta de l'emporter vers un lieu de refuge. Mais comme elle passait auprès d'un grand arbre, la tempête le renversa ; une branche atteignit la jeune fille et la blessa mortellement, tandis que l'enfant resta sain et sauf, abrité par le corps de celle qui s'était dévouée pour le sauver. On transporta la jeune fille dans une chapelle où se trouvaient beaucoup de blessés et de mourants, et là elle rendit bientôt l'esprit. Mais avant d'expirer, elle murmura : « *J'ai perdu ma vie, mais j'ai sauvé le cher petit. Et c'est ce que le Seigneur Jésus a fait pour moi.* »

Et effectivement, une personne qui connaissait la chère enfant, rendit témoignage qu'elle connaissait et aimait Jésus. Depuis quelque temps, elle le confessait, et était heureuse de savoir qu'elle était un agneau du bon Berger. Elle avait cru que Jésus était mort pour elle sur la croix ; qu'il avait donné sa vie

pour la sauver. Pouvez-vous, mes chers enfants, dire comme elle : « C'est ce que le Seigneur a fait pour moi » ? « En ceci est l'amour, c'est que lui (Jésus) a laissé sa vie pour nous ; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères » (1 Jean III, 16) ; ce ne sera pas nécessairement en mourant, mais du moins en les aimant et étant dévoués pour eux.



Réponses aux questions du mois de janvier

« Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est versé pour plusieurs en rémission de péchés. » (Matthieu XXVI, 28.)

« L'Assemblée de Dieu qu'il a acquise par le sang de son propre Fils. » (Actes XX, 28.)

« Dieu a présenté le Christ Jésus pour propitiatoire, par la foi en son sang. » (Romains III, 25.)

« Ayant été justifiés par son sang. » (Romains V, 9.)

« Nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes. » (Éphésiens I, 7.)

« Ayant fait la paix par le sang de sa croix. » (Colossiens I, 20.)

« Christ est venu avec son propre sang. » (Hébreux IX, 12.)

« Le sang de Christ purifie la conscience. » (Hébreux IX, 14.)

« Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus. » (Hébreux X, 19.)

« Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte. » (Hébreux XIII, 12.)

« Vous avez été rachetés par le précieux sang de Christ. » (1 Pierre I, 18, 19.)

« Le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché. » (1 Jean I, 7.)

« A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang. » (Apocalypse I, 5.)

« Tu as acheté pour toi, par ton sang, de toute tribu, et peuple, et langue et nation. » (Apocalypse V, 9.)

« Ils ont lavé leurs robes, et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. » (Apocalypse VII, 14.)

« Eux l'ont vaincu par le sang de l'Agneau. » (Apocalypse XII, 11.)

Questions pour le mois de février

1^o Quelles sont les premières paroles adressées à Dieu par l'homme, et quelles sont les dernières ? Signalez leur différence et dites-en la raison.

2^o Quel est le premier cantique rapporté dans la Bible ? Quels cantiques trouve-t-on dans Ésaïe et dans l'Apocalypse ?

3^o Trouvez les passages où il est dit que Jésus eut compassion, et dites en quelles occasions.

A Celui qui nous a sauvés
Et dont le sang nous a lavés,
Soient empire et magnificence !
Digne est l'Agneau de recevoir
Richesse, honneur, force, pouvoir,
Majesté, sagesse et puissance !



Il est mort pour sauver

« Mademoiselle, » me dit une des fillettes de l'école du dimanche que je dirigeais, « Polly Moran est très malade, et elle désire que vous alliez la voir. »

Naturellement je dis que j'irais, mais au premier moment je fus surprise de ce message venant de l'enfant morose et peu intéressante dont j'avais à peine remarqué l'absence.

Le quartier où demeurait Polly était le plus misérable et le plus mal habité de toute la ville. Au centre d'un labyrinthe de ruelles je trouvai enfin la cour X et le N° 3 que je cherchais. La porte était ouverte, et en approchant j'en entendis sortir un horrible jurement. Élevant mon âme au Seigneur, je lui demandai de me garder et de me guider, puis je frappai timidement.

« Entrez, » me fut-il répondu.

J'entrai et me trouvai en présence de trois hommes d'apparence grossière, assis à une table sur laquelle étaient un grand pot de bière et un paquet de cartes crasseuses. Comme ces hommes me regardaient avec surprise, je leur dis : « Est-ce ici que demeure Polly [Moran ? Je suis sa maîtresse d'école du dimanche. »

« Si vous êtes la maîtresse de notre Polly, montez l'escalier, et soyez sans crainte ; personne ne touchera un cheveu de votre tête tant que je serai ici, » répondit un des hommes qui s'était levé et se tenait à la table pour ne pas chanceler.

Je montai et me trouvai dans l'unique chambre à coucher de la maison. Il serait impossible de concevoir un endroit plus misérable. Pas un meuble ne s'y trouvait ; quelques tas de haillons seulement, placés çà et là, et sur l'un d'eux gisait la pauvre Polly.

Lorsqu'elle me vit, elle essaya de se soulever, mais l'effort qu'elle fit amena un violent accès de toux. Ses joues creuses et ses pommettes rouges indiquaient clairement qu'elle était une de ces victimes sacrifiées par leurs parents au démon de la boisson.

« Ma pauvre enfant, » lui dis-je, « je suis bien affligée de vous voir si malade. »

« Oui, mademoiselle, je suis bien mal. Je ne puis plus me lever, sans cela je viendrais à l'école, » répondit-elle.

« J'ai bien peur, Polly, que vous ne puissiez y venir d'ici longtemps. »

« Je n'y retournerai plus, mademoiselle ; mais je vais au ciel. Le docteur a dit ce matin, quand Madame N. l'a amené, que cela ne servirait de rien de me conduire à l'hôpital, parce que j'étais mourante. »

« Et avez-vous peur de mourir, ma chère petite ? » lui demandai-je.

« Oh ! non, mademoiselle. J'en suis *si heureuse* ; car les gens ne s'enivrent pas dans le ciel, n'est-ce pas ? »

Désirant m'assurer du fondement de sa confiance, je lui dis : « Pourquoi croyez-vous que vous irez au ciel, Polly ? Est-ce parce que vous avez toujours été une bonne fille ? »

« Oh ! non, non ! J'ai été très méchante ; j'avais l'habitude de dire de très mauvaises paroles et de faire toutes sortes de méchantes choses, avant que... » Ici un accès de toux interrompit ses paroles entrecoupées par des mouvements convulsifs.

Je lui fis prendre un peu de nourriture légère que j'avais apportée, et bientôt elle reprit haleine.

« Pourquoi avez-vous cessé de dire de mauvaises paroles ? » lui dis-je.

« Un dimanche, vous nous avez dit que Jésus nous a tant aimés que, quoiqu'il fût riche et un grand Roi, il était venu sur la terre pour être pauvre comme nous. Et je pensai que cela voulait dire qu'il aimait les personnes propres et bien habillées comme mademoiselle. Et juste au moment où je pensais cela, vous vous êtes tournée et vous m'avez regardée en me disant : « Jésus vous aime, vous. »

« Oui, ma chère Polly, Jésus vous aime tendrement, tout à fait autant que si vous étiez riche et noble. »

« Quand je sortis de l'école, » continua l'enfant, « j'ai dit : « Merci, Jésus, pour m'aimer ainsi, » et je Lui ai promis de faire tout ce qu'il désire ; car auparavant personne n'a pris soin de moi, excepté vous, mademoiselle. »

« Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ? » lui demandai-je.

« Je n'aimais pas le faire ; mais si j'étais si heureuse que quand papa était tout à fait ivre et me

battait, je disais tout bas : Jésus m'aime, et alors je ne me souciais plus des coups. »

Je priai avec la chère enfant, et je la quittai le cœur plein de louanges, admirant les voies merveilleuses du Seigneur qui sauve le plus faible et le plus misérable enfant.

Je revis Polly deux fois. Je lui lus des passages qui parlaient du Seigneur Jésus qu'elle aimait et je priai avec elle. A chaque visite je la trouvai plus faible de corps, mais plus forte dans la foi.

« Quand j'irai au ciel, » disait-elle, « je dirai : Je suis Polly Moran pour qui Jésus est mort afin de la sauver ; et on me laissera tout de suite entrer, n'est-ce pas ? »

Oh ! chers jeunes lecteurs, puissiez-vous avoir cette foi toute simple de la pauvre Polly ! « Étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. » Jésus est mort pour vous sauver, vous aussi. Il vous aime, il s'est livré pour vous, et tout ce qu'il demande, c'est que vous vous repentiez de vos péchés et que vous croyiez en Lui.

Lorsque je retournai voir Polly, la voisine, Mme N., me dit : « Polly est morte ; ses dernières paroles ont été : Dites à mademoiselle que Jésus est venu pour moi ; et sa tête retomba sur sa couche ; c'était fini. »

Quel changement glorieux. Elle a laissé ses misérables haillons et ses souffrances ; elle a passé de la pauvreté à la possession des richesses infinies de Christ, de la douleur et de la misère à la joie et au bonheur sans fin, dans la présence de Celui qui l'a aimée et qui est mort pour la sauver.

Puisse chacun de mes jeunes lecteurs être préparé pour entrer dans ces demeures de gloire, à quelque moment qu'il soit appelé à quitter cette terre !

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNES DE JOAKHAZ ET DE JOAS. — MORT D'ÉLISÉE

(2 Rois XIII)

LA MÈRE. — Joakhaz, fils de Jéhu, succéda à son père. Son histoire est très courte et triste en même temps. La parole de Dieu nous dit qu'il régna dix-sept ans, et durant ce long temps, « il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et il marcha après les péchés de Jéroboam, fils de Nebath. » Tu sais ce que cela veut dire ?

SOPHIE. — Oui, maman ; il continua à adorer les veaux d'or. Mais ne reconnaissait-il pas l'Éternel comme Dieu ?

LA MÈRE. — Sans doute ; nous allons le voir. Mais cela rendait son péché d'autant plus grave. Puisque l'Éternel était Dieu, il aurait dû lui obéir et détruire les veaux d'or, car l'Éternel avait dit : « Tu ne feras point d'images taillées et tu ne te prosterner point devant elles (1). » Il y a malheureusement des chrétiens qui agissent comme Joakhaz ; ils s'attachent aux choses de la terre et veulent en même temps servir Dieu. Mais le Seigneur Jésus a dit : « Nul ne peut servir deux maîtres : vous ne pouvez servir Dieu et Mammon (2), » c'est-à-dire Dieu et le monde. Le Seigneur nous veut tout tout entiers pour Lui, sans cela il n'y a pas de bénédiction pour nous. Aussi quelle fut la conséquence du péché de Joakhaz et d'Israël ? C'est que Dieu les livra en la main de Hazaël, roi de Syrie, et de Ben-Hadad, son fils. L'Éternel n'était pas avec eux, et ils étaient sans

(1) Exode XX, 4, 5. — (2) Matthieu VI, 24.

force contre leurs ennemis. La ruine d'Israël fut telle qu'il ne restait à Joakhaz que dix mille hommes de pied et cinquante cavaliers. Le reste avait été écrasé.

SOPHIE. — Pauvre roi et pauvre peuple ! Avec si peu de soldats, comment résister aux terribles Syriens ?

LA MÈRE. — Joakhaz sentit bien son impuissance et celle des veaux d'or pour le délivrer. Il implora l'Éternel qui eut compassion de lui. Dieu n'est pas comme les hommes qui, si on les a offensés, ne vous écoutent plus. Il se montre miséricordieux même envers ceux qui se sont détournés de Lui, et il répond à leurs prières quand ils l'invoquent. L'Éternel suscita à Israël un sauveur, peut-être quelque grand capitaine, qui repoussa les Syriens. Ainsi les fils d'Israël purent habiter dans leurs tentes comme auparavant, c'est-à-dire vivre en paix.

SOPHIE. — Combien Dieu est patient, chère maman ! Comme il supportait ces pauvres Israélites.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. C'est ainsi que maintenant aussi, il montre sa patience envers le monde. « Il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, » dit l'apôtre Pierre (1). Et puis Dieu se souvient de ses promesses. Il nous est dit : « L'Éternel usa de grâce envers eux, et se tourna vers eux, à cause de son alliance avec Abraham, Isaac, et Jacob, et il ne voulut pas les détruire, et il ne les rejeta pas de devant sa face en ce temps-là. » Dieu est patient, miséricordieux et fidèle.

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'après cette délivrance, Joakhaz et le peuple ne voulurent plus de leurs idoles et servirent l'Éternel seul.

LA MÈRE. — Hélas non, Sophie ; ils continuèrent à adorer les veaux d'or et laissèrent même subsister

(1) 2 Pierre III, 9.

à Samarie une ashère, c'est-à-dire une statue d'Asarté, déesse des Phéniciens. Joakhaz et son peuple méritaient bien le reproche que le prophète Osée adressait à Israël : « Que te ferai-je, Éphraïm ? Votre piété est comme la nuée du matin et comme la rosée qui s'en va de bonne heure (1). » Après ses dix-sept ans d'un règne misérable, Joakhaz mourut et Joas, son fils, lui succéda.

SOPHIE. — Est-ce qu'il fut comme son père ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Depuis le temps où Jéroboam dressa les veaux d'or à Dan et à Béthel, tous les rois d'Israël persévérèrent dans ce péché d'idolâtrie. Mais l'Éternel usa de patience et de grâce, et le règne de Joas fut plus prospère que celui de son père. Il fut aussi un sauveur pour Israël.

SOPHIE. — Est-ce qu'Élisée vivait encore quand Joas devint roi ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. L'Éternel l'avait conservé pendant de longues années comme prophète au milieu d'Israël pour être un lien entre Lui et le peuple, pour consoler et encourager les personnes restées fidèles, et pour montrer, par ses miracles de bonté, que l'Éternel n'avait pas entièrement abandonné son peuple.

SOPHIE. — Il devait être bien vieux, car il s'était écoulé un long temps depuis qu'Élie était monté au ciel.

LA MÈRE. — On peut aisément calculer approximativement le temps durant lequel il fut prophète. Élie fut enlevé au ciel peu avant que Joram devint roi à la place d'Achazia. Joram régna 12 ans, Jéhu 28 et Joakhaz 17, ce qui fait 57 ans. Élisée mourut sous le règne de Joas, mais nous ignorons en quelle année. Si nous supposons que ce fut la troisième,

(1) Osée VI, 4.

nous verrons qu'il fut prophète en Israël environ 60 ans. Il avait été appelé à suivre Élie sous le règne d'Achab dont le fils Achazia régna deux ans. Nous ignorons quel âge il avait quand Élie l'appela, mais on peut supposer qu'il avait 30 ans, l'âge où les Lévites entraient en charge et où le Seigneur commença son ministère (1). Tu vois donc qu'Élisée devait avoir au moins cent ans quand il mourut.

SOPHIE. — Sait-on comment il mourut ?

LA MÈRE. — Il était tombé malade, et Joas l'ayant appris, vint le voir. Le trouvant près de sa fin, le roi pleura en l'embrassant et dit : « Mon père ! mon père ! Char d'Israël et sa cavalerie ! »

SOPHIE. — Joas avait du respect et de l'affection pour le vieux prophète. Il avait du chagrin de le voir mourir. Il lui dit les mêmes paroles qu'Élisée avait dites à Élie quand celui-ci fut enlevé au ciel.

LA MÈRE. — Élisée avait remplacé Élie, et, de même que lui, il était comme un boulevard et une défense pour Israël. Il lui valait plus qu'une armée, et Joas le sentait bien. Il se demandait : Que ferai-je quand l'homme de Dieu sera mort ? L'Éternel voulut que le prophète lui annonçât encore une bonne nouvelle. Élisée lui dit : « Prends un arc et des flèches et mets ta main sur l'arc. » Le roi obéit. Puis Élisée mit ses mains sur celles de Joas comme pour lui dire : « Mes mains seront avec les tiennes, j'agirai avec toi. » Ensuite le prophète dit : « Ouvre la fenêtre vers l'orient et tire. » C'était dans la direction du pays des Syriens. Élisée dit : « C'est une flèche de salut de par l'Éternel, une flèche de salut contre les Syriens ; tu les battras à Aphek jusqu'à les détruire. »

SOPHIE. — Cela était bien encourageant pour Joas.

(1) Nombres IV, 3, 23, 30 ; Luc III, 23.

Jusqu'à sa mort, Élisée est un prophète de grâce qui annonce de bonnes nouvelles.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais maintenant l'Éternel met à l'épreuve la foi de Joas. Élisée lui dit : « Prends les flèches et frappe contre terre. » Le roi prit les flèches, frappa trois fois et s'arrêta. Et l'homme de Dieu se mit en colère contre lui et lui dit : « Il fallait frapper cinq ou six fois, alors tu eusses battu les Syriens jusqu'à les détruire ; mais maintenant tu ne les battras que trois fois. »

SOPHIE. — Je ne comprends pas bien, maman, comment Joas manqua de foi. Le prophète ne lui avait pas dit combien de fois il devait frapper contre terre.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, mais il aurait dû frapper jusqu'à ce qu'Élisée lui eût dit de s'arrêter. Le prophète avait annoncé une pleine délivrance : « Tu battras les Syriens jusqu'à les détruire. » Les flèches étaient le signe du combat et de la victoire ; en ne frappant que trois fois, Joas limitait l'étendue de la délivrance ; c'est en cela qu'il manque de foi en la puissance de l'Éternel pour délivrer entièrement. Il en est de même pour le chrétien. Il lui faut prendre garde de limiter la puissance de Dieu et l'efficacité de l'œuvre du Seigneur pour nous sauver parfaitement, jusqu'à la fin et pour l'éternité.

SOPHIE. — Je comprends, maman ; et je vois aussi que si Dieu nous commande une chose, il nous faut aller jusqu'au bout et ne pas nous arrêter qu'elle ne soit achevée. Mais veux-tu me dire la fin de l'histoire d'Élisée ?

LA MÈRE. — Il nous est dit simplement qu'il mourut et qu'on l'enterra — sort commun aux enfants d'Adam. Il ne fut pas enlevé au ciel comme son maître Élie ; mais même après sa mort se montra en lui la puissance de vie qui avait caractérisé sa

carrière ici-bas. Au commencement de l'année qui suivit sa mort, on enterrait un homme. Comme on était en chemin pour le déposer dans son sépulcre, une troupe de Moabites qui avaient fait une incursion dans le pays, apparut tout à coup. Les hommes qui portaient le corps voulaient s'enfuir, mais que faire du mort? Le sépulcre d'Élisée était tout près; ils y jetèrent le mort, et, chose merveilleuse, il alla toucher les os d'Élisée, et il reprit vie et se leva sur ses pieds.

SOPHIE. — Combien les autres durent être surpris! L'homme put se joindre à eux et se sauver avec eux. Mais j'admire, maman, que même après sa mort, les restes d'Élisée étaient si précieux aux yeux de Dieu.

LA MÈRE. — C'est bien vrai, Sophie. Mais dans ce fait il y a aussi une belle instruction. Israël est maintenant comme un corps mort. C'est ainsi que les prophètes le représentent (1). Mais le vrai et grand prophète Jésus, dont Élisée est le type, rendra la vie au corps mort d'Israël. Et c'est dans la mort de Jésus qu'Israël trouvera la délivrance. Le sang de Jésus est le sang de la nouvelle alliance (2). Et cette résurrection d'Israël aura lieu d'une manière inattendue et puissante, au grand étonnement des nations conjurées contre lui. Une autre fois, si le Seigneur le permet, nous verrons un fait remarquable qui eut lieu sous le règne de Joas.

(1) Lisez Ézéchiel XXXVII; Daniel XII, 2.

(2) Luc XXII, 20.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LES PAULICIENS (suite)

Vers l'an 777, Dieu suscita un nouvel aide aux Pauliciens dans la personne de Sergius. Avant de vous parler de ce serviteur de Dieu, je vous ferai remarquer, mes jeunes amis, que ce qui caractérisait les Pauliciens, c'était leur attachement aux Écritures. Leurs ennemis les accusaient de beaucoup d'erreurs condamnables, et il est possible que quelques-uns d'entre eux, de leurs docteurs surtout, n'en fussent pas exempts. Mais ils tenaient à la parole de Dieu, et c'était elle qui les soutenait et qui, par leur moyen, opérait des conversions. C'est ce que montre l'histoire de Sergius. Lorsqu'il était encore jeune, une femme âgée de la secte des Pauliciens lui donna une Bible. Il la lut et l'étudia soigneusement, fut converti, et, prenant le nom de Tychique, il se mit à enseigner. Nous voyons que, de même que Constantin, il fut amené à la foi par la simple lecture de la parole de Dieu. Et il en est souvent de même de nos jours (1).

(1) Un serviteur de Dieu qui annonce la Parole sainte aux Grecs à Athènes, a l'habitude de s'adresser aux assistants individuellement après chaque réunion. Il le fait surtout parce que la composition de l'auditoire change fréquemment. Il vit une fois un jeune homme qui lui était tout à fait étranger. Il s'approche de lui, et lui demande d'où il est. « De Patmos, » répond l'étranger. « Et connaissez-vous le Seigneur ? » — « Oui, monsieur, il est mon Sauveur. » — « Et comment êtes-vous arrivé à cette conviction ? » — « Monsieur, c'est ici la première prédication

Pendant trente-quatre ans, Sergius s'occupa à répandre les vérités qu'il avait apprises, dans toutes les villes et les provinces qu'il visitait, tout en travaillant de son métier de charpentier pour gagner sa vie. C'est ainsi que l'apôtre Paul travaillait aussi de son métier de faiseur de tentes (Actes XVIII, 3), et pouvait dire : « Vous savez que ces mains ont été employées pour mes besoins, et pour les personnes qui étaient avec moi. » (Actes XX, 34.) Sergius ne se contentait pas de prêcher. Il disait : « De l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi, j'ai annoncé l'Évangile, *en travaillant à genoux.* » Il voulait dire avec beaucoup de prières. C'est ce que font les vrais serviteurs du Seigneur. (Voyez Éphésiens I, 16; Philippiens I, 4; Colossiens I, 9; IV, 12; etc.) Sergius était un homme doux, d'une piété intime et profonde. Sa prédication pratique et sa vie pure furent des moyens dans la main de Dieu pour gagner beaucoup d'âmes. Aussi de nouvelles persécutions eurent lieu. Beaucoup de Pauliciens s'enfuirent et Sergius avec eux. Ils trouvèrent un asile chez les Sarrasins, et Sergius mourut là en l'an 811.

Haïs de l'église grecque, parce que, disaient leurs ennemis, ils reniaient la foi orthodoxe, qu'ils n'adoraient pas la Mère de Dieu, qu'ils n'admettaient pas que le pain de la Cène fût changé dans le corps de Christ, et qu'ils avaient abandonné l'église d'Orient, les Pauliciens n'étaient pas moins haïs de l'église romaine. Les succès qu'avait obtenus Sergius par ses travaux, le firent stigmatiser par Rome de l'Évangile que j'aie jamais entendue. Mais quand j'avais quatorze ans, un colporteur vint dans notre île, et vendit une Bible à mon père. Je l'ai lue, et là Dieu m'a appris que le Seigneur Jésus-Christ est mon Sauveur. » « La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants. »

comme étant l'Antichrist annoncé, le chef de la grande apostasie.

La persécution contre les Pauliciens atteignit sa plus grande intensité sous la régence de la cruelle Théodora, mère de l'empereur Michel III (de 842 à 857). Elle était protectrice fanatique du culte des images, et résolut d'exterminer les Pauliciens « racines et branches, » à moins qu'ils ne revinssent à la vraie foi, celle de l'église grecque. Les écrivains, tant ecclésiastiques que profanes, rapportent qu'elle en fit périr au moins cent mille, qui furent décapités, crucifiés, pendus, brûlés ou noyés, et leurs biens confisqués. Quand on compare ces sanglantes exécutions avec ce que je vous ai dit de l'inquisition, mes jeunes amis, nous voyons que l'église d'Orient n'a rien à envier à celle d'Occident (1). Les persécutions, d'ailleurs, reçurent l'approbation du pape Nicolas I, qui écrivit à Théodora pour la féliciter de son zèle à extirper l'hérésie.

Mais, chose triste à dire, une partie des Pauliciens, au lieu d'endurer patiemment la persécution, se souleva contre l'empire. Un officier impérial supérieur, nommé Karbéas, ayant appris que par l'ordre de Théodora, son père avait été mis à mort par la main du bourreau, se mit à la tête de cinq mille Pauliciens, et se rendit chez les Sarrasins où se trouvaient un grand nombre de leurs frères. Les Sarrasins, toujours en guerre avec l'empire grec, les accueillirent volontiers et leur donnèrent la ville de Téphrice où ils bâtirent une citadelle, et de là livrèrent de nombreux combats aux troupes de l'empereur. Cette guerre dura trente ans avec des alternatives de succès et de revers. Mais ce fut une faute. Dieu ne veut pas, mes jeunes amis, que les

(1) Les persécutions dont les Stundistes sont l'objet nous montrent que le même esprit règne de nos jours.

siens prennent les armes pour se défendre contre leurs persécuteurs. Le Seigneur a dit : « Tous ceux qui auront pris l'épée, périront par l'épée. » (Matthieu XXVI, 52.) Aussi ne poursuivrons-nous pas l'histoire de ces Pauliciens. Nous en suivrons d'autres qui, en plusieurs contrées, portèrent la lumière qu'ils avaient reçue. Il y en eut qui se répandirent en Arabie, où ils continuèrent à faire des prosélytes.

Mais ce qui est plus intéressant et plus important pour la suite de notre sujet, c'est de connaître l'influence que les Pauliciens eurent en Occident. Avant Théodora, il y avait eu, comme nous l'avons vu, des persécutions contre eux. L'empereur Constantin Copronyme, vers le milieu du VIII^me siècle, en avait transporté un grand nombre dans la Thrace, et leur avait assigné comme résidence la ville de Philippopolis, un des postes avancés de l'empire. C'est de là que leurs doctrines pénétrèrent et se répandirent en Europe. Ils semblent surtout avoir travaillé avec succès parmi les Bulgares, peuple barbare venu des rives du Volga et qui s'était établi sur les bords du Danube. Les Bulgares furent convertis en partie au christianisme dans le IX^me siècle ; d'autres s'étaient faits mahométans. C'est chez les premiers que les Pauliciens portèrent leur doctrine. Aussi un auteur romain, Pierre de Sicile, écrivit-il à l'archevêque de Bulgarie pour le mettre en garde contre la contagion des Pauliciens. Ils étaient donc partout un peuple méprisé et poursuivi, mais Dieu les gardait. Dans le X^me siècle, un autre empereur grec envoya de nouveau comme colons un grand nombre de Pauliciens dans les vallées de l'Hémus (nommé aujourd'hui les Balkans). De là, ils se répandirent peu à peu dans l'Europe occidentale où leurs congrégations connues sous différents noms, furent haïes et persécutées par l'église de Rome.

L'homme (suite)

« *Qu'est-ce que l'homme ?* » (Psaume VIII, 4.)

Je ne vous décrirai pas, mes jeunes amis, le corps humain, quelque intéressante qu'en soit l'étude, quelque admiration qu'on éprouve en voyant l'agencement merveilleux de ses différentes parties. On y découvre l'art et la sagesse suprêmes du divin Ouvrier : « Je te célébrerai, » dit David, « de ce que j'ai été fait d'une étrange et admirable manière. Tes œuvres sont merveilleuses, et mon âme le sait très bien. » (Psaume CXXXIX, 14.) Mais il faudrait un volume pour entrer dans les détails de la structure de tout cet admirable ensemble d'organes différents qui constituent le corps. Chacune de ses parties a sa place déterminée et sa fonction spéciale ; chacune sert à l'ensemble, aucune ne peut être séparée du corps sans quelque préjudice pour celui-ci. C'est pour cela que l'apôtre Paul se sert de l'image du corps humain pour nous faire saisir l'union intime, les relations mutuelles, les services divers de ceux qui croient au Seigneur Jésus, qui forment l'Assemblée et sont appelés dans leur ensemble son corps, eux en étant les membres, et Lui la Tête glorifiée dans le ciel. (1 Corinthiens XII, 12-27 ; Colossiens I, 18 ; Éphésiens IV, 16.)

Mais le corps sans l'âme est mort. Bien qu'il eût été formé de la main de Dieu, d'une beauté parfaite par l'harmonie de toutes ses parties, il gisait inerte comme une belle statue sur le sol d'où il avait été tiré. Alors Dieu, qui est Esprit, souffla en lui une respiration de vie. L'homme a maintenant une âme vivante et immortelle ; son corps est animé par elle ; son cœur bat, son sang circule ; il se lève et fait

mouvoir ses membres ; il ouvre les yeux et voit les merveilles dont il est entouré, le ciel bleu qui le couvre, les eaux qui jaillissent et qui courent, les vertes prairies émaillées de fleurs, les forêts, les animaux qui remplissent la terre et les airs. Il entend les chants des oiseaux ; il respire le parfum des fleurs dont il admire les couleurs variées, et bientôt il goûtera le fruit des arbres dont la verdure charme sa vue. Ainsi, par les divers organes dont Dieu l'a doué, ses sens sont en activité ; la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, mettent son âme en relation avec le monde matériel.

Mais, mes jeunes amis, l'âme n'a pas seulement la faculté de percevoir les objets extérieurs. Si la structure du corps est admirable, les diverses facultés de notre âme ne le sont pas moins. Ce qui constitue son être, pour ainsi dire, c'est la pensée toujours active. Vous pensez toujours, n'est-ce pas ? C'est comme un fil non interrompu ; c'est la marque de la vie de l'âme. Il semble que le sommeil suspende la pensée ; mais les rêves nous montrent le contraire, et quand nous nous réveillons, nous reprenons immédiatement le fil des pensées. C'est nous, le même être qui s'était endormi. La mort même n'éteindra pas notre pensée ; l'âme continuera à vivre et à penser. Ensuite notre âme est douée d'intelligence pour saisir les choses, les comprendre, les comparer, les étudier pour les connaître et raisonner sur elles. Et combien elle est vaste ! Vous savez que, par l'intelligence, les savants, bien qu'ignorant beaucoup de choses, car les œuvres de Dieu sont infinies, sondent les profondeurs des cieux, ont découvert les mouvements des astres, ont inventé des instruments merveilleux pour les étudier et, par leurs calculs, savent leur éloignement et leurs dimensions. Et, sur la terre, quelles découvertes l'in-

telligence de l'homme n'a-t-elle pas faites, quelles inventions merveilleuses lui sont dues ! L'intelligence lui apprend à connaître les animaux, les plantes et les minéraux avec leurs propriétés et leurs usages divers. Elle lui a fait découvrir dans une goutte d'eau, au moyen du microscope, des myriades d'êtres vivants infiniment petits. L'homme, par l'intelligence, a trouvé la puissance de la chaleur, de la vapeur et de l'électricité, et mes jeunes lecteurs en ont sous les yeux les admirables applications. Mais qui a doué l'homme de cette intelligence ? C'est Dieu, en soufflant dans ses narines la respiration de vie, Dieu dont l'intelligence est infinie et ne peut être sondée. (Ésaïe XL, 29 ; Psaume CXLVII, 5.) Il a fait l'homme à son image et lui a départi cette faculté merveilleuse dont il est dit : « L'esprit de l'homme est une lampe de l'Éternel ; il sonde toutes les profondeurs du cœur. » (Proverbes XX, 27.)

Avec l'intelligence l'âme est douée de mémoire. Elle se rappelle les choses passées et peut, pour ainsi dire, les faire revivre devant elle. Sans elle, l'intelligence serait imparfaite et même inutile. Ainsi, par exemple, vous écoutez le maître qui vous instruit, vous comprenez ce qu'il vous dit, c'est le rôle de l'intelligence ; mais si vous n'aviez pas la faculté de vous en souvenir, à quoi servirait votre intelligence ? Quel usage pourriez-vous faire des choses apprises ? L'âme, outre l'intelligence et la mémoire, possède en elle-même une puissance, c'est la volonté. Elle commande et fait agir l'homme soit dans son corps, soit dans ses facultés intellectuelles. Vous connaissez aussi cette puissance. Vous savez dire : je veux et je ne veux pas. C'est par une action presque inconsciente de la volonté que vous remuez vos membres ; c'est par une action de cette volonté que vous vous mettez à l'ouvrage, que vous le cessez,

que vous vous résolvez à faire une chose et pas une autre. Mais votre volonté est soumise à celle de vos parents, et la volonté de tout homme doit être soumise à celle de Dieu son Créateur.

Mais l'âme a aussi des affections et des sentiments. Elle aime et peut haïr ; elle désire ou rejette certaines choses ; elle éprouve de l'admiration ou du dégoût, du plaisir ou du déplaisir ; elle souffre ou elle jouit ; elle a de la crainte, de la joie, et bien d'autres sentiments. Le plaisir et la jouissance ne sont pas uniquement produits par des sensations venant de l'extérieur. Si vous voyez quelqu'un faire une belle action, un acte de dévouement, vous l'applaudissez, cela vous cause de la satisfaction ; mais ce n'est pas l'acte lui-même que vous approuvez, c'est le sentiment qui l'a inspiré.

Mais ce qui par-dessus tout distingue l'homme, et l'élève plus haut que les autres êtres animés sur la terre, c'est que son âme peut être en relation avec Dieu, peut connaître, aimer et servir son Créateur. L'apôtre Paul, dans la 1^{re} épître aux Thessaloniens, dit : « Que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus-Christ. » (Chap. V, 23.) Dans ce passage, l'esprit est cette partie la plus élevée de notre être immatériel à laquelle Dieu se révèle par ses œuvres et par sa Parole. « Sa puissance éternelle et sa divinité se discernent par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites. » (Romains I, 20.) Et « la parole de Dieu atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit. » (Hébreux IV, 12.) Nous avons donc vu, mes jeunes amis, comment Dieu a formé et animé l'homme qu'il a doué d'une âme immortelle. S'il plaît au Seigneur, nous verrons la prochaine fois ce que Dieu fit pour lui.

Psaume VIII

Quand je contemple, en te rendant hommage,
Le firmament, ton merveilleux ouvrage,
Les cieux, la lune et les feux différents
Que ta sagesse a placés en leurs rangs,

Surpris, ravi, je me dis en moi-même :
Qu'est-ce que l'homme, ô majesté suprême !
Que ta bonté daigne s'en souvenir,
Et que ta grâce aime à le prévenir ?

Tu l'as un peu fait moindre que les anges
Qui dans le ciel célèbrent tes louanges ;
Tu l'as aussi de gloire couronné,
Et de tes biens partout environné.

Tu l'as fait roi de ces œuvres si belles
Que tu formas de tes mains immortelles,
Et tu voulus rassembler, ô Seigneur !
Tout sous les pieds de ce dominateur.



Réponses aux questions du mois de février

Les premières paroles de l'homme à Dieu furent : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur, car je suis nu, et je me suis caché. » (Genèse III, 10.) Les dernières sont : « Amen ; viens, Seigneur Jésus ! » (Apocalypse XXII, 20.) Les premières provenaient d'une mauvaise conscience ; les dernières sont celles de ceux qui sont purifiés du péché par le sang de Jésus et qui attendent et désirent son retour. Leur conscience est purifiée.

Le premier cantique est celui des Israélites quand ils eurent passé la mer Rouge et furent à l'abri de

la puissance des Égyptiens (Exode XV.) A celui-là répond celui d'Apocalypse XV, 3, 4, chanté par ceux qui ont remporté la victoire sur la bête.

En Ésaïe, le cantique du bien-aimé (chap. V, 1) et celui de délivrance. (Chap. XXVI)

Dans l'Apocalypse V, 9, le cantique nouveau des saints devant l'Agneau, le Rédempteur.

Au chap. XIV, 3, il est parlé d'un autre cantique nouveau chanté dans le ciel, et que les 144,000 qui sont avec l'Agneau peuvent seuls apprendre sur la terre.

Jésus fut ému de compassion envers les foules sans berger (Matthieu IX, 36; Marc VI, 34); envers la foule qui avait faim (Matthieu XIV, 14; Marc VIII, 2); envers un lépreux (Marc I, 41); envers la veuve qui avait perdu son fils (Luc VII, 13); envers des aveugles. (Matthieu XX, 34.)

Questions pour le mois de mars

1^o Dans quel chapitre de la Bible est-il parlé de la lèpre?

2^o Où devait se tenir le lépreux et que devait-il faire?

3^o Qui seul pouvait déclarer que le lépreux était guéri?

4^o Quelles offrandes devaient être offertes pour purifier le lépreux guéri?

5^o De quoi ces offrandes étaient-elles le type?

6^o De quoi la lèpre est-elle la figure?

7^o Qui peut seul purifier du péché?

8^o Exemples de lépreux guéris par Jésus et comment les guérissait-il?





Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JOAS

HISTOIRE DU PROPHÈTE JONAS

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que tu voulais me raconter une chose remarquable qui se passa sous le règne de Joas.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et je vais tenir ma promesse. Élisée était mort, mais il y avait encore d'autres saints prophètes qui vivaient au pays d'Israël. L'un d'eux, dirigé par l'Esprit de Dieu (1), a écrit non pas des prophéties, comme plusieurs tels qu'Osée, Michée et d'autres, l'ont fait, mais une partie de sa propre vie. Dans son écrit, il confesse ses péchés et la manière dont Dieu usa de grâce et de

(1) 2 Pierre I, 21.

miséricorde envers lui, de sorte que nous avons de précieux enseignements pour nous. Le prophète est Jonas.

SOPHIE. — C'est celui, n'est-ce pas, que les matelots jetèrent à la mer pour apaiser la tempête, et qui fut englouti par un grand poisson ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie.

SOPHIE. — Et je me souviens aussi que le Seigneur Jésus a parlé de lui (1).

LA MÈRE. — Tu as raison, et c'est ce que nous verrons plus tard. Voici comment Jonas commence son récit : « La parole de l'Éternel vint à Jonas, fils d'Amilthaï, disant : Lève-toi, va à Ninive, la grande ville, et crie contre elle, car leur méchanceté est montée devant moi. »

SOPHIE. — Sais-tu à quelle époque vivait Jonas ?

LA MÈRE. — C'était sous les règnes de Joakhaz et de Joas, et peut-être même sous celui de Jéroboam, le successeur de Joas. Mais l'ordre qui lui fut donné d'aller à Ninive date d'environ l'année 830 avant Jésus-Christ. Jonas est le plus ancien des prophètes qui ont écrit et dont l'écrit nous a été conservé (2). Il fut donc envoyé par l'Éternel à Ninive, la grande ville. C'était la capitale du puissant empire des Assyriens, dont il est parlé plus d'une fois dans l'histoire des royaumes d'Israël et de Juda,

(1) Matthieu XII, 39-41.

(2) Nos jeunes lecteurs se souviennent qu'il y a 17 livres des prophètes : Isaïe, Jérémie, les Lamentations de Jérémie, Ézéchiël et Daniel; on nomme ceux-là les grands prophètes, à cause du vaste champ de leurs prophéties. Les 12 autres sont appelés les petits prophètes. J'engage mes jeunes amis à apprendre leurs noms par ordre pour pouvoir facilement les retrouver dans leur Bible. Au reste, c'est une recommandation que je leur fais pour tous les livres des Écritures.

ainsi que dans les prophètes. Les rois d'Assyrie se montrèrent des ennemis redoutables pour ces deux royaumes, et ils sont ainsi le type d'un des grands adversaires des Juifs dans les derniers temps. Peux-tu me dire, Sophie, s'il est question de Ninive avant l'époque de Jonas ?

SOPHIE. — Je crois me rappeler qu'elle est nommée dans la Genèse.

LA MÈRE. — Oui, au chap. X, vers. 11 et 12, nous lisons : « Du pays de Shinhar sortit Assur, et il bâtit Ninive, et Rehoboth-ir, et Galakh, et Résen, entre Ninive et Galakh ; c'est la grande ville. » Je pense que c'est l'ensemble de ces quatre villes, bâties l'une près de l'autre, qui portait le nom de la grande ville. Ninive en était la plus importante. Tu vois aussi par ce passage que c'était une des plus anciennes villes du monde, car Assur était un petit-fils de Noé (1).

SOPHIE. — Où était situé le pays de Shinhar ?

LA MÈRE. — C'est ce que l'on nomme aussi la Babylonie, parce que la capitale en était la célèbre ville de Babylone. Elle fut fondée presque en même temps que Ninive par Nimrod, un arrière-petit-fils de Noé (2). Babylone était bâtie sur l'Euphrate et Ninive, plus au nord, sur le Tigre, fleuve qui est appelé Hiddékel dans la Bible (3). La contrée située entre ces deux fleuves se nomme la Mésopotamie. Ninive n'était pas remarquable seulement par son antiquité, elle l'était aussi par son étendue. Les historiens anciens disent que ses murailles avaient plus de 60 milles de tour et 100 pieds de hauteur, et qu'elles étaient flanquées de 1500 tours d'une hauteur double. Ses puissantes murailles la ren-

(1) Genèse X, 22. — (2) Genèse X, 6, 8.

(3) Genèse II, 14; Daniel X, 4.

daient presque imprenable. Le Tigre la traversait en partie, et cette grande cité renfermait au moins un million d'habitants (1).

SOPHIE. — Elle était bien nommée la grande ville.

LA MÈRE. — En effet. Elle était aussi une ville où les richesses abondaient à cause de son commerce étendu et aussi à cause des trésors qui y étaient apportés, et qui provenaient des dépouilles des nations vaincues. Les prophètes nous représentent la grandeur, la puissance et les richesses de Ninive et de l'Assyrie sous des images magnifiques. Lis dans le prophète Ézéchiel, au chap. XXXI, les vers. 3 à 7. Il faut te rappeler que Assur est mis pour l'Assyrie ou son roi.

SOPHIE (*lit*). — « Voici, Assur était un cèdre sur le Liban, beau par sa ramure, et touffu, donnant de l'ombre, et de haute taille, et sa cime était au milieu des rameaux feuillus. Les eaux l'ont fait grandir, l'abîme l'a élevé en hauteur ; ses rivières coulaient autour de ses plants (2), et il envoyait ses canaux à tous les arbres des champs (3), et ses branches se multiplièrent et ses rameaux s'allongèrent, parce qu'il poussait à cause des grandes eaux. Tous les oiseaux des cieux faisaient leurs nids dans ses rameaux, et toutes les bêtes des champs faisaient leurs petits sous ses branches, et toutes les nations nombreuses habitaient sous son ombre. Et il était beau dans sa grandeur et dans la longueur de ses branches, parce que sa racine était auprès de gran-

(1) Le livre de Jonas dit qu'il y avait dans Ninive plus de 120,000 tout jeunes enfants encore incapables de discerner leur main droite de leur gauche. Or on compte que la huitième partie d'une population est au-dessous de 5 ans.

(2) Autour de ce que Ninive avait planté.

(3) Sa prospérité causait celle des grands seigneurs du royaume.

des eaux. » Oui, maman, c'est une bien belle description de la grandeur de l'empire d'Assyrie. Mais cela me rappelle que le Seigneur Jésus comparait le royaume des cieux à un grand arbre venant d'une petite semence et qui abritait aussi les oiseaux du ciel (1).

LA MÈRE. — C'est vrai. En général, les arbres représentent dans le langage figuré de l'Écriture ceux qui occupent une position élevée et apparente dans le monde. Le royaume des cieux, ce qui avait été petit en commençant, quand le Seigneur et ses disciples semèrent la parole de Dieu, prit la forme d'une grande puissance sur la terre. C'est la chrétienté. Mais revenons à Ninive et à l'Assyrie. Ézéchiël la dépeint donc comme une puissance qui se développe, grandit, dépasse toutes les autres, et domine sur de nombreuses nations. Le prophète Nahum compare la puissance assyrienne à un lion, pour montrer sa force et son avidité. Cherche dans ce prophète et lis au chap. II, les vers. 11 et 12.

SOPHIE (*lit*). — « Où est le repaire des lions, et le lieu où se repaissaient les lionceaux, où se promenaient le lion, la lionne et le petit du lion, sans que personne les effrayât? Le lion déchirait suffisamment pour ses petits, et étranglait pour ses lionnes, et remplissait de proie ses antres, et de bêtes déchirées ses repaires. » C'est effrayant, cette description. N'est-ce pas que le prophète parle des nations que le roi d'Assyrie asservissait par ses armées, et des batailles où il massacrait ceux qui lui résistaient, et des dépouilles qu'il amassait pour lui et les siens?

LA MÈRE. — Oui, Sophie; tu as bien compris. Les cruautés que les rois d'Assyrie exerçaient sur ceux qu'ils avaient vaincus étaient horribles. C'était bien

(1) Matthieu XIII, 31, 32.

comme un lion qui déchire sa proie. Nahum parle aussi des marchands de Ninive dont le commerce était si vaste : « Tu as augmenté le nombre de tes marchands plus que les étoiles des cieux. » (Nahum III, 16.) Ils accroissaient ainsi les richesses et le luxe de la ville. Mais de plus que tout cela, Ninive et ses rois étaient adonnés à l'idolâtrie et à toutes sortes de péchés et d'iniquités. Nahum la décrit ainsi : « Malheur à la ville de sang toute pleine de fausseté et de violence ! La rapine ne la quitte pas... A cause de la multitude des prostitutions (c'est-à-dire des pratiques idolâtres) de la prostituée at-trayante (c'est-à-dire Ninive l'idolâtre), enchanteresse (celle qui pratique la magie), qui vend les nations par ses prostitutions (qui les entraîne dans son idolâtrie) et les familles par ses enchantements (1). » A tous ces péchés, Ninive et ses rois ajoutaient encore l'orgueil. L'orgueil remplissait leur cœur à cause de leur puissance : personne n'osait leur résister. Les prophètes parlent de leur orgueil : « C'est là cette ville qui s'égayait, qui habitait en sécurité, qui disait : Moi, et à part moi nulle autre ! » « Il a au cœur de dévaster et de retrancher des nations... Il a dit : Mes princes ne sont-ils pas tous des rois (2) ? »

SOPHIE. — Je comprends maintenant, maman, ce que l'Éternel dit à Jonas : « Crie contre elle, car leur méchancelé est montée devant moi. »

LA MÈRE. — L'Écriture dit : « L'orgueil va devant la ruine, et l'esprit hautain devant la chute (3). » Et c'est ce qui arriva à Ninive. Sa ruine fut complète. Les prophètes l'avaient annoncée. Elle devait être détruite par le fer, le feu et l'eau. Ésaïe dit : « Je visiterai, dit le Seigneur, le fruit de l'arrogance du

(1) Nahum III, 1-4.

(2) Sophonie II, 15; Ésaïe X, 7, 9, 13, 14; lisez aussi Ésaïe XXXVI, 18-20. — (3) Proverbes XVI, 18.

cœur du roi d'Assyrie, et la gloire de la fierté de ses yeux (1). » Et dans Nahum, nous lisons : « De la maison de ton Dieu je retrancherai l'image taillée et l'image de fonte ; je préparerai ton sépulcre, car tu es vil. » Et plus loin : « Celui qui brise est monté contre toi (2). »

SOPHIE. — Qui était celui qui brise ?

LA MÈRE. — Les Mèdes sous leur roi Cyaxare et les Babyloniens leurs alliés qui vinrent ensemble assiéger le roi d'Assyrie dans Ninive. L'Éternel les avait envoyés contre cette ville méchante. Nahum avait dit encore : « Les portes des fleuves sont ouvertes et le palais s'effondre. » Le roi d'Assyrie se fiait aux hautes murailles de sa ville, et l'ennemi en effet était découragé par le long siège. Mais la parole de Dieu doit s'accomplir. Des pluies continues grossirent le fleuve qui déborda, inonda la ville et renversa une partie des murailles, et l'ennemi pénétra dans la ville. Les Assyriens surpris s'enfuirent sans que le roi et ses chefs pussent les arrêter. Ninive fut « vidée et dépouillée et dévastée. » Le feu aussi fit son œuvre, comme l'avait annoncé le prophète : « Les portes de ton pays sont grandes ouvertes à tes ennemis, le feu dévore les barres. » « Le feu te dévorera, l'épée te détruira (3). » En effet, on rapporte que le roi d'Assyrie voyant sa ville prise, fit dresser un immense bûcher, y mit le feu ainsi qu'à son palais, et fut consumé, lui, sa maison et toutes ses richesses.

SOPHIE. — Est-ce que Ninive existe encore ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant ; la prophétie avait annoncé son entière destruction. L'Éternel avait dit :

(1) Ésaïe X, 42. — (2) Nahum I, 14 ; II, 1.

(3) Lisez dans Nahum la vivante description de la prise de Ninive aux chap. II et III, 1-4, 13, 15.

« Il détruira entièrement son lieu (1). » Lis encore dans le livre de Sophonie, au chap. II, vers. 13 et 14.

SOPHIE (*lit*). — « Et il (l'Éternel) étendra sa main vers le nord, et il détruira l'Assyrie, et il changera Ninive en désolation, en un lieu aride comme un désert. Et les troupeaux se coucheront au milieu d'elle, toutes les bêtes, en foule; le pélican aussi, et le butor, passeront la nuit sur ses chapiteaux; il y aura la voix des oiseaux qui chantent aux fenêtres, la désolation sera sur le seuil; car il a mis à nu les lambris de cèdre. »

LA MÈRE. — Ninive avait si totalement disparu de la face de la terre qu'au second siècle déjà, un écrivain païen né cependant dans cette contrée, disait que personne n'en connaissait l'emplacement. Mais, chose merveilleuse, vers le milieu de ce siècle, deux savants, l'un anglais, M. Layard, l'autre français, M. Botta, guidés par certains indices, pensèrent que de nombreux monticules sur quelques-uns desquels des Arabes avaient élevé leurs cabanes, et où ils gardaient leurs troupeaux, comme le dit le prophète, pouvaient recouvrir les ruines de la grande ville. Ils firent faire des fouilles, et voilà qu'apparurent successivement au jour les restes des splendides palais bâtis par les rois d'Assyrie avec des statues colossales et des inscriptions que l'on est parvenu à déchiffrer. Nous en reparlerons ensemble, ma chère enfant. Mais nous pouvons voir en adorant, comment la parole de Dieu s'accomplit. La prochaine fois, si le Seigneur le permet, nous reprendrons l'histoire de Jonas.

(1) Nahum I, 8.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LES TÉMOINS DE LA VÉRITÉ EN OCCIDENT

Nous avons vu, mes jeunes amis, comment, en Orient, les Pauliciens, s'appuyant sur les Écritures, rejetaient les superstitions et les rites de l'église grecque, et enseignaient la voie du salut selon les lumières qu'ils avaient. Transportons-nous maintenant en Occident ; là aussi de nombreux témoins surent maintenir, au prix même de leur vie, ce qu'ils connaissaient de la vérité.

Vous vous rappelez que, depuis le temps de l'empereur Constantin, qui avait embrassé le christianisme, la mondanité et la corruption, des superstitions et des mauvaises doctrines s'étaient introduites dans l'Église, avec la prétention de la part de l'évêque de Rome et du clergé de dominer sur tous, et d'imposer leurs enseignements fondés sur des traditions, au lieu de s'en tenir à la parole de Dieu. Mais dès ces temps aussi, il y eut des fidèles qui ne voulurent pas abandonner les enseignements des apôtres, et qui à cause de cela eurent à souffrir des persécutions et la mort.

Ce ne furent pas seulement de simples chrétiens qui protestèrent ainsi contre Rome et ses abus. Au V^{me} siècle, un prêtre du midi de la France, nommé Vigilantius, s'élevait avec véhémence contre le culte des reliques, les pèlerinages, les prières adressées aux saints, les jeûnes et les mortifications, et aussi contre le célibat des prêtres. Au IX^{me} siècle, Claude, évêque de Turin, protesta contre les mêmes erreurs. Il trouva les églises pleines d'images qu'il fit en-

lever et brûler, ainsi que les croix. Il disait au peuple qu'autant valait adorer Jupiter et Saturne, que les images et les statues de Pierre et de Paul. « Faut-il adorer la croix, ou la porter ? » disait-il. « Si l'on adore tout bois taillé en forme de croix, parce que Christ a été suspendu à la croix, pourquoi pas aussi les crèches, les langes, les bateaux, les ânes ? » Et quant aux reliques, autant valait, disait-il, révérencer un os de bête qu'un os de saint. Mais Claude ne se contentait pas de combattre les superstitions romaines. Versé dans les Écritures qu'il étudiait avec zèle, il maintenait que nous sommes sauvés par la foi seule, et que tous les autres apôtres étaient égaux à Pierre. Dans le même siècle, mais un peu plus tard, un moine saxon, nommé Gottschalk, rejetait la doctrine du salut par les œuvres et soutenait la vérité du salut gratuit par la foi, ainsi que d'autres doctrines scripturaires. Il fut condamné par un concile, battu de verges publiquement et jeté en prison. Il y mourut après dix-neuf ans de captivité.

Revenons, mes jeunes amis, aux chrétiens dont je vous parlais d'abord. Nous ne pouvons pas tracer leur histoire dès les temps apostoliques, car elle ne nous a pas été conservée. Nous savons seulement que, malgré les persécutions, ils subsistèrent à travers les siècles dans beaucoup de contrées, connus sous différents noms tels que ceux de Cathares, ou purs, d'Albigéois, nom tiré de la ville d'Albi où ils étaient nombreux, de Vaudois, nom dont l'origine est incertaine, de pauvres de Lyon : nous verrons d'où vient cette dernière dénomination. Dès le milieu du XII^me siècle, on trouve dans plusieurs parties du continent, en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, de petites congrégations composées en grande partie de pauvres artisans, distinctes de l'église de Rome et qui possédaient les Saintes Écritures. Mais déjà

dans le XI^me siècle, on en trouve des traces. A cette époque, des missionnaires orientaux qualifiés de *publicans* (corruption probablement de pauliciens) vinrent d'Italie en France, dans le Périgord et l'évêché de Limoges. Ils gagnèrent là un certain nombre de disciples, non seulement parmi les pauvres, mais aussi parmi les seigneurs. Ils cherchèrent ensuite à s'étendre en d'autres contrées. Ainsi, vers l'an 1022, arrivèrent à Orléans un paysan du Périgord et une femme italienne. Ils enseignèrent leurs vues et se firent un certain nombre d'adhérents parmi les gens du peuple ; ils persuadèrent même quelques nobles et plusieurs chanoines. Ils se réunissaient en secret et de nuit, crainte sans doute des persécutions. Dans ces réunions, les Écritures étaient lues et expliquées. Les *Publicans* enseignaient qu'elles restaient une lettre morte, si l'Esprit Saint ne venait illuminer le cœur. Ils disaient que le baptême n'a aucune valeur pour le salut, rejetaient l'invocation des saints, et la présence réelle de Christ dans l'eucharistie. On les signala comme hérétiques au roi de France Robert, surnommé le pieux, qui les fit examiner par l'archevêque de Sens. Ils furent condamnés à mort. Deux seulement se rétractèrent. Comme les autres, parmi lesquels se trouvaient dix chanoines et plusieurs religieuses, se rendaient au supplice, ils passèrent devant le roi et la reine Constance. Celle-ci, voyant parmi les condamnés son ancien confesseur, saisie de colère, le frappa avec une canne et lui creva un œil. Les martyrs, près de mourir, disaient : « Faites-nous ce que vous voudrez ; déjà nous voyons notre Roi qui est dans les cieux, nous tendre les mains pour nous conduire en triomphe. »

Plus tard, la persécution sévissant en France, un grand nombre se réfugièrent à Cologne. Mais là aussi,

ils furent persécutés et plusieurs périrent par le feu. En 1163, un certain nombre furent saisis dans une grange où ils tenaient leur réunion, et furent condamnés à être brûlés. Du milieu des flammes, un de leurs chefs, nommé Arnold, imposa les mains à ses compagnons de souffrances en leur disant : « Frères, soyez constants dans votre foi, dès aujourd'hui vous serez réunis aux martyrs du Christ. » On raconte qu'il y avait parmi ces sectaires une jeune fille qui n'avait pas abjuré, mais que quelques personnes avaient sauvée, étant touchées de sa jeunesse et de sa beauté. Voyant les flammes dévorer les condamnés, elle s'écria : « Où est Arnold, mon maître vénéré ? » Et comme on le lui montrait expirant, elle s'arracha des mains qui la retenaient, et se voilant le visage, elle s'élança au milieu des flammes. Cela était beau et touchant, humainement parlant, mais était-ce tout à fait selon Dieu ?

Ainsi partout l'église de Rome poursuivait et mettait à mort comme hérétiques, ces humbles chrétiens qui s'attachaient à la parole de Dieu. Ils n'avaient sans doute pas les lumières que nous avons, et peut-être des erreurs se mêlaient-elles à leurs enseignements, mais ils protestaient contre l'idolâtrie de Rome et ses pratiques, et attendaient le salut de Christ seul. En 1212, cinq cents de ces croyants, hommes et femmes, furent saisis à Strasbourg. Parmi eux se trouvaient des nobles, des prêtres, des riches aussi bien que des pauvres. Ils déclarèrent que leurs frères étaient fort nombreux en Piémont, en France, tant au nord qu'au midi, à Naples, en Sicile, en Italie, en Flandre. Sur ces cinq cents prisonniers, quatre-vingts, dont douze prêtres et vingt-trois femmes, furent brûlés vifs. L'un d'eux, nommé Jean, s'adressa à la foule et termina par ces paroles : « Nous sommes tous des pécheurs, mais

ce n'est pas pour fausse doctrine, ni pour mauvaise conduite, que nous sommes condamnés à mourir. Nous avons le pardon de nos péchés, mais ce n'est pas par le moyen des prêtres, ni grâce au mérite de nos œuvres. »

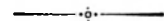
Il est hors de doute que parmi ceux qui se séparaient de l'église de Rome, il y avait de vrais hérétiques, mais Rome mettait dans la même masse tous ceux qui ne se soumettaient pas à son autorité, et elle avait intérêt à confondre les vrais croyants avec les hérétiques, afin de pouvoir tous les condamner. Mais sans nous arrêter davantage sur les persécutions qu'eurent à souffrir ces témoins de Dieu, je vous donnerai, mes jeunes amis, quelques détails sur eux (1). Je vous ai dit qu'on les désignait sous différents noms, mais eux se disaient chrétiens, et entre eux ils se nommaient « frères. » Suivant les endroits, on les appelait frères apostoliques, frères suisses ou italiens. Nous avons sur eux un précieux témoignage que leur rend un de leurs persécuteurs, Rainerio Sacconi. Il les connaissait bien et son témoignage n'est pas suspect, car après avoir été avec eux, il était rentré dans l'église de Rome, s'était fait dominicain et était devenu inquisiteur : « De toutes les sectes, » dit-il, « il n'en est point d'aussi fatale à l'église que les Léonistes (2), et cela pour trois raisons : d'abord, parce qu'ils datent d'un temps fort reculé, quelques-uns les faisant contemporains du pape Sylvestre (l'an 315). De plus, c'est la secte la plus nombreuse ; il y a à peine une contrée où ils ne se trouvent. Enfin, tandis que les au-

(1) Nous puisons quelques-uns de ces détails dans l'ouvrage de F. Bevan, intitulé : « Trois amis de Dieu. »

(2) Un des noms par lesquels on désignait ces chrétiens. Il vient probablement d'un certain Jean de Lyon, un des disciples de Valdo. Nous parlerons plus loin de ce dernier.

Les sectes inspirent l'horreur par leurs blasphèmes contre Dieu, les Léonistes ont une grande apparence de piété et surtout ils mènent une vie honnête devant les hommes. Ils professent d'ailleurs toute la vérité quant à Dieu et toutes les doctrines contenues dans le symbole des apôtres. Mais en même temps ils abhorrent l'église de Rome et les prêtres romains. » Et c'était là leur grand crime, mes jeunes amis. On pouvait mener une vie mondaine et même dissolue ; pourvu que l'on restât soumis au pape, tout allait bien. La parole de l'apôtre se vérifiait : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés. » (2 Timothée III, 12.)

S'il plaît au Seigneur, nous continuerons une autre fois l'histoire intéressante de ces disciples de Christ.



L'homme (suite)

ADAM INNOCENT EN ÉDEN

Nous avons vu, mes jeunes amis, comment Dieu forma l'homme, doué d'un corps tiré du sol et d'une âme, souffle de vie, venant directement de Lui. Par son corps, il était en relation avec les autres êtres animés et inanimés qui l'entouraient ; par son âme, il était en relation avec Dieu. Après la mention de chaque chose que Dieu créa par sa parole, il est dit : « Dieu vit que cela était bon. » Mais après la création de l'homme, Dieu jeta, pour ainsi dire, un regard sur l'ensemble de ce qu'il avait fait, comme un ouvrier qui a terminé son ouvrage l'examine sous toutes ses faces pour voir si rien n'y manque, si tout répond bien au dessein qu'il avait eu dans sa pensée. Et Dieu, le parfait Artisan, vit que tout était

très bon. Et nous comprenons bien, n'est-ce pas, qu'il ne pouvait y avoir aucun défaut, aucune imperfection dans son œuvre.

L'homme donc, mes jeunes amis, sortant des mains du Créateur, était *très bon*. Il n'y avait point de péché en lui ; il est vrai qu'il ne connaissait ni le bien ni le mal, comme nous les connaissons : il était innocent, dans l'ignorance du mal. Tout était *très bon* en lui. Son corps était exempt d'infirmités et de souffrances ; son intelligence et ses facultés n'étaient pas obscurcies par le mal ; ses affections et ses sentiments n'étaient pas dérégles ni souillés par les passions et les convoitises : il était ainsi capable de jouir des biens dont Dieu le comblait pour qu'il fût parfaitement heureux, et Dieu se plaisait à le visiter. Quelle condition bénie, n'est-ce pas ?

Dieu, qui avait manifesté sa puissance et sa sagesse en créant l'homme, voulait aussi montrer toute sa bonté envers lui, et pour cela l'entourer de tout ce qui pourrait contribuer à son bonheur. Premièrement, sur la terre déjà si belle, l'Éternel Dieu prépara pour l'homme un lieu spécial nommé *Éden*, ce qui signifie *plaisir* ou *délices*. Ce nom nous dit déjà que c'était un endroit délicieux. En effet, en Éden Dieu lui-même planta un jardin et y plaça l'homme qu'il avait formé. C'est ce que l'on nomme quelquefois le paradis terrestre. Nous pouvons nous imaginer combien ce jardin devait être beau, étant l'œuvre de Dieu lui-même. Tout arbre agréable à la vue, dont l'aspect récréait les yeux, tout arbre portant des fruits savoureux, se trouvaient là pour la jouissance et la nourriture de l'homme. Là aussi se trouvaient deux arbres merveilleux : l'un appelé l'arbre de vie, et l'autre, l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Mais nous savons, mes jeunes amis, que si belle que soit une contrée, si beau que soit un

jardin, s'il n'y a pas des eaux rafraichissantes qui y coulent, il y manque beaucoup : les plantes ont besoin d'être arrosées. Dieu, dans sa bonté, avait aussi pourvu à ce que, dans ce lieu de délices pour l'homme, il y eût un fleuve qui le traversât. Des arbres avec leurs ombrages, leur agréable verdure et leurs fruits, sans doute aussi des fleurs aux riantes couleurs et aux doux parfums, le tout planté de part et d'autre du fleuve aux ondes murmurantes, pour rafraichir et désaltérer, voilà l'endroit où l'Éternel Dieu plaça l'homme pour le *cultiver* et le *garder*. Quels soins touchants pour sa créature ! Dieu est resté le même et, bien que pécheurs, il nous aime et prend soin de nous. Le fleuve sortant d'Éden se divisait en quatre branches qui allaient arroser d'autres contrées. Les noms de deux de ces branches nous sont bien connus : l'un est le Tigre et l'autre l'Euphrate, plus d'une fois mentionnés dans la parole de Dieu.

L'homme devait cultiver et garder le jardin. Qu'est-ce que cela nous apprend, mes jeunes amis ? C'est d'abord que même dans l'état d'innocence, l'homme n'était pas fait pour être oisif. Il devait employer au travail l'activité de son esprit et les forces de son corps. Mais ce travail n'était pas pour lui accompagné de fatigue pénible ; c'était une jouissance : la fatigue lui était inconnue. Maintenant aussi, sauf pour les paresseux, il y a une jouissance dans le travail, soit d'esprit, soit de corps, mais on se fatigue et on est souvent accablé par les efforts pénibles que l'on doit faire. Cependant soyez sûrs, mes jeunes amis, que le travail, qui est ordonné de Dieu, est une bénédiction, lorsqu'il a un but honorable. La parole de Dieu a des paroles sévères pour le paresseux.

L'homme devait aussi *garder* le jardin. Il y avait donc un danger, un ennemi. Oui, nous le verrons.

Et cela demandait aussi l'activité de l'esprit, le discernement par l'intelligence et la vigilance. C'était plus difficile que de cultiver. Il en est encore de même pour nous. Nous avons à nous garder nous-mêmes contre le mal. Le même ennemi qu'Adam avait à redouter, de peur qu'il n'entrât et ne gâtât l'œuvre de Dieu, nous guette aussi pour nous entraîner dans le mal. Voilà pourquoi la parole de Dieu à maintes reprises nous dit qu'il faut veiller.

L'Éternel Dieu avait ainsi pourvu aux besoins matériels de l'homme, à l'activité de son être, et de cette manière lui avait procuré des jouissances pour le corps et l'esprit. Maintenant il vient parler à Adam. Et ici, mes jeunes amis, je veux vous faire remarquer qu'en sortant des mains de Dieu, l'homme n'était pas comme un petit enfant qui vient de naître, qui se développe peu à peu et qui a tout à apprendre lentement. Non, Adam à sa création était très bon de toutes manières, tout formé, homme fait, et jouissant de cette merveilleuse faculté de la parole, c'est-à-dire du pouvoir d'exprimer ses pensées, ses sentiments et ses sensations par un langage, par des sons articulés, car la parole est un des attributs particuliers à l'homme. Il ne nous est pas dit dans quelle langue il parlait, et cela n'importe nullement.

Dieu lui parla. Nous ne savons pas non plus comment Dieu se manifestait à Adam, et cela n'a non plus aucune importance. Mais nous savons qu'il était en relation avec Dieu et que Dieu lui communiquait directement ses pensées. Adam connaissait ainsi Dieu et le reconnaissait comme son Créateur, ayant tout droit sur lui, et, de quelque manière que Dieu lui parlât, il savait que c'était Dieu. Pour nous, c'est dans les saints écrits des prophètes et des apôtres que Dieu nous parle. Il a parlé autrefois par la bouche des prophètes et poussés par l'Esprit Saint ils

ont écrit ce que Dieu leur disait ; ensuite il a parlé Lui-même dans la Personne de son Fils, et les apôtres, conduits par le même Esprit, ont écrit ce que Jésus a fait et dit, ainsi que les vérités que le Seigneur leur a ensuite fait connaître.

Mais qu'est-ce que l'Éternel dit à Adam ? La première parole qui nous en est rapportée, c'est une défense faite à l'homme et destinée à le mettre à l'épreuve. L'Éternel Dieu lui dit : « Tu mangeras librement de tout arbre du jardin, mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas ; car au jour où tu en mangeras, tu mourras certainement. » Nous ignorons quelle espèce d'arbre était celui de la connaissance du bien et du mal, et cela ne nous importe point. Dieu désigna sans doute à Adam quel était l'arbre auquel s'attachait la défense ; en lui-même l'arbre ne donnait pas la connaissance du bien et du mal. Cette connaissance dépendait de l'observation ou de la violation de la défense. Adam obéissait-il, c'était le bien en contraste avec le mal ; désobéissait-il, c'était le mal en contraste avec le bien. La peine en cas de désobéissance était la mort. C'était une chose importante pour l'homme de connaître Dieu et ses droits sur lui, et la relation de soumission et d'obéissance où il était vis-à-vis de son Créateur. Et elle n'est pas moins importante pour nous.

Il y avait aussi dans le jardin l'arbre de vie, une source permanente de vie pour l'homme s'il demeurait dans l'obéissance. Le bonheur de l'homme était ainsi attaché à son obéissance. Maintenant, mes jeunes amis, nous sommes des « fils de désobéissance, » nous dit l'apôtre ; la loi qui donne la vie à qui l'observe, nous condamne. Mais le Seigneur Jésus, l'homme obéissant, a subi les conséquences de notre désobéissance, qui nous assujettissait à la mort, et

ayant remporté la victoire sur la mort, il est le véritable arbre de vie planté dans le Paradis de Dieu, une source de vie éternelle que la mort ne saurait toucher.

(A suivre)

Vanité et permanence

Toute chair est semblable à l'herbe
Que le soleil sèche au matin ;
Sa gloire qui paraît superbe,
D'une humble fleur a le destin.

L'homme, hélas ! n'a que l'apparence,
Ses jours ne sont que vanité,
Une décevante espérance
Lui cache la réalité.

Il fait des plans ; mais la mort passe,
Et comme une ombre il disparaît ;
Sa mémoire ici-bas s'efface :
Devant son Juge il comparait.

Mais ta parole est permanente,
Puissante pour vivifier ;
Seigneur ! en toi l'âme croyante
Peut constamment se confier.

Et ta parole est un message
Qui s'adresse aux pécheurs perdus ;
A tous elle rend témoignage
Que le salut est en Jésus.

Car toute chair est comme l'herbe
Que le soleil sèche au matin ;
Sa gloire qui paraît superbe,
D'une humble fleur a le destin.

G. F.

Réponses aux questions du mois de mars

1^o Il est parlé de la lèpre en Lévitique XIII et XIV.

2^o Le lépreux devait se tenir hors du camp, seul, avec ses vêtements déchirés, sa tête découverte, sa barbe couverte et criant : Impur, impur. (Chap. XIII, 45, 46.)

3^o Le sacrificateur seul pouvait déclarer le lépreux guéri. (Chap. XIII, 6, 17, 23, 28, 34, 39, 41 ; XIV, 2, 3.)

4^o Les offrandes pour la purification du lépreux

étaient deux oiseaux vivants et purs ; deux agneaux sans défaut et une jeune brebis âgée d'un an, sans défaut, trois dixièmes de fleur de farine pétrie à l'huile, en offrande de gâteau, et un log d'huile. (Chap. XIV, 4, 10.) Si le lépreux était pauvre, il offrait un agneau, un dixième de fleur de farine pétrie à l'huile, un log d'huile et deux tourterelles ou deux jeunes pigeons. (Chap. XIV, 21, 22.)

5° Ces offrandes étaient un type de Christ dans sa vie pure — l'offrande de gâteau — et de son sacrifice volontaire agréable à Dieu — l'holocauste — et de son sacrifice expiatoire. Les deux oiseaux représentaient Christ dans sa mort et sa résurrection, l'un étant égorgé et l'autre mis en liberté. (Hébreux X, 1-18.)

6° La lèpre est la figure du péché. (Ésaïe I, 6)

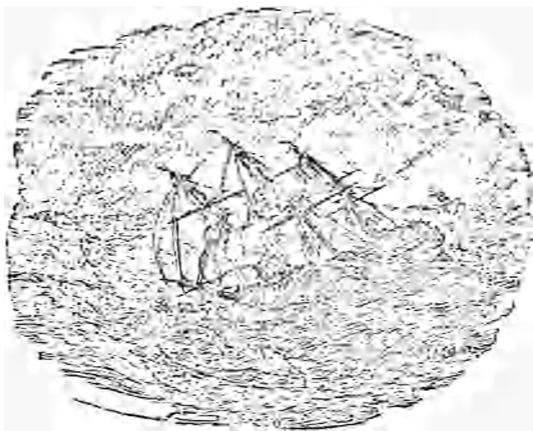
7° Le sang du Seigneur Jésus peut seul purifier du péché. (1 Jean I, 7.)

8° Les exemples de lépreux guéris sont : Matthieu VIII, 14 ; Marc I, 40 ; Luc V, 12 ; XVII, 11-19. Jésus les guérissait par une parole et en les touchant.

Questions pour le mois d'avril

Cherchez les noms : d'un prophète qui prophétisa contre Édom ; d'un roi d'Israël ; d'un ami de Job ; d'un Israélite sans fraude ; du fils aîné de Samuel ; d'un enfant né dans un temps de ruine d'Israël ; d'un ami de Paul ; d'un homme injustement mis à mort ; d'un homme qui injuria David ; d'un homme qui se réjouit à la naissance de Jésus ; d'un homme profane ; d'un fils d'Aaron ; d'un homme fort et vaillant ; d'un lépreux célèbre guéri par un moyen simple ; du plus jeune des amis de Job ; du père de Betsaleël, un des ouvriers du tabernacle ; un des noms du beau-père de Moïse ; d'un homme dont il est dit qu'il eût mieux valu qu'il ne fût jamais né ; d'un ami de Paul qui avait été très malade ; d'un homme qui porta la croix de Jésus ; d'un ami d'Agur ; d'une fontaine dont les eaux coulent doucement.

Les initiales de ces 22 noms sont une réponse faite par le cœur chrétien à une promesse du Seigneur Jésus.



Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JOAS

HISTOIRE DU PROPHÈTE JONAS

LA MÈRE. — Après avoir parlé de Ninive, la grande ville, nous commencerons, Sophie, l'histoire du prophète Jonas comme il la raconte lui-même. « La parole de l'Éternel vint à Jonas, fils d'Amitthaï, disant : Lève-toi, va à Ninive, la grande ville, et crie contre elle, car leur méchanceté est montée devant moi. »

SOPHIE. — Sait-on d'où était Jonas ?

LA MÈRE. — Il était de la ville de Gath-Hépher, dans la tribu de Zabulon (1), non loin de Nazareth ; il est parlé de lui dans l'histoire de Jéroboam II, fils

(1) Josué XIX, 13.

de Joas, et là il est appelé le prophète et serviteur de l'Éternel (1).

SOPHIE. — Est-ce que Jonas a écrit ou prononcé des prophéties ?

LA MÈRE. — Oui, il avait prophétisé à Jéroboam des victoires, mais ses prophéties ne sont pas écrites. Un prophète n'annonçait pas toujours des choses à venir. Il était aussi la bouche de Dieu pour avertir, exhorter, reprendre et encourager le peuple de Dieu. Nous voyons cela surtout dans le livre de Jérémie. Jonas était la bouche de Dieu pour crier contre Ninive, à cause de la méchancelé du peuple qui l'habitait.

SOPHIE. — Crier contre Ninive veut dire, n'est-ce pas, lui reprocher ses péchés et annoncer que Dieu les punirait ?

LA MÈRE. — Oui, c'était pour cela que Jonas était envoyé à la grande ville.

SOPHIE. — Mais Jonas n'avait-il pas peur d'aller si loin au milieu d'un peuple si méchant et où régnait un roi cruel ?

LA MÈRE. — Le serviteur de Dieu ne doit jamais craindre d'aller où Dieu l'envoie, parce que Dieu est avec lui. Moïse ne craignait pas de se présenter devant le Pharaon, ni Élie devant Achab, pour leur reprocher leurs péchés et leur dénoncer le jugement de Dieu. Et il ne nous est pas dit que Jonas avait peur, c'étaient d'autres sentiments qui l'animaient quand l'Éternel lui confia son message. C'était dans sa bonté que Dieu l'envoyait à Ninive. Il ne veut pas que les pécheurs périssent, et c'est pourquoi il les appelle à la repentance afin qu'ils se tournent vers Lui et soient sauvés (2). Et nous voyons que Dieu ne pensait pas seulement aux Israélites, son peuple,

(1) 2 Rois XIV, 25. — (2) Voyez Ézéchiel XVIII.

mais aussi aux pauvres païens plongés dans l'idolâtrie et l'ignorance.

SOPHIE. — Alors Jonas devait être heureux d'aller à Ninive porter le message de l'Éternel. Il pouvait espérer que les Ninivites se repentiraient et que Dieu leur pardonnerait.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Les sentiments qui animaient Jonas étaient tout autres. Il ne se souciait pas de porter un message à des païens ; il pensait que c'était aux Israélites seuls qu'appartenait la bénédiction, il était étroit de cœur ; il croyait que Dieu était trop bon et qu'il pardonnerait si les Ninivites se repentaient (1), et qu'alors son caractère de prophète serait compromis. Et les Juifs, au temps du Seigneur et de Paul, avaient les mêmes sentiments que Jonas. Rien ne les irritait comme de voir que l'Évangile était annoncé aux nations et que ceux d'entre les nations qui croyaient au Seigneur avaient les mêmes privilèges qu'eux. Ils voulaient limiter la bonté de Dieu à eux seuls. C'est pourquoi, lorsque Paul leur disait une fois pour sa défense que Dieu lui avait confié le message d'aller au loin vers les nations, ils s'écrièrent, en s'adressant à l'officier romain : « Ote de la terre un tel homme, car il n'aurait pas dû vivre ! » (2)

SOPHIE. — Quelle méchanceté ! Mais alors que fit Jonas ?

LA MÈRE. — Il désobéit ouvertement. « Il se leva, » en effet, mais « pour s'enfuir à Tarsis, de devant la face de l'Éternel. »

SOPHIE. — N'était-ce pas une folie, maman, de croire que l'on peut échapper à Dieu qui est partout, et qui voit et connaît tout ? Comment un prophète, un serviteur de Dieu, pouvait-il avoir une semblable pensée ?

(1) Voyez le chap. IV, 1, 2. — (2) Actes XXII, 21, 22.

LA MÈRE. — Ma chère enfant, quand on laisse l'esprit de désobéissance entrer dans le cœur, on est aveuglé et l'on oublie les choses que l'on tenait comme les plus vraies. Jonas connaissait certainement le beau Psaume CXXXIX, où David dit : « Où irai-je loin de ton Esprit ? et où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux cieux, tu y es ; si je me couche au shéol, t'y voilà. Si je prends les ailes de l'aube du jour, si je fais ma demeure au bout de la mer, là aussi ta main me conduira et ta droite me saisira. » Et bien que Jonas sût très bien que l'Éternel est présent partout, il veut s'enfuir à Tarsis, comme si l'Éternel était seulement dans le pays d'Israël. Jonas ne voulait pas faire ce que Dieu lui disait.

SOPHIE. — Où était situé ce pays appelé Tarsis ?

LA MÈRE. — C'était en Espagne où les Phéniciens avaient des colonies, et faisaient avec cette contrée un grand commerce. Le prophète Ézéchiel, s'adressant à la ville de Tyr, dit : « Tarsis commerçait avec toi pour l'abondance de tous biens ; d'argent, de fer, d'étain et de plomb, ils fournissaient les marchés » (1). Le pays tirait son nom d'un petit-fils de Japheth, dont les descendants peuplèrent sans doute cette contrée lors de la dispersion des peuples (2). Il est aussi parlé plus d'une fois des navires de Tarsis dans les livres des Rois et des Chroniques et dans les prophètes (3).

SOPHIE. — Pour aller à Tarsis, il fallait donc que Jonas s'embarquât sur un vaisseau qui allait dans ce pays éloigné.

LA MÈRE. — C'est ce qu'il fit. Persévérant dans sa désobéissance et n'écoutant que son méchant

(1) Ézéchiel XXVII, 12. — (2) Genèse X, 2-5.

(3) Voyez 1 Rois X, 22; Psaume LXXII, 10; XLVIII, 7; Ésaïe XXIII, 1, 14.

cœur rebelle et obstiné, il descendit à Joppé, port de mer sur la Méditerranée. C'était une ville très ancienne, dont le nom en hébreu est Japho, et qui existait déjà au temps de Josué (1). Elle subsiste encore et se nomme Jaffa. Te souviens-tu d'un fait intéressant qui s'est passé à Joppé ?

SOPHIE. — Oui, maman. C'est là que demeurait une femme pieuse nommée Tabitha ou Dorcas, qui faisait des vêtements pour les pauvres veuves et que l'apôtre Pierre ressuscita. C'est là aussi qu'il reçut les envoyés de Corneille, le centurion romain (2). Mais, maman, je suis étonnée de voir chez un serviteur de l'Éternel comme Jonas, une telle désobéissance.

LA MÈRE. — Ma chère enfant, le cœur de l'homme est aussi mauvais chez un prophète que chez n'importe quel homme, et si un prophète écoute son mauvais cœur au lieu d'écouter Dieu, il fait le mal. « Le cœur est trompeur par-dessus tout, et incurable, (3) » dit la parole de Dieu, et cela est vrai de nous tous. Jonas trouva à Joppé un navire qui allait à Tarsis. Cela répondait à ses vues ; il paya le prix de sa place et s'embarqua. Ce prix était peut-être considérable, car le voyage était long, mais rien ne coûtait à Jonas, pourvu qu'il pût fuir loin de l'Éternel. Il n'avait pas voulu aller chez les païens de Ninive et il s'en allait avec d'autres païens dans un pays païen, c'est vrai ; mais là il ferait comme il voudrait et n'aurait pas de messages désagréables à porter. Quant aux marins, ils transportaient sans doute toute espèce de monde, et ne s'enquéraient pas qui ils étaient, d'où ils venaient, pourquoi ils s'embarquaient ; pourvu que le prix du voyage

(1) Josué XIX, 46. — (2) Actes IX, 36-43 ; X, 1-24.

(3) Jérémie XVII, 9.

fût payé, peu leur importait le reste. Quelle société pour Jonas ! Pouvait-il être heureux ?

SOPHIE. — Non, maman ; il ne pouvait pas parler de son Dieu à ces païens. Il aurait été plus heureux d'aller tout seul à Ninive, car l'Éternel aurait été avec lui.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Mais l'Éternel ne perdait pas de vue son serviteur désobéissant. Si Jonas voulait aller à Tarsis, l'Éternel ne le voulait pas, et qui était le plus fort ?

SOPHIE. — L'Éternel, sans doute ; rien ne peut résister à sa puissance (1).

LA MÈRE. — Dieu commande aux éléments ; c'est Lui qui fait souffler les vents et qui les apaise ; comme le dit le psalmiste : « Il a commandé ; et a fait venir un vent de tempête, qui souleva les flots : ils montent aux cieux, ils descendent aux abîmes : leur âme se fond de détresse » (2). C'est ce qui arriva au navire qui portait Jonas et aux marins qui le montaient. « L'Éternel envoya un grand vent sur la mer ; et il y eut une grande tempête sur la mer, de sorte que le navire semblait vouloir se briser, et les marins eurent peur. »

SOPHIE. — Et Jonas, n'eut-il pas extrêmement peur ? Quand on a fait quelque chose de mal, on craint le châtement.

LA MÈRE. — Non, Jonas n'avait pas peur. Il était couché au fond du navire et dormait profondément. Peut-être était-il fatigué du voyage qu'il avait dû faire pour arriver à Joppé, mais cependant cela marquait de sa part une grande insensibilité à l'égard de son état de désobéissance. Pendant ce temps, les marins effrayés jetaient à la mer les objets qui étaient dans le navire afin de l'alléger, et ils criaient chacun

(1) Jérémie XXXII, 17. — (2) Psaume CVII, 25, 26.

à son dieu. Ils étaient peut-être de contrées différentes, et chaque nation avait son dieu. Chez les païens il y avait aussi beaucoup de divinités ; chacun se plaçait sous la protection de celle qu'il estimait la plus puissante et la plus disposée à le favoriser. Pauvres marins païens, ils ne savaient pas mieux.

SOPHIE. — Chère maman, cela me rappelle ce que j'ai lu touchant les catholiques romains. Chaque pays, chaque ville, chaque village sont chez eux sous l'invocation d'un saint ou d'une sainte que l'on prie, et même chaque personne a son saint ou sa sainte sous la protection de qui elle se place et qu'elle invoque aussi dans le danger. Mais les saints et les saintes ne peuvent pas plus pour nous que les dieux des païens ne pouvaient pour ceux qui les priaient. Combien il est meilleur de prier le Dieu Tout-puissant qui veut bien nous écouter et nous exaucer.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Toutes les supplications des pauvres marins n'apaisèrent point la tourmente. Ils ne connaissaient pas le Dieu qui a créé toutes choses et qui avait envoyé la tempête ; ils ignoraient pourquoi elle sévissait contre eux ; mais ils l'apprirent bientôt. C'est ce que nous verrons la prochaine fois, si Dieu le permet.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LES TÉMOINS DE LA VÉRITÉ EN OCCIDENT

L'inquisiteur Rainerio Sacchoni continue à décrire ainsi les Vaudois, afin, dit-il, que chaque bon catholique puisse les reconnaître et se saisir d'eux : « Vous

les reconnaîtrez à leur conduite et à leur langage. Ce sont des gens graves et modestes. Il n'y a ni luxe ni désordre dans leurs vêtements. Ils sont sûrs en affaires et évitent les faux serments et les tromperies. Ils ne recherchent point les richesses, mais se contentent du nécessaire. Ils sont chastes et tempérants, et fuient les tavernes et les lieux de divertissements. Ils s'abstiennent de la colère. Ils sont toujours à leur travail ou bien occupés à enseigner et à s'instruire mutuellement, ce qui fait qu'ils sont absents des prières et instructions de l'église. On les reconnaît aussi à leur langage simple et sobre, exempt de paroles oiseuses. Ils ne se permettent ni conversations légères, ni mensonges, ni jugements. »

Voilà certes un beau témoignage, n'est-ce pas vrai, mes jeunes amis ? Plût à Dieu qu'on pût le rendre maintenant à tous ceux qui se disent chrétiens ! Pourquoi donc poursuivre les Vaudois comme des êtres malfaisants et les persécuter jusqu'à la mort ? Le même inquisiteur nous en donne les raisons et énumère ainsi les griefs de l'église de Rome contre les Vaudois : « Ils prétendent être la vraie église et disent que celle de Rome est la femme impure d'Apocalypse XVII. Ils nient qu'aucun vrai miracle ait jamais été opéré dans cette église. Ils tiennent de nulle valeur les ordonnances que l'église a introduites depuis le temps des apôtres, et disent qu'il ne faut pas les observer. Ainsi ils rejettent les fêtes, les jeûnes, les ordres monastiques et les choses bénites de l'église romaine. Ils s'élèvent contre la consécration des églises et des cimetières, comme étant des inventions des prêtres pour augmenter leurs gains. Quelques-uns d'entre eux disent que le baptême des enfants ne sert à rien, puisqu'ils ne peuvent pas croire. Ils rejettent le sacrement de confirmation, et, à sa place, ceux qui les enseignent imposent les mains

aux disciples. Ils ne croient pas que le corps et le sang de Christ soient dans le sacrement de la Cène ; selon eux le pain est appelé figurément le corps de Christ. Ils disent que le prêtre, qui est un pécheur, ne peut lier ni délier personne, étant lié lui-même, et que tout laïque pieux et intelligent peut absoudre un autre et imposer des pénitences. Ils rejettent l'extrême onction, et disent qu'il n'y a point de purgatoire, et que les prières pour les morts ne servent à rien. Les offrandes pour les morts, ajoutent-ils, vont seulement au clergé. Ils se moquent des fêtes célébrées en l'honneur des saints, et travaillent aux jours fériés. Ils ne gardent ni le carême, ni les autres fêtes. Ils ne reçoivent pas l'Ancien Testament. Ils disent que ceux d'entre eux qui en sont capables doivent confier à leur mémoire les paroles des Écritures, afin de pouvoir enseigner les autres. Non seulement ce sont les hommes qui enseignent parmi eux, mais aussi les femmes — non en public toutefois, mais en particulier. » Enfin l'inquisiteur prétend qu'au lieu du mariage, ils pratiquaient l'impureté ; mais c'est sans doute parce qu'ils ne recouraient pas à un prêtre pour être mariés. Et quant à rejeter l'Ancien Testament, les propres documents des Vaudois prouvent le contraire. Il est probable aussi que la plupart ne possédaient que le Nouveau Testament en langue vulgaire, l'Ancien n'ayant pas été traduit, et il est vrai que certains hérétiques que l'on confondait volontiers avec eux, n'admettaient pas cette portion des Écritures comme venant de Dieu. Vous voyez donc, mes jeunes amis, que les choses que disaient les Vaudois, sont celles que toute personne soumise à la parole de Dieu affirme aussi de nos jours contre l'église de Rome. Mais leur grand crime était de juger que l'église de Rome était impure et qu'il ne fallait pas écouter ses prêtres.

Parmi le peuple, les Vaudois passaient pour des espèces de sorciers qui se rassemblaient dans des caves obscures pour invoquer le diable qui venait au milieu d'eux sous une figure effrayante. On disait aussi que des démons leur apparaissaient sous forme de chats et de grenouilles ; mais le chroniqueur qui rapporte ces dires populaires, et qui était cependant leur ennemi, dit que ce sont des fables. « Ce qui les rend dangereux, » ajoute-t-il, « c'est leur grande apparence de piété. »

Pour condamner, comme ils le faisaient, les enseignements et les prétentions de l'église de Rome, les Vaudois s'appuyaient sur la Bible. C'est dans ce saint Livre également qu'ils puisaient leurs croyances. Ils professaient la nécessité de la nouvelle naissance, et la justification et le salut des pécheurs par la foi au Seigneur Jésus. Ils disaient aussi que la Bible est un livre fermé, si l'Esprit Saint n'illumine l'âme pour la faire comprendre. Leur attachement à la parole de Dieu était grand. Dès l'an 1203, plusieurs portions en avaient été traduites en langue vulgaire et répandues parmi le peuple. C'est ce qui donna lieu au décret du concile de Toulouse en 1229, défendant que ces écrits fussent mis entre les mains des laïques. Mais les Vaudois disaient que, pour comprendre la pensée du Seigneur, il fallait retourner à l'enseignement de Christ et de ses apôtres. C'était un des griefs de l'église de Rome contre eux. « Ces hérétiques, » dit un inquisiteur, « prétendent que les enseignements de Christ et de ses apôtres sont tout ce dont nous avons besoin pour le salut, sans les statuts de l'église. » D'après leurs ennemis mêmes, l'étude de l'Écriture sainte était leur grande occupation. « Tous, » dit un de leurs juges, « hommes et femmes, grands et petits, de jour et de nuit, ne font qu'étudier ou enseigner la Bible. L'ouvrier

qui n'a pas de loisirs dans la journée, la lit de nuit, aussi négligent-ils leurs prières » (il veut dire la messe). Quel exemple pour nous ! Avons-nous cette soif salutaire de la divine Parole, nous chez qui elle est si abondamment répandue, qu'il n'est presque pas un enfant qui ne la possède ?

Les édits rendus contre eux par Rome et ses conciles n'empêchèrent pas les Vaudois de prescrire à toute personne âgée de vingt ans l'étude journalière de la Bible. Aussi partout dans l'Europe où ils étaient dispersés, leur foi et leurs enseignements étaient les mêmes. Un de leurs ennemis qui, au XII^{me} siècle, en avait vu quelques-uns dans les montagnes reculées où ils avaient cherché un refuge, dit ceci : « Ils sont vêtus de peaux de moutons, et ignorent l'usage du linge. Ils habitent, mêlés avec leur bétail, des huttes bâties en pierres de silex avec un toit plat recouvert de terre. Ils ont en outre deux grandes cavernes où ils se cachent quand ils sont poursuivis comme hérétiques. Mais pauvres comme ils le sont, ils se montrent contents, et bien qu'extérieurement rudes et sauvages, ils savent lire et écrire, et connaissent assez le français pour comprendre la Bible. On trouverait à peine parmi eux un jeune garçon qui ne pût rendre compte d'une manière intelligente de la foi qu'ils professent. » Peut-on en dire autant de vous, mes jeunes lecteurs ?

Les Vaudois étaient remarquables par les portions étendues des Écritures qu'ils avaient apprises par cœur. Cela était bien nécessaire dans un temps où il fallait près d'une année pour copier un exemplaire de la Bible, et où un semblable manuscrit coûtait plus de 1500 francs. D'ailleurs les prêtres romains brûlaient toutes les portions des Écritures qui tombaient entre leurs mains, mais ils ne pouvaient pas toucher à ce qui était écrit dans la mémoire et dans le

cœur. Les Vaudois du Piémont avaient des pasteurs nommés *barbes*, ce qui veut dire oncle, terme de respect et d'affection à la fois. La préparation des barbes au ministère de la Parole consistait à apprendre par cœur les évangiles de Matthieu et de Jean, toutes les épîtres, et la plus grande partie des Psaumes, des Proverbes et des prophètes. Des jeunes gens dans les Vallées formaient des espèces de sociétés dont chaque membre devait apprendre par cœur un certain nombre de chapitres. Lorsqu'on s'assemblait pour le culte, souvent dans quelque coin écarté des montagnes, ces nouveaux Lévites, se tenant devant le pasteur, récitaient l'un après l'autre les chapitres du précieux volume. Qu'elle leur était chère, cette Parole divine ! Ils payaient souvent de leur vie la gloire de la posséder et de la connaître ! L'inquisiteur Rainerio dit qu'il connaissait parmi eux un simple paysan qui pouvait réciter tout le livre de Job, et plusieurs qui savaient par cœur presque tout le Nouveau Testament. C'est cette connaissance des saintes lettres qui les rendait capables de résister à ceux qui voulaient les attirer dans l'église romaine. Ils confondaient leurs ennemis. Un moine envoyé vers eux pour les convaincre de leurs erreurs, s'en retourna tout confus, disant que dans toute sa vie il n'avait appris autant des Écritures que dans les quelques jours qu'il avait passés avec ces hérétiques. Et les enfants étaient les dignes émules de leurs parents. Un des docteurs de la Sorbonne qui furent envoyés de Paris auprès des Vaudois, reconnaît qu'il avait plus appris et compris des doctrines du salut par les réponses des jeunes enfants, que dans toutes les disputes et discussions entre docteur qu'il avait entendues. Jeunes lecteurs, êtes-vous comme ces enfants des Vaudois, connaissant dans votre intelligence et votre cœur les vérités du sa-

lut ? Bernard de Clairvaux, que l'on nomme Saint-Bernard et qui avait combattu les Vaudois, dit aussi qu'ils défendaient leurs hérésies par les paroles de Christ et des apôtres. *(A suivre.)*



L'homme *(suite)*

ADAM INNOCENT EN ÉDEN

Comme nous l'avons vu, mes jeunes amis, Dieu avait fait l'homme, sa créature intelligente, pour être le chef de la création. Il lui avait dit : « Assujettissez la terre et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux, et sur tout être vivant qui se meut sur la terre. » C'est ce que David rappelle dans le Psaume VIII ; en parlant de l'homme, il dit : « Tu l'as couronné de gloire et d'honneur ; tu l'as fait dominer sur les œuvres de tes mains ; tu as mis toutes choses sous ses pieds (1). » Vous savez que lorsqu'un roi monte sur le trône, on inaugure son règne par la cérémonie de son couronnement. C'est ce que Dieu fit pour Adam en Éden. Vous comprenez qu'il ne le fit pas asseoir sur un trône et qu'il ne lui mit pas une couronne sur la tête ; mais Dieu fit comparaître et passer devant Adam tous les animaux, ses sujets, afin qu'il donnât un nom à chacun d'eux. Cela affirmait sa souveraineté sur eux. Donner un nom indique que celui qui le reçoit dépend de celui qui le donne, qu'il est son serviteur. Ainsi le chef des officiers de Nebucadnetsar impose de nou-

(1) Maintenant que l'homme a péché, qu'il a, pour ainsi dire, jeté par terre sa couronne royale, c'est au Seigneur Jésus, le second Homme, que s'appliquent ces paroles du Psaume VIII. (Voyez Hébreux II, 6-9.)

veaux noms à Daniel et à ses trois compagnons, lorsqu'ils sont choisis pour être serviteurs du grand roi de Babylone. Nous voyons aussi que Jésus donne à Simon Barjonas le nom de Pierre. Adam donna donc à chaque animal qui passait devant lui le nom qui lui convenait. Quelle intelligence ne fallait-il pas pour cela ! Car nous ne devons pas supposer que ce fût au hasard, au gré de sa fantaisie, qu'Adam nommait les animaux à mesure qu'ils se présentaient à lui, mais c'était d'après les qualités qu'il remarquait ou discernait en eux, et il leur assignait sans doute aussi le rang qu'ils devaient tenir. C'est ainsi que de nos jours encore les naturalistes ajoutent au nom des animaux et aux plantes qu'ils découvrent, une épithète qui rappelle une de leurs particularités.

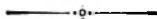
Maintenant nous n'aimerions pas voir tout près de nous un lion, un tigre, ou tel de ces animaux que nous nommons féroces et qui sont à redouter. Mais vous savez que dans ce temps heureux de l'innocence d'Adam, il n'y avait rien de sauvage ni de féroce chez les animaux. L'homme se nourrissait de fruits et les animaux de toute plante verte. Ceux-ci ne craignaient pas l'homme, et l'homme ne les redoutait pas : ils vivaient en paix entre eux. N'y a-t-il pas un temps où cet âge heureux réapparaîtra sur la terre ? Oui, mes jeunes amis. C'est quand Jésus, le second Homme, régnera en paix et en justice sur l'univers. Alors « le loup habitera avec l'agneau, et le léopard couchera avec le chevreau ; et le veau, et le jeune lion, et la bête grasse, seront ensemble, et un petit enfant les conduira. La vache paîtra avec l'ourse, leurs petits coucheront l'un près de l'autre, et le lion mangera de la paille comme le bœuf. » (Ésaïe XI, 6, 7.)

Tous les animaux que l'Éternel fit passer devant Adam, et auxquels celui-ci donna des noms, étaient

des serviteurs de l'homme, et non ses compagnons. Il était seul de son espèce, ayant une âme, un souffle de vie venu directement de Dieu, une intelligence pour discerner les choses et leurs relations entre elles ; un esprit capable de connaître Dieu, et un cœur susceptible d'affections. Or un animal, si bien doué soit-il, n'a pas ces facultés-là, et ne peut répondre aux désirs, aux besoins, à l'activité de l'esprit et du cœur de l'homme. Dans tous ces animaux qui passèrent devant lui, Adam ne discerna pas d'aide qui lui correspondit.

Alors l'Éternel Dieu voulut rendre complet le bonheur d'Adam. Il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide qui lui corresponde, » une compagne qui ait une âme, une intelligence et un cœur comme lui, une compagne qui partagera sa royauté, qui comprendra ses pensées et aura les mêmes affections que lui. Et Dieu ne la tira pas de la poussière du sol, mais d'Adam lui-même. « L'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, et il dormit ; et il prit une de ses côtes, et il en ferma la place avec de la chair. Et l'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et l'amena vers l'homme. Et l'homme dit : Cette fois, celle-ci est os de mes os et chair de ma chair, car elle a été prise de l'homme. » Adam reconnut dès qu'il la vit que c'était bien l'aide qui lui correspondait, la compagne prise de lui et à laquelle l'unissait le lien le plus intime. Et ce lien, mes jeunes amis, est la figure de celui qui unit le Seigneur Jésus avec son Assemblée qu'il appelle son Épouse, qu'il a aimée et pour laquelle il s'est livré, et qu'il veut se présenter un jour à Lui-même sans tache, sainte et irrépréhensible. (Éphésiens V, 23-32.) Cela aura lieu dans le ciel au jour glorieux des noces de l'Agneau. (Apocalypse XIX, 6-9.)

Ainsi Dieu avait donné à Adam tout ce qui pouvait le rendre parfaitement heureux. Il était en relation avec Dieu qui lui parlait et venait le visiter. Il était en relation avec la terre qu'il devait cultiver et s'assujettir, en relation avec les animaux sur lesquels il dominait, et dans la précieuse relation du mariage avec la compagne que Dieu avait formée pour lui. Mais la jouissance et la conservation de tout ce bonheur étaient attachées à l'obéissance.



Quiconque!

Il n'y a pas longtemps, une fillette d'environ dix ans revenait de l'école du dimanche. Elle marchait lentement; son jeune cœur était tout oppressé à la pensée de la misérable demeure où elle allait rentrer. Il lui semblait que tout devenait sombre, qu'elle laissait derrière elle tout le soleil de sa vie lorsqu'elle prenait congé de sa classe et de sa chère maîtresse. Elle se demandait, la pauvre enfant, si en rentrant à la maison, elle n'y trouverait pas son père grondant et jurant, comme c'était trop souvent le cas.

Vous avez deviné, mes jeunes amis, que ce n'était pas seulement la pauvreté qui rendait misérable la demeure de la petite fille. Son père était un buveur, et sa mère malade avait le cœur brisé en voyant ses enfants avoir faim et marcher nu-pieds, tandis que l'argent gagné par le père était employé à satisfaire sa honteuse passion.

Lorsque la petite Émilie entra dans la chambre de devant d'une pauvre maison où demeuraient ses parents dans un des faubourgs de la ville, elle trouva son père assis devant le feu et fumant silencieusement sa pipe, car, chose extraordinaire, il n'avait pas bu.

Émilie lui toucha légèrement l'épaule et lui dit :
« Papa ! »

« Eh bien ? » répondit-il d'une voix rude.

« Est-ce que je te chanterai quelque chose ? Nous avons chanté un si joli petit cantique cet après-midi à l'école ; je l'aime tant ! »

« Si tu veux, » répliqua le père, sa figure s'adoucissant un peu, car Émilie était l'aînée de ses enfants, et avait été une fois sa favorite. Il savait qu'elle était une brave petite fille et une grande aide pour sa pauvre maman malade. Dégradé comme il l'était, il aimait pourtant sa femme et ses enfants, et souvent il maudissait l'ennemi qui le tenait dans un cruel esclavage et dont il n'avait pas la force de briser les liens. Quelques pensées semblables occupaient son esprit, tandis que l'enfant debout près de lui chantait de sa voix jeune et claire l'hymne dont voici les premières paroles :

Près de Jésus je suis heureux :
Il me console en ma tristesse.
Il remplit mon cœur d'allégresse ;
Il m'appelle au séjour des cieux :
Près de Jésus je suis heureux.

Quand Émilie eut chanté le premier verset du cantique, elle dit gentiment : « Papa, n'aimerais-tu pas que Jésus l'appelle aussi ? »

« M'appeler, moi ? » dit-il en la regardant avec surprise. « Il n'y a pas de danger, Emmy. Le Seigneur ne voudrait pas appeler un méchant ivrogne comme je suis. Il peut appeler une petite fille comme toi, mais pas quelqu'un tel que moi. Non, je suis trop mauvais pour Lui. »

« Mais, papa, » dit l'enfant, « le Seigneur Jésus est justement venu pour cela — pour mourir et sauver les méchants pécheurs ; et puis, regarde ceci »

— et elle tira de la poche de sa jaquette une petite carte reçue comme récompense : « Lis ce qui est écrit là, papa ; lis-le avec moi. »

Et le père et sa petite fille lurent ensemble lentement ces précieuses paroles imprimées sur la carte : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. »

« Vois, » dit Émilie en indiquant le mot avec son doigt, « c'est quiconque, papa, quiconque. Vois-tu ce qui est écrit ? »

« Oui, je le vois, » dit le père.

« Mais que veut dire quiconque, papa ? »

« Cela signifie chacun, n'importe qui. »

« Alors ce n'est pas seulement une petite fille comme moi que le Seigneur Jésus appelle. »

« Tu as raison, » dit le père pensivement ; « oui, tu as raison et j'ai tort, Emmy. Mais je n'avais jamais vu ces paroles auparavant. » Et ils lurent ensemble le texte une seconde fois.

Ici l'enfant se sentit embarrassée. Que devait-elle dire de plus ? Elle ne pouvait pas dire, bien que dans son cœur elle sût ce qu'elle désirait pour son pauvre père, c'est à-dire que lui aussi vint à Jésus et fût heureux.

Plus d'une fois le pauvre ivrogne avait essayé d'étouffer en buvant davantage les remords qui le saisissaient ; mais maintenant son cœur était touché par la pensée de l'amour de Dieu, sa conscience était éveillée au sentiment de son péché et de sa misère. Depuis ce moment il s'en allait jour après jour accablé et malheureux mais sobre ; sa petite Emmy s'étonnait du changement et disait tout bas à sa mère qu'elle croyait que Dieu faisait du bien à son papa. A la fin elle dit à sa maîtresse d'école du dimanche combien son père avait l'air malheureux. La mai-

trousse vint le voir et le trouva dans une grande détresse d'âme, demandant du fond de son cœur : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? »

A la fin, il vint tout simplement, comme un petit enfant, à Jésus, le Sauveur de ceux qui sont perdus, afin d'être pardonné et délivré de l'esclavage du péché, et il trouva que Jésus « peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par Lui. »

Cantique de la petite Émilie

Près de Jésus je suis heureux !
Il me console en ma tristesse,
Il remplit mon cœur d'allégresse,
Il m'appelle au séjour des cieux,
Près de Jésus je suis heureux.

Près de Jésus je suis heureux,
Car je connais combien il m'aime :
Pour me le dire il vint Lui-même
D'en haut, du beau séjour des cieux.
Près de Jésus je suis heureux.

Près de Jésus je suis heureux,
Car il est le Berger fidèle
Qui donne la vie éternelle,
Et conduit ses brebis aux cieux.
Près de Jésus je suis heureux.

Près de Jésus je suis heureux !
Il a donné pour moi sa vie
Et veut dans sa grâce infinie
M'avoir avec Lui dans les cieux :
Amen, Jésus ! Je suis heureux.

Réponse à la question du mois d'avril

| | |
|-------------|----------------------|
| Abdias. | |
| Ménahem | 2 Rois XV, 14. |
| Eliphaz | Job II, 11. |
| Nathanaël | Jean I, 46. |
| Vashni | 1 Chroniques VI, 28. |
| I-Cabod | 1 Samuel IV, 21. |
| Epaphras | Colossiens I, 7. |
| Naboth | 1 Rois XXI, 1. |
| Shimhi | 2 Samuel XVI, 5. |
| Siméon | Luc II, 25. |
| Esau | Hébreux XII, 16. |
| Ithamar | Exode VI, 23. |
| Gédéon | Juges VI, 12. |
| Naaman | 2 Rois V, 1. |
| Elihu | Job XXXII, 2, 6. |
| Uri | Exode XXXV, 30. |
| Rehuël | Exode II, 18. |
| Judas | Marc XIV, 21. |
| Epaphrodite | Philippiens II, 25. |
| Simon | Luc XXIII, 26. |
| Ucal | Proverbes XXX, 1. |
| Siloé | Ésaïe VIII, 6. |

Amen, viens, Seigneur Jésus ! (Apocalypse XXII, 20.)

Question pour le mois de mai

Cherchez les noms : d'un prophète qui s'enfuit loin de la face de l'Éternel ; d'un homme qui fut envoyé par Ézéchias vers Ésaïe, et dites dans quelle occasion ; du fils aîné de Jacob ; d'un fleuve près duquel était un prophète quand il eut une vision ; d'un roi d'Égypte qui prit à Jérusalem les trésors du temple ; du plus méchant des rois d'Israël ; d'un roi auquel sa mère donna de sages conseils ; d'un scribe versé dans la loi de Moïse ; du père de Samson.

Les initiales forment le nom d'une ville célèbre plus qu'aucune autre dans le passé et dans l'avenir ; dites pourquoi.

Les anges

L'homme, mes jeunes amis, n'est pas la seule créature intelligente qui soit sortie des mains de Dieu. Comme vous le savez, la Bible nous parle d'une multitude innombrable d'êtres qui peuplent les cieux et qui ont aussi leurs offices sur la terre. Ce sont les *anges* que l'Écriture mentionne si fréquemment. Nous allons chercher ensemble ce qu'elle nous enseigne à leur sujet.

Le mot « ange » signifie « messager. » Ce nom est donné à ces êtres célestes, parce que Dieu s'est servi souvent d'eux pour apporter de sa part des messages aux hommes. Mais quelle est leur nature ? Ce sont des *esprits*, nous dit l'Écriture : « Ne sont-ils pas tous des *esprits* administrateurs ? » lisons-nous dans l'épître aux Hébreux I, 14. Administrateurs veut dire qu'ils remplissent certaines fonctions de la part de Dieu. Pour cela ils sont doués d'intelligence, de sagesse et de puissance. Le psalmiste s'adressant à eux, dit : « Bénissez l'Éternel, vous, ses anges puissants en force, qui exécutez sa parole. » (Psaume CIII, 20.) Ils sont revêtus de sainteté ; le Seigneur les appelle « les saints anges » (Luc IX, 26) ; ils sont immortels ; Jésus dit d'eux qu'ils ne peuvent mourir. (Luc XX, 36.)

Étant des esprits, ils sont invisibles à nos regards, bien que nous entourant et s'occupant de nous. Mais quand Dieu les emploie pour porter un message à des hommes, ils apparaissent comme ayant un corps. Ainsi un ange de Dieu est envoyé à Corneille, et quand celui-ci raconte la visite du messager divin, il dit : « Un homme se tint devant moi dans un vêtement éclatant. » (Actes X, 30.) Dans le récit de

la résurrection du Seigneur, nous voyons aussi que deux anges (Jean XX, 12), semblables à des hommes en vêtements éclatants de lumière (Luc XXIV, 4), viennent annoncer à Marie de Magdala et à d'autres femmes que le Seigneur était ressuscité. Et vous trouverez bien d'autres exemples. Les anges peuvent aussi apparaître en flammes de feu, soit pour protéger les serviteurs de Dieu, comme dans le cas d'Élisée (2 Rois VI, 17 ; lisez aussi au chap. II, 11, et comparez avec Psaume LXVIII, 17), soit pour exercer le jugement : « Le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance » contre les méchants. (2 Thessaloniens I, 7, 8.)

L'Écriture nous apprend que les anges sont au nombre des choses créées par le Seigneur Jésus qui est ainsi au-dessus du plus grand et du plus puissant d'entre eux. « Par Lui, » dit la Parole, « ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles. » (Colossiens I, 16.) Les anges font partie de ces choses invisibles qui sont dans les cieux. Mais quand est-ce qu'ils ont été créés ? C'est avant que la terre qui nous porte ait été établie pour être la demeure de l'homme, car l'Éternel dit à Job : « Où étais-tu quand j'ai fondé la terre... quand les étoiles du matin chantaient ensemble et que tous les fils de Dieu éclataient de joie ? » (Job XXXVIII, 4, 7.) Ainsi ils contemplaient et admiraient les œuvres de Dieu. Combien tout ce que Dieu nous révèle est beau et grand ! L'esprit de l'homme et tout son génie n'auraient pu nous faire voir une scène semblable : les cieux peuplés de créatures immortelles se réjouissant dans les œuvres magnifiques de Dieu. Ce verset nous apprend aussi que les anges sont « fils de Dieu. » (Lisez Job I, 6.) Ils le sont, parce



que Dieu les a créés. C'est comme Créateur que Dieu est appelé « Père de tous. » (Éphésiens IV, 6.) Mais nous, chers jeunes amis, quand nous croyons au Seigneur Jésus, nous devenons enfants et fils de Dieu, comme nés de Dieu par son Esprit. (Jean I, 12, 13). C'est une grâce qui nous place bien plus près de Dieu que les anges même.

Ainsi que l'homme, les anges ont été soumis à l'épreuve de l'obéissance. Tous n'y ont pas persévéré. Il y en a qui ont péché (2 Pierre II, 4; Jude 6), et nous parlerons plus tard de ceux-là. Ceux qui sont restés fidèles sont appelés « les anges élus. » (1 Timothée V, 21.)

Le nombre des anges est incalculable. Jean, ravi dans le ciel, les voit autour du trône proclamant les louanges de l'Agneau immolé, du Seigneur Jésus qui a souffert et qui est mort pour nous sauver, et « leur nombre, » dit-il, « était des myriades de myriades et des milliers de milliers. » (Apocalypse V, 11.) Daniel, dans une vision, contemple l'Ancien des jours, le Dieu éternel, assis sur son trône de flammes de feu et dont les roues sont un feu brûlant, c'est un trône de jugement, et « mille milliers le servaient, et des myriades de myriades se tenaient devant lui. » (Daniel VII, 9, 10.) « Vous êtes venus, » dit l'apôtre aux chrétiens hébreux, « aux myriades d'anges, l'assemblée universelle. » (Hébreux XII, 22.) Nous ne voyons pas de nos yeux cette vaste assemblée des êtres invisibles; un jour viendra où nous la contemplerons; c'est quand nous-mêmes nous serons dans le ciel, avec Jésus, entourés de cette sainte multitude dont nous connaissons les différents ordres et leurs attributions. Elle est nommée « l'armée des cieux, » comme nous lisons en Luc II, 13, et aussi 1 Rois XXII, 19; 2 Chroniques XVIII, 18, et Néhémie IX, 6. Mais parfois aussi l'ensemble des astres qui

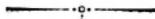
brillent au firmament est appelé « l'armée des cieux. » (Deutéronome IV, 19; 2 Rois XVII, 14.)

Plusieurs passages nous parlent des anges comme partagés en différents ordres : les trônes, les seigneuries, les principautés, les autorités (Colossiens I, 16; Éphésiens III, 10), ayant sans doute des attributions différentes et divers degrés de puissance et d'honneur. En Ésaïe, nous voyons les séraphins qui célèbrent la sainteté de l'Éternel des armées (Ésaïe VI, 2, 3), et en plusieurs passages, il est question des chérubins qui sont les exécuteurs des jugements de Dieu. Vous vous souvenez que l'Éternel, après avoir chassé l'homme pécheur du jardin d'Éden, plaça des chérubins pour garder le chemin de l'arbre de vie, afin que l'homme n'en approchât point. (Genèse III, 24.) Deux anges sont nommés dans l'Écriture. L'un est Micaël ou Michel qui est appelé l'archange ou chef des anges. (Jude 9.) La signification glorieuse de son nom est : « Qui est semblable à Dieu ? » Il est présenté comme le défenseur du peuple juif. Dans Daniel, il est appelé un des premiers chefs et combat contre le roi de Perse en faveur des Juifs (Daniel X, 13, 21; XII, 1), et dans l'Apocalypse, nous le voyons à la tête de ses anges combattre dans le ciel contre Satan et ses anges. (Apocalypse XII, 7.) Le second ange dont le nom nous est donné est Gabriel, c'est-à-dire « homme de Dieu. » Vous vous rappelez, n'est-ce pas, que c'est lui que Dieu envoya à Zacharie pour lui annoncer la naissance de son fils Jean, qui devait être le précurseur du Seigneur, et à Marie pour lui dire qu'elle serait la mère du Sauveur. (Luc I, 19, 26.) C'étaient deux nouvelles bien réjouissantes, n'est-ce pas ? Il fut aussi envoyé à Daniel pour lui révéler qu'au bout d'un temps déterminé, le Messie, le Christ paraîtrait (Daniel IX, 21, 25), et pour lui faire connaître la fin

d'un roi impie et persécuteur qui doit s'élever au dernier jour. (Daniel VIII, 16, 24, 25.) Dans ce cas aussi, l'ange Gabriel était un messager de bonnes nouvelles.

La demeure des anges est le ciel. Là ils se tiennent devant Dieu ; ils le célèbrent, l'adorent et sont toujours prêts à obéir aux ordres qu'il leur donne. Mais comme nous l'avons vu, ils ne restent pas toujours dans le ciel. Dieu les envoie sur la terre dont ils ont contemplé avec joie la formation, et ils sont employés de diverses manières en rapport avec les hommes, ces créatures qui sont d'une manière si spéciale les objets des pensées de Dieu. On les voit fréquemment dans l'Ancien Testament porteurs de messages ou occupés à divers services. Vous vous rappelez ceux qui viennent chez Abraham, puis qui vont sauver Lot de la destruction de Sodome. Et qui de vous, mes jeunes amis, ne connaît pas la merveilleuse vision du pauvre Jacob s'enfuyant de la maison paternelle ? Des anges montent et descendent l'échelle dressée de la terre aux cieux, au sommet de laquelle se tient l'Éternel. Cela montrait à Jacob que Dieu avait soin de lui, et qu'il n'était pas seul dans son long voyage. Les anges s'occupaient de lui. Nous les voyons ensuite venir à la rencontre de Jacob lorsqu'il rentre en Canaan, comme pour saluer son retour. C'est un ange qui vient fortifier le prophète Élie, lorsque, tout découragé, il demande à l'Éternel de prendre son âme. Ce sont des anges qui l'emportent aux cieux, et des anges nombreux, invisibles à d'autres qu'au prophète, entourent Élisée pour le protéger. Comme nous l'avons vu, un ange est envoyé à Daniel, et ce sont des anges qui parlent au prophète Zacharie et lui révèlent les mystères de Dieu.

(A suivre.)



Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JOAS

HISTOIRE DU PROPHÈTE JONAS

LA MÈRE. — Nous avons vu, Sophie, que Jonas dormait profondément, tandis que la tempête sévissait avec fureur, et que les marins faisaient tous leurs efforts pour échapper au danger et suppliaient leurs dieux de leur venir en aide. Que serait-il arrivé si le vaisseau eût été brisé et englouti pendant que Jonas dormait ? Il serait mort dans sa désobéissance.

SOPHIE. — C'est terrible à penser.

LA MÈRE. — Oui ; mais Dieu ne voulait pas le laisser périr ainsi. Il était un vrai prophète et serviteur de Dieu, bien que désobéissant, et Dieu voulait l'instruire, lui faire connaître sa puissance et humilier son méchant cœur. Dieu voulait aussi lui faire accomplir la mission dont il l'avait chargé, car Dieu ne change point ses desseins. Il faut que sa volonté se fasse, malgré la résistance de l'homme. Le maître des rameurs — car les vaisseaux, en ce temps-là, allaient à voiles et à rames — se souvint qu'il y avait à bord un passager qui n'avait pas invoqué son dieu. Il descendit au fond du navire où Jonas était couché, et, tout étonné de le voir dormir en un danger aussi pressant, il lui cria : « Que fais-tu, dormeur ? Lève-toi, crie à ton Dieu, peut-être Dieu pensera-t-il à nous, et nous ne périrons pas. »

SOPHIE. — Jonas dut être bien confus quand le maître des rameurs lui demanda de prier son Dieu. Comment aurait-il pu prier l'Éternel de devant qui il s'enfuyait ?

LA MÈRE. — Aussi ne nous est-il pas dit qu'il pria.

SOPHIE. — Je suis frappée, chère maman, de voir combien ces païens étaient religieux. Ils ne supposent pas que Jonas n'ait pas un Dieu comme eux, et ils veulent qu'ils le prient, parce que leurs dieux à eux n'ont pas apaisé la tempête. Ils pensent que peut-être le Dieu de Jonas sera plus puissant.

LA MÈRE. — Tous les hommes, mon enfant, ont naturellement dans leur cœur et au fond de leur conscience la pensée d'un Être supérieur à eux. L'Écriture appelle « insensé » celui qui dit qu'il n'y a pas de Dieu (1). Mais au lieu de reconnaître l'existence de ce Dieu unique et tout-puissant, les hommes se sont égarés dans de vains raisonnements et se sont fait une multitude de dieux ; ils se sont figuré qu'il y en avait qui habitaient le ciel, d'autres la terre, d'autres encore les fleuves et les mers (2). Mais pour revenir à Jonas, il ne nous est pas dit qu'il pria ; il sentait sans doute qu'il ne le pouvait pas et, l'eût-il fait, l'Éternel aurait-il écouté la prière d'un désobéissant ? C'était impossible. Dieu n'agrée ni les sacrifices, ni les demandes de celui qui ne fait pas sa volonté (3).

SOPHIE. — Les marins durent être étonnés de voir que Jonas ne priait pas.

LA MÈRE. — Peut-être. Mais comme la tempête continuait, les marins pensèrent qu'il y avait parmi eux un coupable qui attirait sur eux la colère des dieux. Il y avait en cela un fond de vérité. Mais comment trouver le coupable ? Jonas savait bien qu'il l'était, mais il ne voulait pas le dire. Alors les hommes du navire « se dirent l'un à l'autre : Venez, jetons le sort, afin que nous sachions à cause de qui ce malheur nous arrive. » C'était en effet un grand

(1) Psaume XIV, 1. — (2) Romains I, 19-23.

(3) Ésaïe I, 13-15.

malheur, car ils avaient dû jeter à la mer toutes leurs marchandises, et ils couraient risque de la vie. Ils jetèrent donc le sort, et le sort tomba sur Jonas.

SOPHIE. — Alors Jonas put voir que l'Éternel avait les yeux sur lui, et que l'on ne peut pas fuir sa présence.

LA MÈRE. — Tu dis bien, mon enfant. C'est Dieu et non le hasard, comme disent les hommes, qui fit tomber le sort sur Jonas, ainsi qu'il est dit : « On jette le sort dans le giron, mais toute décision est de par l'Éternel (1). » Le péché de Jonas était découvert. Les marins cependant ne le maltraitèrent pas. Ils voulaient savoir ce qu'il avait fait et le lui demandèrent, s'informant en même temps de quel peuple il était. Alors Jonas, rentré en lui-même, fit d'abord cette belle confession : « Je suis Hébreu, et je crains l'Éternel, le Dieu des cieux, qui a fait la mer et la terre. » Et ensuite il reconnut humblement qu'il avait offensé ce grand Dieu tout-puissant en s'enfuyant au loin pour ne pas obéir à sa volonté.

SOPHIE. — C'est bien remarquable, maman. Ce pauvre Jonas qui ne voulait pas aller à Ninive parmi des païens pour leur montrer leurs péchés, est obligé maintenant de confesser son propre péché à d'autres païens.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, mais il y a plus. Il proclame ce qu'est son Dieu ; c'est Celui qui a fait toutes choses, et qui, par conséquent, est le seul vrai Dieu, de sorte que tous les dieux, et ceux des marins aussi, n'étaient que de fausses divinités. C'était une belle prédication, et qui produisit une grande impression sur les marins.

SOPHIE. — Cela me rappelle, maman, la prédication des apôtres Barnabas et Paul aux habitants de

(1) Proverbes XVII, 33.

Lystre qui les prenaient pour des dieux et voulaient leur sacrifier. Veux-tu que je te lise ce passage ?

LA MÈRE. — Tu peux le lire, Sophie.

SOPHIE. — C'est au chap. XIV des Actes ; Paul et Barnabas disent : « Nous vous annonçons que de ces choses vaines vous vous tourniez vers le Dieu vivant, qui a fait le ciel, et la terre, et la mer, et toutes les choses qui y sont (1). » Maintenant, maman, voudrais-tu me dire pourquoi Jonas dit qu'il est Hébreu ?

LA MÈRE. — C'était le nom sous lequel les Israélites étaient connus des nations, parce qu'Abraham, leur ancêtre, était un descendant d'Iléber (2) arrière-petit-fils de Sem.

SOPHIE. — Et que répondirent les marins à Jonas ?

LA MÈRE. — Ils eurent une grande frayeur en apprenant que Jonas fuyait de devant la face de l'Éternel, ce Dieu tout-puissant. « Qu'est-ce que tu as fait ? » dirent-ils. Et ils lui demandèrent : « Que te ferons-nous, afin que la mer s'apaise pour nous ? » Jonas le savait bien, ce qu'il fallait faire. Il devait porter la peine de sa désobéissance et être sacrifié pour que ces pauvres marins fussent sauvés ; il répondit donc : « Jetez-moi à la mer, et elle s'apaisera, car je sais que c'est à cause de moi que cette tempête est venue sur vous. » Mais ces hommes répugnaient à faire périr quelqu'un, et ils firent un dernier effort pour regagner la terre. Ce fut en vain ; la mer devenait toujours plus furieuse. Alors ils prièrent l'Éternel, le Dieu de Jonas, de ne pas les punir s'ils jetaient Jonas à la mer. Et dès qu'ils l'eurent fait, la fureur des vagues s'arrêta.

(1) Actes XIV, 15.

(2) Genèse XI, 14 ; XIV, 13 ; Exode II, 6, 11 ; III, 18 ; V, 3, etc. ; I Samuel IV, 6 ; XIV, 11.

SOPHIE. — Ils virent ainsi que l'Éternel était le vrai Dieu.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; Dieu en apaisant la tempête leur montra qu'il était Celui qui commande à toutes choses.

SOPHIE. — Cela me fait souvenir que le Seigneur Jésus calmait aussi les vents et les vagues en leur disant : « Faites silence (1). » Il manifestait ainsi sa divinité, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Certainement. « Il est sur toutes choses Dieu béni éternellement (2). » Les marins sauvés du naufrage, craignirent beaucoup l'Éternel, et Lui offrirent un sacrifice et firent des vœux. Ainsi Dieu fit servir la désobéissance de Jonas au bien de ces pauvres païens qui furent détournés de leurs vaines idoles pour servir le vrai Dieu, le Dieu d'Israël. Espérons qu'ils ne retournèrent pas à leurs faux dieux.

SOPHIE. — Pauvre Jonas ! En tombant dans la mer, il devait se repentir de n'avoir pas obéi à l'Éternel en allant à Ninive.

LA MÈRE. — Cette pensée était sans doute dans son cœur. Mais il savait que Dieu était juste en le punissant, et il le reconnut, comme nous le verrons, car Dieu ne voulait pas qu'il mourût dans les flots ; et il a pitié de celui qui confesse ses fautes et se repent (3).

Toute cette histoire de Jonas nous présente aussi en figure deux choses. Jonas représente d'un côté le peuple juif qui a été désobéissant à Dieu en ne recevant pas Jésus, et qui a été à cause de cela rejeté, plongé au milieu des nations, comme Jonas dans la mer, dispersé, et n'étant plus un peuple (4). Mais alors Dieu s'est tourné vers ces nations qui

(1) Marc IV, 39. — (2) Romains IX, 5. — () Psaume XXXII, 5. — (4) Osée I, 9 ; III, 4.

étaient sans Dieu et sans espérance (1), et leur a fait connaître le salut, de sorte que le rejet des Juifs a causé leur bénédiction (2). Maintenant, peux-tu me dire comment Jonas, d'un autre côté, est une figure du Seigneur Jésus ?

SOPHIE. — Oui, maman. Ce n'est pas dans sa désobéissance, certainement, car Jésus a toujours été parfaitement obéissant à Dieu son Père. Mais Jonas en étant jeté à la mer, sauva de la mort tous ceux qui étaient dans le vaisseau, et c'est ainsi que Jésus en mourant sauve de la mort éternelle ceux qui croient en Lui.

LA MÈRE. — Tu dis bien, mon enfant. « Par sa mort nous avons la vie. »



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LES TÉMOINS DE LA VÉRITÉ EN OCCIDENT

Les Vaudois ne gardaient pas pour eux le trésor de la vérité que les Écritures leur avaient enseignée. Ils étaient infatigables dans leur zèle à la répandre. Et s'ils étaient persécutés et chassés dans d'autres contrées, ils y annonçaient la Parole, comme ceux de Jérusalem « dispersés par la tribulation survenue à l'occasion d'Étienne. » (Actes XI, 19, 20.) Leurs évangélistes qu'ils appelaient apôtres, c'est-à-dire envoyés, allaient ordinairement deux à deux, un vieillard et un jeune homme. Pour ne pas être reconnus, ils se déguisaient en colporteurs ou mar-

(1) Éphésiens II, 12; Actes XIII, 46, 47; XXVIII, 25-28,

(2) Romains XI, 11-15.

chands ambulants portant des balles contenant de menus articles de toilette, des voiles, des bagues, ou encore des couteaux, des épingles, des perles de verre. En échange, ils acceptaient des œufs, du fromage, des vêtements, car il leur était interdit de recevoir de l'argent. Arrivaient-ils chez un frère, ils étaient accueillis avec joie, et l'on s'empressait de leur donner l'hospitalité, car on pensait être agréable à Dieu en recevant ses messagers. Lisez sur ce sujet, Matthieu X, 40. Plusieurs de ces missionnaires étaient des étudiants en médecine ; en voyageant ils utilisaient leurs connaissances médicales. Mais leur grand but était le salut des pécheurs. Dans les châteaux comme dans les chaumières, aux riches et aux pauvres, partout où une porte leur était ouverte, ils annonçaient Jésus-Christ.

Rainerio Sacchoni rapporte combien les Vaudois étaient ingénieux pour répandre leurs doctrines, et nous dit comment ils procédaient. Ils se présentaient, par exemple, dans un château comme colporteurs, et montraient leurs marchandises au châtelain et à la châtelaine. « Messire, » disaient-ils, « ne voudriez-vous pas acheter cette bague ou ce cachet ? Madame, qu'il vous plaise de jeter un coup d'œil sur ces mouchoirs, sur ces dentelles pour voiles. Je les vends bon marché. » Si après un achat, on demandait au marchand, s'il n'avait pas d'autres objets à offrir, il disait : « Oh ! oui ; j'ai des bijoux beaucoup plus précieux que ceux-ci, et je vous en ferai présent si vous me promettez de ne point me trahir. » La promesse étant donnée, il continuait : « J'ai une pierre précieuse venant de Dieu, un joyau d'un prix inestimable qui allume l'amour de Dieu dans le cœur de celui qui le possède. C'est la parole de Dieu par laquelle il communique aux hommes sa pensée. » Et alors le colporteur leur lisait ou leur

récitait des portions des évangiles dont sa mémoire était bien fournie. S'il était encouragé à continuer, après avoir lu par exemple tout le premier chapitre de Luc, il répétait des passages tels que celui-ci : « Malheur à vous, car vous fermez le royaume des cieux aux hommes. Vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous ne leur permettez pas d'entrer. Malheur à vous qui dévorez les maisons des veuves, etc., » et il montrait que cela s'appliquait aux prêtres et aux moines. Souvent il laissait le manuscrit entre les mains de ses auditeurs. Mais le but de ces évangélistes était bien plus de faire connaître aux âmes l'amour de Dieu et de Christ et d'allumer cet amour dans les cœurs, que de parler contre le clergé.

Ceux qui, instruits par le Seigneur, avaient à cœur le bien de leurs frères, mais qui ne pouvaient pas voyager, écrivaient des lettres aux différentes assemblées et les apôtres itinérants ou d'autres frères les portaient à leur destination. Il aurait été dangereux d'y mettre des adresses ; la subscription portait : « Aux frères chrétiens. » Les messagers savaient bien à qui les remettre. Partout où ils le pouvaient, les apôtres prêchaient, souvent en plein air. Les frères avaient aussi des réunions de prières et d'étude de la Parole, ainsi que des écoles pour les enfants. Ils avaient aussi tous l'habitude de rendre grâces avant les repas, et avaient un culte de famille. Les frères construisaient des asiles pour les pauvres et de modestes salles de prières qui y attenaient, car ils n'estimaient pas qu'il fût nécessaire d'élever à grands frais de splendides églises pour y adorer Dieu. Ils savaient que le Seigneur Jésus se trouve là où deux ou trois sont réunis en son nom. Ils prenaient la cène, en souvenir du Seigneur qui a donné sa vie pour nous, et pensaient que comme Christ nous a aimés, nous devons nous aimer les uns les autres.

Je dois ajouter, mes jeunes amis, que si en général, les Vaudois étaient haïs par le clergé romain et par ceux qui le suivaient aveuglément, il y avait cependant des catholiques qui, tout en restant attachés aux formes et aux cérémonies de l'église, sympathisaient avec les frères et étaient en communion d'esprit avec eux. Une autre chose à remarquer, c'est que les frères et les évangélistes de ce temps-là n'avaient pas, sur plusieurs points de la parole de Dieu, la lumière que nous avons, et qu'ainsi ils erraient en différentes choses ; mais ils aimaient le Seigneur, trouvaient leur bonheur dans la communion avec Dieu, et donnaient leur vie pour la vérité qu'ils connaissaient. Un homme que Dieu suscita leur fut utile pour les éclairer : c'est Pierre Valdo, de Lyon, dont nous parlerons une autre fois.



Élisa, la jeune orpheline

C'était une froide soirée d'hiver. La neige avait couvert d'une couche épaisse les collines environnantes et étendait son blanc tapis jusqu'à la porte de la chaumière de Mme S. Avec un cœur anxieux, la pauvre femme soulevait de temps en temps le rideau de la fenêtre et regardait au dehors ; mais on ne voyait rien que les flocons de neige voltigeant et tourbillonnant sous l'action du vent. Oh ! comme elle désirait que son mari fût assis avec elle et les enfants auprès du feu qui brillait gaiement dans l'âtre !

A mesure que la soirée avançait, de tristes pensées envahissaient son cœur, mais elle les gardait en elle-même. Les jeunes enfants ne peuvent pas comprendre les inquiétudes d'une femme pour son mari ; ils ne doivent pas partager ses soucis. Le

père, comme la mère aussi, doit rester un objet inspirant l'amour et le respect. La mère mit donc silencieusement les enfants au lit, leur donna le baiser du soir, et reprit sa place auprès du feu.

Tandis qu'elle était assise là, regardant tristement les flammes, de sombres pressentiments remplissaient son esprit. Elle savait trop bien pourquoi son mari tardait à rentrer. Il était sans doute à boire avec ses mauvais compagnons, se plaisant, comme dit l'Écriture, en « orgies et choses semblables. » Minute après minute s'écoulèrent ainsi lentement, jusqu'à ce que la vieille horloge sonnât minuit dans la nuit silencieuse. « Que dois-je faire ? » se dit-elle. « Qu'arrivera-t-il quand il rentrera ? Je suis sûre qu'il sera fâché, soit que j'attende, soit que je me mette au lit ; et déjà une fois étant ivre, il a menacé de me tuer ! » Après quelques moments d'hésitation, Mme S. se décida à se coucher, mais auparavant elle eut soin de mettre dans le foyer une bonne pelletée de charbon et de préparer le repas de son mari, afin qu'il trouvât tout préparé quand il rentrerait.

Il ne se passa pas longtemps avant qu'un coup formidable vint ébranler la porte, accompagné de juréments et de blasphèmes, parce que sa femme n'ouvrait pas immédiatement. Sautant promptement du lit et sans prendre même le temps de jeter sur elle un vêtement, Mme S. se précipita en bas de l'escalier et ouvrit à son mari qui entra en vociférant. Rendu comme fou par l'ivresse, le misérable homme accabla sa femme d'un torrent d'injures pour ne l'avoir pas attendu, et les paroles violentes ne suffisant pas à sa rage, il saisit sur la table un couteau et en blasphémant jura qu'il la tuerait cette nuit même. Voilà ce que produit l'ivrognerie : l'homme devient pire qu'une bête féroce.

Terrifiée et sans moyen de défense, la seule pen-

sée de la malheureuse fut d'échapper au bras déjà levé pour la frapper, et presque sans vêtement, elle s'élança par la porte restée ouverte, et pour sauver sa vie, courut à travers la neige vers la maison de sa mère située sur la colline. Dans sa course désespérée, avant d'avoir pu atteindre l'abri désiré, la pauvre créature trébucha et tomba trop épuisée pour pouvoir se relever. Dieu permit qu'un voisin qui rentrait chez lui, passât à ce moment par là. Le vêtement blanc et les cheveux en désordre de Mme S. attirèrent son attention. A moitié effrayé d'abord, il crut que c'était quelque fantôme ; mais bientôt il vit qu'il avait affaire à une créature humaine. Il releva la pauvre femme et lui aida à gagner la maison maternelle, où elle fut à l'abri du froid et de la méchanceté de son mari. Elle avait échappé à celui-ci, mais le froid l'avait saisie si fortement que ce fut pour elle le coup de mort. Depuis cette nuit, elle ne fit que dépérir, et graduellement elle s'éteignit.

Les lois humaines ne pouvaient pas atteindre son mari comme coupable de meurtre, mais son crime était écrit dans le livre de Dieu, et, à moins qu'il ne se soit repenti, ce que nous ignorons, au grand et solennel jour du jugement, il aura à répondre pour ce péché, aussi bien que pour son ivrognerie et ses débauches. Il mourut peu après sa femme, laissant ses trois enfants, deux filles et un garçon, orphelins et sans ressources. Mais Dieu, mes jeunes amis, a soin des orphelins. Il leur est pour Père, dit l'Écriture Sainte (Psaume LXVIII, 5), et il le montra envers les trois enfants S. Il étendit sa main miséricordieuse sur les pauvres abandonnés et réchauffa leurs cœurs par son grand amour.

Les deux petites filles, dont l'aînée se nommait Élisabeth, et leur frère, furent placés dans un asile d'orphelins. Là, bien que privés de la douce vie de fa-

mille, ils étaient cependant beaucoup mieux que sous l'autorité d'un père ivrogne et méchant. A l'asile, on leur enseigna plusieurs choses touchant Dieu ; il est vrai que c'était plutôt comme une leçon à apprendre et comme une partie de l'éducation qu'ils recevaient, mais c'est déjà un grand privilège et une chose utile que d'avoir dans sa mémoire ce que l'Écriture enseigne. Heureux êtes-vous, mes enfants, qui avez appris par cœur des passages de la parole de Dieu. Ne négligez pas de continuer à le faire. C'est comme le bois que l'on a arrangé le soir et qui est prêt à être allumé le matin. Personne ne sait quand la flamme de l'amour divin viendra rendre vivants dans l'âme ces versets qui ont été appris et gardés dans la mémoire. Quand une fois votre cœur brûlera au dedans de vous de l'amour de Jésus, rien ne pourra éteindre ce feu. Comme le dit le roi Salomon : « Beaucoup d'eaux ne peuvent éteindre l'amour. » (Cantique VIII, 7.)

Les enfants avaient une tante qui était en service dans un endroit assez éloigné d'eux. Après quelque temps de leur séjour à l'asile, elle vint les voir. Elle était une personne vraiment chrétienne ainsi que sa maîtresse, et comme elle désirait avoir près d'elle une jeune fille pour l'aider, elle avait obtenu de sa maîtresse la permission de prendre Élisabeth avec elle. Vous pouvez voir en cela, mes jeunes amis, comme Dieu prenait soin de l'orpheline. Et ce n'était pas seulement en pourvoyant à ses besoins matériels ; il avait en vue le bien de son âme. La tante d'Élisabeth et sa maîtresse avaient prié pour que l'enfant apprit à connaître le Sauveur pendant son séjour dans la maison, et Dieu exauça leurs prières.

Lorsqu'Élisabeth arriva chez sa tante, elle était totalement ignorante du sens de la parole de Dieu, mais la lettre des Écritures lui était assez familière, comme

sans doute cela est le cas pour plusieurs de mes jeunes lecteurs. Élisabeth savait que le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, était venu du ciel sur la terre, qu'il était mort sur la croix, et qu'après trois jours, il était ressuscité et était monté au ciel et s'était assis à la droite de Dieu. Mais elle connaissait ces choses seulement dans son intelligence ; son cœur n'avait pas encore été touché. Le feu était préparé, mais il n'y avait encore ni lumière, ni chaleur. La foi du cœur en Jésus qui l'aimait et qui était mort pour elle, afin que ses péchés lui fussent pardonnés, voilà quelles étaient la lumière et la chaleur, et cela lui manquait.

Vous voyez la différence qui existe entre connaître Dieu dans son intelligence, et l'aimer dans son cœur. « Tu crois qu'il y a un Dieu, » dit l'Écriture, « tu fais bien : les démons aussi croient et ils frissonnent. » (Jacques II, 19.) Mais quant à la foi du cœur, il est dit : « Si tu confesses de la bouche Jésus comme Seigneur, et que tu croies *dans ton cœur* que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, *tu seras sauvé*. Car du cœur on croit à justice. » (Romains X, 9, 10.) (A suivre.)

Jésus

Jésus, tendre Ami de nos cœurs,
 Toi seul tu peux y lire
 Et Toi seul tu sais dire
 Le mot qu'il faut pour calmer nos douleurs.

Jésus, puissant et bon Berger,
 Même au sein des orages,
 Dans tes gras pâturages,
 Tu nous conduis, à l'abri du danger.

Jésus, si le long du chemin
 Notre âme chancelle,
 Tu viens, Sauveur fidèle,
 Nous soutenir par ta puissante main.

Jésus, tu reviendras bientôt,
 Bienheureuse espérance !
 Ta divine présence
 Nous ravira d'allégresse là-haut.

Jésus, ô Sauveur précieux !
 Qu'à Toi soit sans partage
 Et l'amour et l'hommage
 Dès ici-bas de nos cœurs bien heureux. S.

Réponse à la question du mois de mai

Jonas s'enfuit loin de la face de l'Éternel. (Jonas I, 3.)
 Éliakim fut envoyé par Ézéchias vers Ésaïe, afin
 que celui-ci intercédât pour le résidu de Juda,
 quand Sennachérib assiégeait Jérusalem. (Ésaïe
 XXXVII, 1-4.)

Ruben. « Tu es mon premier-né. » (Genèse XLIX, 3.)

Ulaï. « J'étais près du fleuve Ulaï. » (Daniel VIII, 2.)

Shishak « prit les trésors de la maison de l'Éternel. »
 (2 Chroniques XII, 9.)

Achab. « Il n'y eut point de roi comme Achab pour
 faire ce qui est mauvais. » (1 Rois XXI, 25.)

Lemuel. (Proverbes XXXI, 1.)

Esdras. « Esdras était un scribe versé dans la loi
 de Moïse. » (Esdras VII, 6.)

Manoah. (Juges XIII, 2, 24.)

Jérusalem, ville sur laquelle Dieu a eu, a, et aura
 toujours les yeux. (Psaume XLVIII, 8; 2 Chroniques
 VII, 16; Psaume CXXXII, 13, 14.)

Questions pour le mois de juin

1^o Dites les différentes occasions où Jésus apaisa
 la tempête, et ce qui se passa de particulier dans
 chacune de ces occasions.

2^o Quel est le serviteur de Dieu qui se trouva
 comme Jonas sur un navire dans une tempête ? Avec
 qui était-il, dans quelle condition se trouvait-il, que
 fit-il durant la tempête, qu'est-ce que Dieu lui dit et
 quelle fut la fin de cette traversée ?

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JOAS

HISTOIRE DU PROPHÈTE JONAS

LA MÈRE. — Nous allons voir maintenant ce qui arriva à Jonas. Dès qu'il eut été précipité dans la mer, elle s'apaisa. Mais cela ne l'aurait pas empêché de périr, si Dieu ne lui avait pas préparé un refuge. Étrange refuge pour un homme ! C'était le ventre d'un grand poisson, un poisson assez grand pour engloutir un homme.

SOPHIE. — C'était peut-être une baleine ?

LA MÈRE. — La Bible ne nous le dit pas ; elle nous apprend seulement que l'Éternel l'avait préparé pour engloutir Jonas. Le Dieu créateur commande à tous les êtres qu'il a formés (1), et il avait amené ce grand poisson juste à point pour recevoir Jonas quand il fut jeté à la mer.

SOPHIE. — Ce devait être un endroit bien sombre et bien désagréable que les entrailles d'un poisson. Comment Jonas pouvait-il y vivre ?

LA MÈRE. — L'Éternel y maintenait sa vie par un miracle de sa puissance. Mais il était là en effet comme dans un sombre tombeau, comme un mort dans le sépulcre.

SOPHIE. — Est-ce qu'il y resta longtemps ?

LA MÈRE. -- Trois jours et trois nuits, et pendant ce temps il put penser à la folie de sa conduite, à

(1) Que nos jeunes lecteurs se souviennent des deux pêches miraculeuses racontées en Luc V et Jean XXI. La puissance de Jésus, le Créateur, les avait rassemblés dans les filets des pêcheurs. Lisez aussi Matthieu XVII, 24-27.

sa méchanceté et au jugement qu'il avait mérité. Il ignorait s'il sortirait jamais de ce cachot. Mais étant rentré en lui-même, dans sa détresse, il s'adressa à l'Éternel.

SOPHIE. — Cela ne rappelle-t-il pas l'apôtre Paul, après que le Seigneur lui eut parlé sur le chemin de Damas ? Il fut trois jours sans voir, sans manger ni boire, et il priait (1). Et ensuite le Seigneur lui pardonna et lui rendit la vue.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Jonas priait aussi dans sa misérable position où il n'avait à attendre que la mort. « J'ai crié à l'Éternel du fond de ma détresse, » dit-il. C'était en effet une profonde détresse, et qui pouvait l'en tirer ?

SOPHIE. — Oh ! personne assurément, si ce n'est l'Éternel.

LA MÈRE. — En effet ; lui n'y pouvait rien ; aucun homme, aucune créature n'était capable de le faire sortir de ce lieu de mort. Il en est ainsi du pécheur. « Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, » dit l'apôtre. Un mort ne peut se donner la vie ; mais Paul ajoute : « Dieu nous a vivifiés ensemble avec le Christ, vous êtes sauvés par la grâce (2). » Jonas dit encore : « Du sein du shéol, j'ai crié. » Le shéol, c'est le lieu où vont les âmes après la mort ; il se voyait donc déjà exclu de la terre des vivants. Puis il reconnaît que c'est la main de Dieu qui l'a placé dans cette situation terrible qu'il décrit ainsi : « Tu m'as jeté dans l'abîme, dans le cœur des mers, et le courant m'a entraîné ; toutes les vagues et les flots ont passé sur moi. Et moi je disais : Je suis rejeté de devant les yeux... Les eaux m'ont environné jusqu'à l'âme, l'abîme m'a entouré, les algues ont enveloppé ma tête. Je suis descendu jusqu'aux fon-

(1) Actes IX, 9, 11. — (2) Éphésiens II, 1, 5.

dements des montagnes ; les barres de la terre s'étaient fermées sur moi pour toujours. »

SOPHIE. — Pauvre Jonas ! Comme il devait regretter sa désobéissance ! Il sentait bien son impuissance pour sortir de cette prison et se délivrer de la mort. Combien il devait souffrir et surtout à la pensée d'être rejeté loin de l'Éternel. Il était là dans une nuit profonde, dans le sein de la mer, porté çà et là par le monstre qui l'avait englouti.

LA MÈRE. — Oui, ma chère enfant. Et dans cette situation, il est un type du Seigneur qui, Lui, est descendu en réalité dans le shéol, non pour ses péchés, mais pour les nôtres ; le Seigneur Jésus a pu dire sur la croix : « Toutes les vagues et les flots ont passé sur moi (1). » Jonas souffrait sans doute en pensant à sa rébellion et en subissant le châtiment mérité, mais quand il se tourne vers l'Éternel, son Dieu, la lumière se fait en lui, l'espérance et la certitude du salut remplissent son cœur. « Quand mon âme défaillait en moi, » dit-il, « je me suis souvenu de l'Éternel, et ma prière est venue jusqu'à Toi, dans le temple de ta sainteté. » Il comptait sur la miséricorde du Dieu qui avait tant de fois délivré son peuple malgré ses fautes. Il dit : « J'ai crié à l'Éternel du fond de ma détresse, et il m'a répondu. Du sein du shéol, j'ai crié ; tu as entendu ma voix. » Il était encore dans le ventre du poisson ; mais il était plein de confiance en la bonté de son Dieu, et il entendait dans son cœur la réponse de sa grâce, c'est-à-dire la délivrance. C'est pourquoi, après avoir dit : « Je suis rejeté de devant tes yeux, » il

(1) Psaume XLII, 7. C'est la parole du résidu chassé de Jérusalem ; mais c'est la position de Christ aussi que nous voyons dans ce Psaume. Comparez les versets 3 et 10 du Psaume avec Matthieu XXVII, 39-44.

ajoute, rempli d'une sainte assurance : « Toutefois je regarderai encore vers le temple de ta sainteté, » le temple de Jérusalem, la demeure de l'Éternel. Il voyait les eaux l'environner et le couvrir, ces eaux images de la mort ; il voyait les barres de la terre fermées pour toujours sur lui, comme une pierre scellée sur un mort dans son tombeau ; mais il regarde à la puissance de son Dieu et il dit : « O Éternel, mon Dieu, tu as fait remonter ma vie de la fosse. »

SOPHIE. — C'est bien beau, maman, cette confiance de Jonas. Il avait pourtant bien gravement péché contre Dieu.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; mais Jonas avait reconnu et confessé son péché, et il connaissait cette parole d'un Psaume : « Je l'ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas couvert mon iniquité ; j'ai dit : Je confesserai mes transgressions à l'Éternel ; et toi, tu as pardonné l'iniquité de mon péché (1). » Il pouvait donc compter sur le pardon de Dieu.

SOPHIE. — Il me semble, maman, que c'est bien encourageant pour nous, d'abord, de voir comme Dieu est miséricordieux et comment il pardonne. Je me rappelle ce beau verset de la première épître de Jean : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité (2). » Ensuite c'est consolant de savoir que, si nous sommes dans la détresse et dans des difficultés, et que nous nous adressions à Dieu, il nous entend, nous exauce et nous délivre. Et cela me fait souvenir de ce texte que j'ai vu dans une chambre : « Invoque-moi au jour de la détresse : je te délivrerai, et tu me glorifieras (3). »

LA MÈRE. — Je suis bien aise, ma chère fille, de

(1) Psaume XXXII, 5. — (2) I Jean I, 9. — (3) Psaume L, 15.

voir que tu te souviens des enseignements de la parole de Dieu et que tu les comprends. Ils te seront précieux dans ta vie, si le Seigneur te la conserve. La Sagesse éternelle dit : « Bienheureux ceux qui gardent mes voies... Celui qui m'a trouvée a trouvé la vie (1). » Il y a encore une autre leçon dans l'expérience que fait Jonas de son impuissance pour se délivrer. Il pense au néant des idoles et dit : « Ceux qui regardent aux vanités mensongères abandonnent la grâce qui est à eux. » Les vanités mensongères sont les idoles qui, lorsqu'on les invoque, ne peuvent rien. Jonas l'avait bien vu sur le vaisseau où chacun criait à son dieu. Les vanités mensongères sont les choses dans lesquelles les hommes se confient, au lieu de se confier en Dieu et dans sa grâce. On abandonne ainsi cette grâce de Dieu si précieuse et toujours prête à nous répondre.

SOPHIE. — Ah ! oui, maman. J'ai lu aussi ce passage : « Approchons-nous avec confiance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde, et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun (2). »

LA MÈRE. — C'est un précieux passage, en effet, et bien encourageant pour nous dans notre faiblesse. Jonas a donc eu confiance en l'Éternel, et dans la certitude d'être sauvé, il dit : « Mais moi, je te sacrifierai avec une voix de louange ; je m'acquitterai de ce que j'ai voué. La délivrance est de l'Éternel. » Alors « l'Éternel commanda au poisson, et il vomit Jonas sur la terre. » Le voilà, par la miséricorde de l'Éternel, rendu à la lumière des vivants. Ici encore, mon enfant, nous avons une frappante image de ce que Dieu opère dans une âme. Jonas a vu son juste état de condamnation et son impuissance pour en

(1) Proverbes VIII, 32, 35. — (2) Hébreux IV, 16.

sortir ; mais dès qu'il s'est tourné vers l'Éternel, il trouve la délivrance. Ainsi, quand quelqu'un sent qu'il ne peut, malgré tous ses efforts, vaincre le péché qui est en lui, il s'écrie : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera ? » Et dès qu'il se tourne vers Jésus, le voilà délivré par la puissante grâce du Seigneur ; il trouve en Lui la force nécessaire pour surmonter le péché, et il dit avec un cœur plein de gratitude et de joie : « Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur (1). »

SOPHIE. — C'est tout à fait comme Jonas. Mais, maman, Jonas est aussi un type du Seigneur Jésus ressuscité, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Lis dans Matthieu XII, 40.

SOPHIE (*lit.*) — « Car comme Jonas fut dans le ventre du cétacé (2) trois jours et trois nuits, ainsi le fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. »

LA MÈRE. — Notre précieux Seigneur et Sauveur, Lui, le Prince de la vie, est descendu pour nous dans la mort, lieu d'humiliation et de ténèbres. Il avait été saisi de tristesse et de douleur en pensant à cette chose terrible (3), et, nous est-il dit, « il a offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort, et il fut exaucé à cause de sa piété (4). » Car Jésus avait une entière confiance en son Dieu. Il fallait pour nous sauver qu'il souffrit et mourût, mais il disait à Dieu : « Tu n'abandonneras pas mon âme au shéol, tu ne permettras pas que ton saint

(1) Romains VII, 24, 25.

(2) Les cétacés sont une classe de grands animaux aquatiques, semblables de forme aux poissons, mais mammifères, allaitant leurs petits.

(3) Matthieu XXVI, 38. — (4) Luc XXII, 42-44 ; Hébreux V, 7.

voie la corruption (1). » Et Dieu l'a exaucé ; il a ressuscité son bien-aimé Fils et l'a fait sortir du sépulcre le troisième jour. « Il est mort pour nos fautes, et il est ressuscité pour notre justification (2). » Béni soit le Sauveur qui s'est donné pour nous.



Les anges (suite)

Le Nouveau Testament nous apprend aussi bien des choses intéressantes sur les anges et leur service, surtout à l'égard du Seigneur Jésus. Je vous ai rappelé les deux visites de l'ange Gabriel à Zacharie et à Marie. Dans l'une il annonce la naissance de Jean, le précurseur du Messie ; dans l'autre il fait connaître à Marie qu'elle sera la mère du Sauveur. Un ange apparaît plusieurs fois en songe à Joseph, l'époux de Marie, afin de lui dire ce qu'il a à faire pour le petit enfant Jésus. Et ensuite quelle scène merveilleuse nous voyons dans les champs de Bethléhem. Un ange du Seigneur vient annoncer aux bergers la naissance du Sauveur, et aussitôt une multitude de l'armée céleste se trouve là et célèbre les louanges de Dieu qui a envoyé, avec son Fils, la paix et la bénédiction sur la terre. Quand Dieu introduit ainsi dans le monde son Fils, il dit : « Que tous les anges de Dieu lui rendent hommage. » (Hébreux I, 6.) Le Fils de Dieu est descendu du ciel et est devenu un homme, voilant ainsi sa gloire, mais il n'en reste pas moins l'objet de l'adoration et du service des anges. En effet, ils le servent dans le désert où il est tenté (Marc I, 13), et quand il souffre en Gethsémani, un ange du ciel vient pour

(1) Psaume XVI, 10. — (2) Romains IV, 25.

le fortifier. (Luc XXII, 43.) N'est-ce pas à la fois mystérieux et touchant, mes jeunes amis, de voir Jésus soutenu par un ange dans sa souffrance ? C'est qu'il était vraiment un homme, et, comme tel, il pouvait être abattu par la douleur et avoir besoin de secours. Mais c'est volontairement et en vue de nous qu'il souffrait. Il aurait pu demander à son Père douze légions d'anges pour le défendre contre ses ennemis qui venaient le prendre, mais il restait soumis à Dieu qui, dans sa Parole, avait dit qu'il devait souffrir. (Matthieu XXVI, 53, 54.)

Puis quand le Seigneur est ressuscité et sorti du tombeau, un ange vient rouler la pierre qui le fermait, montre que le sépulcre est vide, et dit aux femmes d'aller annoncer aux disciples que Jésus est ressuscité. (Matthieu XXVIII, 2-7.) Ensuite deux anges apparaissent à Marie de Magdala qui pleurait son Seigneur, et lorsqu'il est monté au ciel dans une nuée et a disparu de devant les yeux de ses disciples, deux anges se trouvent près d'eux et leur annoncent son retour. Et qu'arrivera-t-il lors de son retour glorieux ? Il nous est dit qu'il viendra dans la gloire de son Père, avec les saints anges. (Marc VIII, 38.) Il sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, pour exercer le jugement. (2 Thessaloniens I, 7, 8.)

Les anges qui ont été occupés à servir le Seigneur sur la terre et ont été témoins de sa résurrection, les anges qui l'accompagneront quand il reviendra dans sa gloire, ont été et sont encore employés au service des saints. « Ne sont-ils pas tous, » dit l'Écriture, « des esprits administrateurs envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut ? » (Hébreux I, 14.) C'est un ange qui est envoyé à Corneille, le centurion romain, pour lui dire de faire venir Pierre qui lui dirait des choses par lesquelles il serait sauvé

(Actes X, 3 ; XI, 13, 14) ; un ange délivre Pierre de la prison où Hérode l'avait fait jeter dans l'intention de le faire mourir ; un ange de Dieu dit à Paul sur le vaisseau battu par la tempête qu'à cause de lui personne ne périrait.

Combien grand aussi est l'intérêt que les anges prennent à l'accomplissement des desseins de Dieu envers les hommes. Ils désirent regarder de près dans les choses que les prophètes annonçaient touchant les souffrances de Christ et les gloires qui suivraient ; ils voudraient sonder le mystère infini de l'amour de Dieu pour les hommes pécheurs. (1 Pierre I, 11, 12.) Quelle part ne prennent-ils pas à la conversion et au salut d'un seul pécheur ! Ils chantaient de joie quand la terre, l'habitation de l'homme, fut fondée, et ils se réjouissent avec le bon Berger, lorsque Celui-ci a trouvé sa brebis perdue. Avez-vous, mon jeune ami, ma jeune amie, été un sujet de joie pour Jésus et les anges de Dieu ? Les anges s'intéressent aussi à ce qui se passe dans l'Assemblée de Dieu sur la terre ; les chrétiens, dans l'assemblée, doivent leur présenter le spectacle de l'ordre. (1 Corinthiens XI, 10.) Dans le ciel, ils apprennent à connaître et ils contemplent la sagesse merveilleuse de Dieu manifestée dans ses desseins et ses voies à l'égard de l'Assemblée. (Éphésiens III, 10.) Enfin nous voyons un ange, dans l'Apocalypse, introduire Jean dans les choses du ciel et les lui montrer, tandis que d'autres annoncent et exécutent les jugements de Dieu sur les hommes coupables.

Vous voyez, mes jeunes amis, quel rôle important est celui des anges dans l'univers et à l'égard des hommes. Ces êtres intelligents, invisibles à nos yeux, remplissent le ciel et nous entourent aussi comme des serviteurs de Dieu pour accomplir ses

ordres. Est-ce une raison pour nous adresser à eux et leur rendre une sorte de culte ? Non, certainement. Bien loin de nous y autoriser, la parole de Dieu dit « que personne ne fasse sa propre volonté par le culte des anges. » (Colossiens II, 18.) Dans l'Apocalypse, Jean tombe à terre devant l'ange qui lui montre les choses du ciel, pour lui rendre hommage ; mais l'ange lui dit : « Garde-toi de le faire ; je suis ton compagnon de service et celui de tes frères les prophètes et de ceux qui gardent les paroles de ce livre : rends hommage à Dieu. » (Apocalypse XXII, 8, 9.) Ils sont des serviteurs de Dieu, et les fidèles sont aussi des serviteurs de Dieu.

Parmi les anges, il en est un que l'Ancien Testament mentionne souvent et qui est appelé l'Ange de l'Éternel. C'est l'Éternel lui-même qui, sous cette forme, vient parler aux hommes. Lisez, par exemple, mes jeunes amis, le chap. XVIII de la Genèse. Il est dit que *l'Éternel* apparut à Abraham, et plus loin que *trois hommes* étaient près de lui. Mais l'un des trois était l'Éternel lui-même qui reste avec Abraham, tandis que les *deux anges* (chap. XIX, 1) poursuivent leur chemin vers Sodome. Quand Abraham est sur la montagne pour sacrifier son fils Isaac, *l'Ange de l'Éternel* arrête son bras et lui crie des cieux : « J'ai juré par moi-même, dit *l'Éternel*, que certainement je te bénirai. » (Genèse XXII, 15, 16.) Ici encore nous voyons que l'Ange de l'Éternel, c'est l'Éternel. Vous trouverez la même chose en lisant le troisième chapitre de l'Exode. *L'Ange de l'Éternel* apparut à Moïse dans le buisson en feu qui brûlait sans être consumé, mais c'est *l'Éternel* qui appelle Moïse et lui dit : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, » et ensuite l'Éternel dit : « J'ai vu l'affliction de mon peuple, » puis il se nomme de son nom

sublime « JE SUIS. » Au chap. VI du livre des Juges, l'Ange de l'Éternel apparaît à Gédéon, mais, dans la suite du récit, nous lisons : « L'Éternel le regarda, » et « l'Éternel lui dit. » (Comparez les vers. 12, 14, 16.) L'histoire de la naissance de Samson nous apprend la même chose. (Juges XIII.) L'Ange de l'Éternel, qui est apparu à Manoah et à sa femme, dit : « Pourquoi demandes-tu mon nom ? Il est merveilleux. » Et Manoah, saisi de crainte, s'écrie : « Nous mourrons, car nous avons vu Dieu. » Gédéon aussi avait craint de mourir, parce qu'il avait vu Dieu. Et l'Éternel le rassura en lui disant : « Paix te soit ; ne crains point, tu ne mourras pas. » (Juges VI, 22, 23.) Ainsi Dieu lui-même se manifestait aux hommes, voilant sa gloire qu'ils n'auraient pu contempler sans mourir, et venant leur parler.

Mais la parole de Dieu, mes jeunes amis, nous apprend une autre chose non moins merveilleuse. C'est que l'Ange de l'Éternel, l'Éternel lui-même, n'est autre que le Fils de Dieu, Jésus dont le nom signifie l'Éternel Sauveur. Je veux essayer de vous le montrer en comparant quelques passages. Quand Manoah, le père de Samson, demande à l'Ange de l'Éternel : « Quel est ton nom ? » l'Ange répond : « Pourquoi demandes-tu mon nom ? Il est merveilleux (ou admirable). » (Juges XIII, 17, 18.) Et le prophète Ésaïe annonçant la naissance du Fils glorieux qui devait monter sur le trône de David et établir un règne de paix qui n'aurait pas de fin, énumère ses titres dont le premier est : « Merveilleux » ou Admirable. (Ésaïe IX, 6, 7.) Si vous comparez le chap. VI du même prophète avec les vers. 37 à 41 du chap. XII de l'évangile de Jean, vous verrez que le Seigneur, l'Éternel des armées, dont les séraphins proclament la sainteté et la gloire, est le même que Jésus, que les Juifs rejetaient, car il est dit : « Ésaïe

dit ces choses quand il vit sa gloire et qu'il parla de lui. »

Vous savez donc, mes jeunes amis, qui était ce personnage mystérieux qui apparut à Abraham, qui lutta avec Jacob (comp. Genèse XXXII, 24-30, avec Osée XII, 4-6), qui parlait avec Moïse dans le buisson, avec Gédéon dans l'aire et avec Manoah. C'était l'Éternel, Jéhovah, et c'était Celui qui vint sur la terre et fut l'humble Jésus de Nazareth. « Il vint chez soi, » est-il dit, chez ce peuple d'Israël qu'il avait tiré d'Égypte, conduit et protégé dans le désert, introduit en Canaan, si souvent délivré et si longtemps supporté, mais quand il vint plein de grâce et de vérité, « les siens ne l'ont pas reçu. »

Et vous, cher jeune ami, avez-vous reçu Jésus dans votre cœur ?

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

• PIERRE VALDO

Pierre Valdo était un riche marchand de la ville de Lyon et vivait dans la seconde moitié du XII^{me} siècle. Nous avons raconté comment l'Évangile avait été porté au II^e siècle dans cette grande cité et quelle cruelle persécution les fidèles y subirent. Dans la suite, de même que le reste de la chrétienté, l'église de Lyon était tombée dans l'erreur et la superstition ; cependant des traditions évangéliques s'y étaient conservées, grâce au zèle et à la fidélité de quelques évêques qui avaient été à sa tête. A l'époque où vivait Valdo, la masse du peuple était

presque complètement ignorante, et les nobles, les plus illustres chevaliers même, ne savaient souvent ni lire, ni écrire. Avec le clergé, les marchands faisaient exception ; les nécessités de leur commerce exigeaient certaines connaissances. Pierre Valdo était donc lettré jusqu'à un certain point ; de plus, il était intelligent, de bonnes mœurs, pieux et bienfaisant, et honoré de tous. Quelques écrits des anciens pères de l'église (1) étant tombés entre ses mains, il fut frappé de voir combien l'église romaine s'était écartée du christianisme primitif. Le dogme de la transsubstantiation s'établissait alors, accompagné de l'adoration de l'hostie. Valdo ne put s'empêcher de voir dans l'un une chose contraire au simple bon sens, et dans l'autre une grossière idolâtrie. De plus, il avait remarqué que les Pères en appelaient constamment aux Écritures, les citant pour appuyer ce qu'ils enseignaient. Il conçut dès lors un grand désir de les connaître.

Jusque-là on ne peut pas dire que la conscience de Valdo eût été réveillée. Sans doute que, comme tout bon catholique, il comptait sur ses bonnes œuvres pour être sauvé. Mais Dieu lui adressa un sérieux et puissant appel. Un soir qu'il était à table avec quelques amis, l'un d'eux tomba mort subitement. Valdo fut saisi à la pensée de l'incertitude de la vie. Ne pouvait-il pas, lui aussi, être appelé tout à coup à paraître devant Dieu ? Était-il prêt à rencontrer la mort ? Que lui fallait-il faire pour être sauvé ? Dans son anxiété il consulta son confesseur,

(1) Le lecteur se souvient que l'on nomme ainsi les hommes éminents par leur science et leur piété, tels que Justin, Irénée, Tertullien, Augustin, etc., qui enseignèrent dans l'Église par leurs prédications et leurs écrits. Mais ils étaient des hommes faillibles, errèrent sur plusieurs points et se contredirent souvent.

qui lui dit que le meilleur moyen pour assurer son salut était de faire ce que le Seigneur avait dit au jeune homme riche : « Vends tout ce que tu as, et donne aux pauvres. » Valdo n'hésita pas. Il donna à sa femme et à sa fille ce qui leur était nécessaire, paya ce qu'il devait, et distribua le reste. Cela était-il vraiment le remède pour apaiser la conscience et procurer la paix à l'âme ? Donner tous ses biens peut-il expier les péchés ? Non, assurément. Valdo le sentit et chercha dans les Écritures la réponse aux besoins de son âme. Mais à cette époque, la Bible n'avait pas été traduite dans les langues vulgaires de l'Europe occidentale. On n'en avait que la version latine appelée la Vulgate qui avait suffi aussi longtemps que l'empire romain avait subsisté et que le latin avait été la langue dominante en Occident. Valdo ne se découragea pas. Aidé par deux prêtres, il traduisit la Bible dans la langue courante, et là, dans la parole de Dieu, il apprit où se trouvait le salut, dans la foi au Seigneur Jésus, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification.

Ayant ainsi trouvé la paix de son âme, il se sentit pressé d'annoncer à d'autres la bonne nouvelle de la grâce de Dieu. Comme nous l'avons dit, il distribuait ses biens aux pauvres ; mais en nourrissant leurs corps, il leur parlait des richesses impérissables de Christ. « Sa maison, » dit un historien, « devint une florissante école et comme un hôpital public pour héberger et nourrir spécialement les pauvres qui venaient de dehors pour être instruits. »

A mesure que les Écritures devenaient plus familières à Valdo, il voyait plus clairement qu'elles condamnent bien des choses que l'église de Rome enseigne, et qu'elles en renferment d'autres dont cette église ne parle pas. Il avait donc deux choses à faire : premièrement, à apprendre et à faire con-

naitre ce que l'Écriture enseigne, et secondement, à montrer que tout ce qui ne s'accorde pas avec elle est condamné. C'est ce qu'il faisait dans ses instructions à ceux qui venaient à lui, ou bien en allant de maison en maison pour annoncer la vérité. Il eut bientôt un grand nombre d'adhérents. Pour répandre la vérité qu'il avait apprise, il fit faire des copies des Écritures, et ayant formé un certain nombre de disciples, il les envoya deux à deux pour colporter et expliquer les saints écrits. Ils allaient donc prêchant l'Évangile dans les chemins et sur les places publiques, écoutés avec attention par les foules et gagnant des âmes.

Mais il n'était pas possible que ce mouvement demeurât caché au clergé qui ne pouvait non plus y être indifférent, puisque de fait Valdo et ses disciples condamnaient Rome, ses erreurs et les pratiques de ses prêtres. L'archevêque de Lyon leur enjoignit de ne plus se mêler de la lecture et de l'enseignement de la Bible, sous peine d'être excommuniés et poursuivis comme hérétiques. Mais ils répondirent par ces paroles de l'Écriture : « Le Seigneur a dit : Allez et instruisez toutes les nations, » et : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » L'archevêque avait dit à Valdo : « Si tu enseignes encore, tu seras condamné et brûlé comme hérétique. » — « Comment lairais-je ce qui concerne le salut éternel des hommes ? » répondit avec hardiesse le pieux serviteur de Christ. L'archevêque irrité voulait le faire saisir, mais il craignit le peuple. Valdo d'ailleurs avait tant d'amis à Lyon, aussi bien parmi les riches que parmi les pauvres, tant d'âmes qui avaient été amenées au Sauveur par son moyen, qu'il put rester caché dans la ville pendant trois ans, enseignant, encourageant et fortifiant les fidèles. (A suivre.)

Élisa, la jeune orpheline

(Fin de la page 119)

La dame chez qui était Élisa, lisait quelquefois avec elle des portions des Écritures, et elle voyait que la jeune fille commençait par degrés à saisir dans son cœur ce qu'elle entendait ou lisait. Bientôt Élisa comprit qu'elle était une pécheresse perdue et qu'elle avait besoin d'un Sauveur. Elle avait remarqué que quand la dame se mettait à genoux et demandait au Seigneur Jésus d'apprendre à la jeune fille à l'aimer, c'était vraiment à une Personne vivante qu'elle parlait, à quelqu'un qui entend la prière de ceux qui l'invoquent.

Un matin, le chapitre qu'on avait choisi était le LIII^{me} du prophète Ésaïe, et comme Élisa lisait lentement à haute voix ces paroles : « Il a été blessé pour nos transgressions, il a été meurtri pour nos iniquités ; le châtiment de notre paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous avons la guérison, » l'expression de sa figure changea tout à coup, et fut comme illuminée ; elle s'écria : « Je vois tout clairement. *Lui — moi ; ses blessures — mes péchés.* » Elle crut que réellement Jésus avait été meurtri pour ses péchés sur la croix, et que Dieu avait mis ses péchés à elle sur son Fils.

Dès ce moment, l'amour de Jésus remplit son jeune cœur. Elle pouvait dire avec vérité : « Jésus est mon ami suprême, » et avec une foi toute simple, elle apportait chaque jour au Seigneur tous ses troubles et les difficultés qu'elle rencontrait, et cherchait auprès de Lui le secours. Un jour qu'elle balayait une chambre — c'était une partie de ses oc-

cupations — il lui vint à la pensée de dépêcher son ouvrage. « Ne te donne pas tant de peine ; la maîtresse ne verra rien, » lui disait quelque chose au dedans d'elle. « Mais Jésus me voit, » répondit-elle, « et il m'aidera à faire ce qui est bien ; » puis elle dit au tentateur : « Je ne veux pas l'écouter. » « Seigneur Jésus, donne-moi la force, » demandait-elle simplement, lorsque son ouvrage était pénible ou difficile à faire, et les difficultés disparaissaient, ou bien la force lui venait du Seigneur.

La vie, mes jeunes amis, se compose de petites choses, mais c'est en les accomplissant fidèlement qu'on montre si l'on est vraiment chrétien. C'est dans les petits détails de votre vie ordinaire que l'on verra si vous aimez réellement le Seigneur, car l'amour se montre en cherchant à faire ce qui est agréable à la personne que l'on aime. Ce n'était donc pas seulement en disant qu'elle croyait en Jésus qu'Élisa prouvait qu'elle était chrétienne, mais tout dans sa conduite en rendait témoignage.

Il y avait une chose qui troublait souvent Élisa, comme elle trouble aussi parfois des chrétiens plus âgés. C'était l'inclination de son cœur à faire le mal, alors qu'elle désirait de faire le bien. On lui expliqua que, bien que ses péchés lui eussent été pardonnés, et qu'une nouvelle et sainte nature lui eût été communiquée par l'Esprit Saint, il restait encore en elle la vieille et mauvaise nature, avec son penchant au mal. C'est comme si une personne nous disait : « Fais ce mal, » et qu'une autre nous dit en même temps : « Non, fais ce bien. » Mais la parole de Dieu dit aux croyants : « Tenez-vous pour morts au péché et vivants pour Dieu, » et nous devons dire à la mauvaise nature quand elle nous sollicite au mal : « Va t'en ; je n'ai plus rien à faire avec toi, mais avec Dieu. » Et c'est ce qu'Élisa apprit.

Ainsi, ce que sa maîtresse et sa tante lui avaient enseigné et qu'elle avait reçu, portait un fruit paisible dans le cœur et la conduite d'Élisa, lorsqu'elle tomba malade. La maladie qui d'abord semblait légère, s'aggrava et fit de tels progrès que bientôt il fut évident que Dieu, qui avait pris soin de l'orpheline comme un tendre Père, allait la prendre dans sa maison, la demeure d'en haut. Le grand souci d'Élisa dans sa maladie était que son frère apprit à connaître et à aimer Jésus. Elle avait souvent vu sa sœur et lui avait parlé du Sauveur ; mais son frère, encore à l'asile, demeurait loin d'elle et ne pouvait pas venir la voir. Mais elle pouvait prier pour lui, et Dieu avait la puissance de l'amener à Lui, comme il l'avait fait pour elle, et elle Lui remit son frère avec confiance.

Lorsqu'on lui parlait de son rétablissement, elle disait qu'elle aimait mieux s'en aller auprès de Jésus. A l'hôpital, où l'on avait dû la transporter, la jeune malade faisait aussi briller sa lumière, rendant témoignage au Seigneur Jésus, comme lorsqu'elle était petite servante. Pendant les heures solitaires de la nuit, toute faible qu'elle était, elle jouissait de la présence du Seigneur qui l'aimait. Elle Lui disait : « Seigneur Jésus, donne-moi la force d'atteindre mon verre pour que je boive ; » ou bien : « Aide-moi à me tourner dans mon lit. » Et Celui qui est assis dans la gloire sur le trône de son Père, mais qui n'oublie aucun des siens, répondait à la requête de cette humble enfant. O mes jeunes amis, combien il est doux et précieux de connaître Jésus, non seulement comme Sauveur, mais comme l'Ami tendre et fidèle qui est toujours auprès de nous !

Élisa descendit ainsi doucement dans la sombre vallée illuminée pour elle par l'amour de Jésus, avec son cœur toujours tourné vers Lui. Aucune crainte

ne vint la troubler. Le Seigneur prit auprès de Lui son jeune agneau, et maintenant Élixa est là attendant la glorieuse résurrection.

Puisse le simple témoignage de sa foi attirer quelque jeune cœur vers Celui qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous. Oui, cher jeune lecteur, souviens-toi que l'heureuse demeure d'en-haut sera la tienne, si, comme Élixa, tu crois du cœur au Seigneur Jésus.

Réponses aux questions du mois de juin

1^o Nous trouvons une première occasion où Jésus calme la tempête, dans Matthieu VIII, 23-27 ; Marc IV, 35-41 ; Luc VIII, 22-25. En cette occasion, Jésus est avec ses disciples dans la barque, mais il dort. Une forte tempête s'élève et les disciples ont peur. Ils réveillent Jésus qui, d'une parole, apaise les vents et les vagues. Puis il reprend ses disciples de leur manque de foi. Tous sont étonnés et remplis de crainte devant Celui qui commande avec autorité aux vents et à la mer. De là ils abordent au pays des Gadaréniens où Jésus guérit un démoniaque.

La seconde occasion est rapportée en Matthieu XIV, 22-33 ; Marc VI, 45-52 ; Jean VI, 15-21. Là, les disciples sont seuls sur la mer ; Jésus les a envoyés devant Lui, tandis qu'il monte sur une montagne pour prier. Il soufflait un grand vent qui leur était contraire et ils ramaient avec peine. La nuit était venue et, vers le matin, quand tout était encore sombre, Jésus vint vers eux, marchant sur la mer. Ils crurent que c'était un fantôme et eurent peur. Mais Jésus leur dit : « C'est moi, n'ayez point de peur. » Alors Pierre dit : « Si c'est toi, commande-moi d'aller vers toi sur les eaux. » Jésus dit : « Viens. » Pierre des-

cent sur les eaux et va vers Jésus. Mais le vent était fort, et il commence à enfoncer et s'écrie : « Seigneur, sauve-moi. » Jésus lui tend la main en lui reprochant son manque de foi. Ils entrent dans la barque, et aussitôt le vent tombe. Alors tous adorent Jésus comme l'Fils de Dieu. Cela se passe après la première multiplication des pains. Jean ne dit pas qu'ils prennent Jésus pour un fantôme, et Matthieu seul raconte ce qui arrive à Pierre.

2^o Paul se trouva comme Jonas sur un navire pendant une tempête ; mais Paul ne s'enfuyait pas de devant la face de l'Éternel. Il était prisonnier pour le Seigneur à cause de sa fidélité à annoncer l'Évangile, et il était conduit dans la grande ville de Rome pour y être jugé par l'empereur. Sur le vaisseau il était avec des compagnons d'œuvre, tels que Luc, Aristarque et d'autres, et avec d'autres prisonniers ; il y avait aussi des matelots et leur capitaine, et des soldats pour garder les prisonniers ; leur chef, le centurion Jules, traitait Paul avec humanité. Durant la tempête, il encourageait l'équipage, en leur disant qu'aucun de ceux qui étaient sur le navire ne périrait, et qu'un ange de Dieu était venu vers lui et lui avait dit que Dieu lui avait donné tous ceux qui naviguaient avec lui. Le vaisseau fit naufrage sur les côtes de l'île de Malte, il fut brisé, mais tous purent se sauver.

Questions pour le mois de juillet

Combien de fois le Seigneur multiplia-t-il les pains ? Dites les circonstances particulières à chaque occasion.

Quel miracle semblable trouvons-nous dans l'Ancien Testament ?



Deux courageux garçons

Il y a plusieurs années que le missionnaire de Baraka, sur la côte occidentale d'Afrique, fut chassé. Il laissa la ferme de la mission sous la garde de deux jeunes garçons convertis, Tom et Urie. Les parents d'Urie vinrent avec des armes, s'emparèrent du pauvre garçon, et l'entraînèrent hors de la ferme. Puis ils lui laissèrent le choix, ou de renier le Seigneur Jésus, ou d'être battu. Urie dit : « Je ne puis renoncer au Seigneur Jésus. » Alors ils le battirent cruellement jusqu'à le laisser demi-mort, mais Urie persista dans sa confession : « Je ne renonce pas au Seigneur Jésus. »

Ses bourreaux le traînèrent près du ruisseau et l'y plongèrent à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il fût presque étouffé ; mais chaque fois que sa tête sortait de l'eau, il répétait : « Non, je ne puis pas

renier le Seigneur Jésus. » Alors ils lui attachèrent une corde autour du corps, le pendirent dans une cabane et allumèrent du feu au-dessous de lui. Lorsqu'ils le crurent mort, ils le détachèrent et le traînèrent hors de la cabane. La fraîcheur de l'air le ranima, et il ouvrit les yeux. Ils se pressèrent autour de lui et lui crièrent : « Maintenant tu abandonneras Jésus. » — « Non, » répondit-il, « je mourrai pour Jésus : Il est mort pour moi, je mourrai pour Lui. » Voyant sa persévérance, ils se dirent : « Il n'y a rien à faire avec un tel garçon, » et ils le laissèrent tranquille.

Ce témoignage courageux n'est-il pas propre à faire rougir ceux qui, connaissant du Seigneur Jésus plus qu'Urie, ont honte de le confesser ? Peuvent-ils dire en vérité qu'ils aiment leur Sauveur ?

* * *

Nous ne vivons pas dans un temps, ni dans une contrée où confesser Jésus expose à la mort. Mais le diable a d'autres moyens par lesquels il cherche à intimider ceux qui veulent suivre le Seigneur. C'est ce que nous apprend le récit suivant. Il y a près de quarante ans, un garçon s'en allait tranquillement à l'école, lorsqu'il se vit entouré de ses camarades qui, se moquant de lui, lui criaient : « Voyez donc ce pauvre nabot qui veut devenir pieux ! » Ils avaient appris que le dimanche soir précédent, il avait assisté à une réunion chrétienne. Qu'auriez-vous fait, jeunes lecteurs ? Pour lui, au lieu de se défendre, de s'excuser ou de se fâcher, il regarda les moqueurs en face, et leur dit avec fermeté : « Oui, c'est ce que je désire ; je veux vraiment devenir pieux. Dites-moi, est-ce que j'ai tort ? » Ils se turent, car ils sentaient bien tous qu'il est juste de servir Dieu, et ils

le laissèrent tranquille. Le courageux jeune garçon devint plus tard un fidèle serviteur de Dieu.

Le Seigneur Jésus a dit : « QUICONQUE DONC ME CONFESSERA DEVANT LES HOMMES, MOI AUSSI JE LE CONFESSERAI DEVANT MON PÈRE QUI EST DANS LES CIEUX ; MAIS QUICONQUE ME RENIERA DEVANT LES HOMMES, MOI AUSSI JE LE RENIERAI DEVANT MON PÈRE QUI EST DANS LES CIEUX. »



Psaume XXV

O Dieu, mon âme à Toi s'élève,
A Toi, mon espoir, mon appui :
Te prier est ce qui relève
Le cœur sur qui ta face a lui.

En Toi j'ai mis ma confiance ;
Jamais je ne serai confus ;
Quand je regarde à ta clémence,
Doutes et craintes ne sont plus.

Tu m'as pardonné dans ta grâce
Tous les péchés que j'ai commis ;
Le sang de Jésus les efface :
Je crois ce que tu m'as promis.

O Dieu ! conduis-moi dans ta voie,
Que j'y marche sous ton regard
Dans la lumière et dans la joie,
Qui sont ma bienheureuse part.

Garde-moi : grande est ma faiblesse
Et bien nombreux mes ennemis ;
Ah ! soutiens-moi dans ta tendresse ;
Et tiens mon cœur toujours soumis.

O Dieu ! je puis marcher sans crainte ;
Ta forte main me conduira ;
Et je verrai la cité sainte
Où ton amour m'introduira.

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JOAS

HISTOIRE DU PROPHÈTE JONAS

Jonas à Ninive. (Chap. III.)

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que le grand poisson vomit Jonas sur le sec. Comme il dut être heureux de ne plus se trouver dans cette horrible demeure ! Mais où alla-t-il et que fit-il lorsqu'il eut été ainsi délivré ?

LA MÈRE. — La parole de Dieu ne nous le dit pas ; mais d'après ce que Jonas avait dit dans sa prière : « Je regarderai encore vers le temple de ta sainteté, » et « je te sacrifierai avec une voix de louange ; je m'acquitterai de ce que j'ai voué, » nous pouvons supposer qu'il alla offrir des sacrifices en actions de grâces à l'Éternel, à Jérusalem, dans le temple. Après s'être enfui loin de la face de l'Éternel, après son châtement et sa confession, et après que l'Éternel l'eut pardonné et délivré, c'était bien ce qu'il avait à faire.

SOPHIE. — Oui, maman, je comprends cela. Si nous avons fait quelque chose de mal et que nous le confessons à Dieu, il nous pardonne ; et alors nous sommes heureux et nous Lui rendons grâces (1). Mais que fit Jonas ensuite ?

LA MÈRE. — Dieu n'avait pas oublié son dessein à l'égard de Ninive. Il lui fallait un messenger pour dénoncer à ce peuple son péché, et ce messenger ne pouvait être que Jonas. Tu sais bien, Sophie, que

(1) 1 Jean I, 9.

si un enfant n'a pas fait ce que son père lui avait commandé, le père le châtie. Mais est-ce tout ? L'enfant est-il dispensé d'accomplir ce qu'il devait faire ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman ; il faut qu'il fasse ce qui lui avait été commandé.

LA MÈRE. — Tu as raison. Eh bien, l'Éternel parla à Jonas une seconde fois et lui dit : « Lève-toi, va à Ninive, la grande ville, et crie-lui selon le cri que je te dirai. »

SOPHIE. — Je pense que cette fois Jonas obéit, car il avait reçu une bonne leçon.

LA MÈRE. — Oui, il obéit ; sans cela sa repentance n'aurait pas été sincère. Mais remarque que Dieu ne dit pas d'avance à Jonas ce qu'il aurait à dire quand il serait à Ninive. Jonas devait d'abord y aller et puis attendre le message divin. Il n'était pas livré à sa propre initiative.

SOPHIE. — Cela me rappelle l'histoire de Philippe l'évangéliste. Un ange du Seigneur lui dit d'aller sur le chemin de Gaza qui était désert. Et Philippe y va et trouve l'officier de la reine d'Éthiopie auquel il annonce l'Évangile (1).

LA MÈRE. — Oui, c'est ainsi que les serviteurs de Dieu ont à dépendre entièrement de Lui. Il leur dit où ils doivent aller, et leur enseigne ce qu'ils ont à dire. Jésus, le parfait serviteur, agissait toujours ainsi. Il disait : « Le Père qui m'a envoyé, m'a commandé ce que je devais dire, et comment j'avais à parler. Les choses donc que je dis, je les dis comme le Père m'a dit (2). »

SOPHIE. — Qu'est-ce que l'Éternel commanda à Jonas de crier contre Ninive ?

LA MÈRE. — Ce n'était pas une bonne nouvelle, Sophie. Le message de Jonas était, au contraire,

(1) Actes VIII, 26-39. — (2) Jean XII, 49, 50.

propre à apporter la terreur chez les Ninivites. La ville était très grande, comme je te l'ai dit. Il fallait trois journées de marche pour la traverser. Sa population était considérable, et tous étaient plongés dans le mal, dans la violence, la fraude, l'idolâtrie et la corruption. Jonas s'avança d'une journée de chemin dans la ville et cria son message solennel : « Encore quarante jours, et Ninive sera renversée ! »

SOPHIE. — Comme les Ninivites durent être surpris en voyant un étranger tout seul paraître tout à coup dans leur ville, et en l'entendant leur crier de telles paroles, et quel courage il fallait à Jonas pour les leur faire entendre ! Il pouvait craindre d'exciter leurs moqueries ou peut-être leur colère.

LA MÈRE. — L'Éternel fortifiait son serviteur et le gardait. On n'a jamais rien à craindre quand on accomplit la volonté de Dieu (1).

SOPHIE. — Je pense, maman, que Dieu ne voulait pas détruire immédiatement Ninive et son peuple, afin que celui-ci eût le temps de se repentir. C'est pour cela que Jonas dit : « Encore quarante jours. »

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Dieu avertit toujours les pécheurs avant de les punir, afin qu'ils se détournent de leur mauvaise voie. « Il ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance (2). » Aux jours de Noé, il donna au monde coupable cent-vingt ans pour se repentir, et pendant ce temps, Noé, prédicateur de justice, leur annonçait le jugement (3). Ils ne crurent pas, et le déluge vint qui les fit tous périr. Dieu a longuement averti les Israélites, leur envoyant des prophètes,

(1) Voyez Moïse devant Pharaon (Hébreux XI, 27); Nathan devant David (2 Samuel XII, 1-15); Paul à Corinthe et en d'autres circonstances. (Actes XVIII, 9, 10; 2 Timothée IV, 17.) — (2) 2 Pierre III, 9.

(3) Genèse VI, 3; 1 Pierre III, 20; 2 Pierre II, 5.

ses messagers, pour les détourner de leurs mauvaises voies, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de remède (1). Et après que les Juifs eurent rejeté le Seigneur Jésus, Dieu patienta avec eux. Il leur fit dire par les apôtres de se repentir et de se tourner vers Jésus, et qu'alors Dieu enverrait du ciel Jésus-Christ pour les bénir et pour le rétablissement de toutes choses (2). Mais les malheureux Juifs ne voulurent pas se repentir, et le jugement tomba sur eux. Et maintenant Dieu montre sa patience envers le monde et avertit les pécheurs, les engageant à fuir la colère qui vient, et à croire en Jésus pour être sauvés, mais la patience de Dieu aura une fin, et une destruction subite viendra sur ceux qui n'auront pas cru Dieu (3).

SOPHIE. — Sais-tu, maman, pourquoi l'Éternel donna aux Ninivites quarante jours et pas davantage?

LA MÈRE. — Le nombre *quarante* se rencontre souvent dans l'Écriture, et indique habituellement la durée d'un temps pendant lequel Dieu met à l'épreuve une personne ou un peuple. Je t'en dirai quelques exemples. Moïse resta avec Dieu quarante jours et quarante nuits sur la montagne de Sinaï (4). Ce fut le temps de l'épreuve du peuple en l'absence de son conducteur. Le peuple se montra infidèle et fit le veau d'or. La seconde fois que Moïse monta sur la montagne, il resta le même temps (5), mais le peuple ne pécha point. Les Israélites voyagèrent pendant quarante ans dans le désert avant d'entrer en Canaan. Ce fut le temps où l'Éternel les mit à l'épreuve pour qu'ils apprissent à connaître leur cœur, et fissent l'expérience de la bonté et des soins de leur Dieu (6). Le Seigneur Jésus, comme tu le

(1) 2 Chroniques XXXVI, 15, 16. — (2) Actes III, 19, 20.

(3) 1 Thessaloniens V, 3. — (4) Exode XXIV, 18.

(5) Exode XXXIV, 28. — (6) Deutéronome VIII, 1-6.

sais, fut aussi mis à l'épreuve durant quarante jours au désert où il fut tenté par le diable (1). Mais Lui, Jésus, ne faillit point. Il était comme l'or pur qui, mis dans le creuset, ne donne pas trace d'impureté.

SOPHIE. — Je ne puis m'empêcher, maman, de penser à l'anxiété que devaient éprouver les Ninivites, à mesure que les jours s'écoulaient et qu'ils voyaient s'approcher le terme assigné par l'Éternel. Mais est-ce qu'ils crurent à la parole de Jonas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Dieu donna puissance à la parole que son serviteur annonçait de sa part. Elle saisit leur conscience, et pénétra dans leur cœur. « Les hommes de Ninive crurent Dieu, » dit l'Écriture. Mais, Sophie, tu me disais que les Ninivites, voyant les jours s'écouler, devaient ressentir de l'anxiété devant la fin qui les attendait. Ne crois-tu pas qu'il devrait en être de même aujourd'hui ?

SOPHIE. — Oui, maman, je comprends ce que tu veux dire. Nous ne savons pas quand nous mourrons ou quand le Seigneur viendra, mais cela aura certainement lieu, et chaque jour nous rapproche de ce terme. Tout le monde sait qu'il faut un jour quitter cette terre. Cela devrait parler à ceux qui sont incroyants. Ils devraient avoir peur de se sentir à chaque moment plus près de la mort qui peut les prendre tout à coup.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Mais combien peu il y en a, jeunes ou vieux, qui n'y pensent pas ! Tous les jours on entend parler d'accidents mortels qui ont atteint des enfants, des jeunes gens ou des vieillards, tous les jours on rencontre des convois funèbres, et l'on n'y fait pas attention.

SOPHIE. — C'est bien sérieux, chère maman. Que

(1) Marc I, 12, 13.

frent donc les Ninivites après qu'ils eurent cru Dieu ?

LA MÈRE. — C'est ce que nous verrons une autre fois, s'il plaît au Seigneur.

SOPHIE. — Je voudrais encore te dire, chère maman, combien je suis heureuse de croire au Seigneur Jésus. Je sais qu'il m'aime et que je suis un de ses agneaux. On n'a pas peur de mourir quand on est à Lui. On aime à l'attendre et l'on se réjouit à la pensée qu'il vient bientôt nous prendre et que nous serons toujours avec Lui. Quel bonheur !

LA MÈRE. — Que le Seigneur te garde dans cette assurance paisible et joyeuse, ma chère enfant.



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

PIERRE VALDO (suite et fin)

Le pape Alexandre III apprit ce qui se passait à Lyon. Il excommunia Valdo et ordonna à l'archevêque de procéder avec la dernière rigueur contre lui et ses adhérents. Valdo se vit ainsi forcé de quitter Lyon avec un certain nombre de ses disciples, hommes et femmes, afin d'échapper aux persécutions. Dans la main de Dieu, ce fut un moyen de répandre au loin l'Évangile et la parole de Dieu dans toutes les contrées où ces fugitifs, qu'on appela « les pauvres de Lyon, » portèrent leurs pas. Ils contribuèrent aussi à éclairer les nombreuses petites communautés qui n'acceptaient pas les erreurs de Rome, mais qui elles-mêmes n'étaient pas entièrement pures dans la foi. Elles étaient nombreuses et unies entre elles, puisque l'on dit qu'un de

leurs membres pouvait voyager du sud de l'Italie au nord de l'Allemagne en logeant chaque soir chez un frère. En certaines contrées, comme aux environs de Trèves et dans le nord de l'Italie, ces communautés avaient des écoles publiques en plus grand nombre que les catholiques, et elles convoquaient les assemblées au son des cloches. Les persécutions exercées avec persévérance et cruauté par l'inquisition et le clergé eurent raison finalement de ces chrétiens qui refusaient de se soumettre à Rome; il n'y eut que les vallées du Piémont où ils subsistèrent malgré tous les efforts de leurs ennemis, et où ils subirent les plus terribles persécutions, comme nous aurons occasion de le voir.

Pour revenir à Valdo, il se rendit d'abord avec un grand nombre des siens d'abord en Dauphiné dans les vallées de Freissinière, de Vallouise et de Valcluson, où se trouvaient d'anciennes communautés chrétiennes. De là plusieurs passèrent dans les vallées du Piémont où ils rencontrèrent les anciens Vaudois auxquels ils apportèrent leur traduction de la Bible. La persécution força Valdo à fuir de nouveau; il alla en Picardie, puis en Allemagne et enfin en Bohême, travaillant toujours à l'œuvre du Seigneur. C'est dans cette dernière contrée qu'il termina paisiblement ses jours.

Quant aux disciples de Valdo, confondus sous le nom de Vaudois avec ceux que l'on nommait déjà ainsi, ils ne s'étaient pas, non plus que leur chef, séparés de l'église. Ils réclamaient seulement l'autorisation de prêcher. Nécessairement Rome ne pouvait pas l'accorder. « Si nous le faisons, » disait un prélat dans un concile, « on nous chasserait. » Malgré cela, ils continuèrent à évangéliser, et on les excommunia. Plusieurs se répandirent en Provence et en Espagne où ils eurent d'abord quelque succès,

mais sous le règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, ils furent aussi persécutés et chassés à l'instigation du clergé.

Pour terminer ce qui concerne les disciples de Valdo et les Vaudois, il faut ajouter qu'ils insistaient sur la doctrine capitale de l'Évangile, la justification par la foi, et qu'ils repoussaient toutes les cérémonies, les erreurs et les superstitions de l'église romaine. Comme nous l'avons vu précédemment, ils étaient fermement attachés à la Bible, et se montraient recommandables par une vie pure qui contrastait avec celle que menait en général le clergé romain. N'est-ce pas une chose profondément intéressante de voir la puissance divine conserver, à travers les siècles et au milieu des efforts incessants d'adversaires acharnés, une ligne de témoins de la vérité évangélique, à part des souillures de la soi-disant vraie église? Ils formaient ce résidu dont parle le Seigneur dans sa lettre à Thyatire, et qui n'avait pas connu les profondeurs de Satan. (Apocalypse II, 24.)

LES ALBIGEOIS

PIERRE DE BRUEYS ET HENRI DE LAUSANNE

Comme nous l'avons vu, dès la fin du X^{me} siècle et le commencement du XI^{me}, des missionnaires bulgares étaient venus dans la Haute Italie, puis étaient descendus jusqu'en Calabre. D'autres s'étaient dirigés vers la France, dans les Flandres et sur les bords du Rhin. Mais c'est surtout dans le sud-ouest de la France qu'ils gagnèrent le plus d'adhérents. L'avidité et la corruption du clergé qui attiraient sur lui le mépris et la haine du peuple, furent une des causes de leurs succès, et comme les nobles ne se pliaient

qu'avec répugnance aux exigences et aux prétentions de domination des prêtres, les sectaires trouvaient près d'eux un appui.

On leur donnait, ou ils se donnaient à eux-mêmes, le nom de *cathares*, d'un mot grec qui veut dire *pur*. Ils se tenaient à part de l'église de Rome et de ses cérémonies, niaient son autorité, enseignaient la simplicité apostolique, et rejetaient les doctrines des sacrements, du purgatoire, de la messe, etc. Quelques-uns, et surtout d'entre leurs chefs que l'on désignait sous le nom de *bons hommes*, semblent avoir tenu certaines erreurs manichéennes; mais on ne les connaît guère que par les récits de leurs adversaires. Ce que l'on sait sûrement, c'est que leur vie austère et pure formait un contraste frappant avec celle des prêtres et des moines, et leur donnait un grand ascendant sur le peuple. Nous ne pouvons douter que parmi les cathares ne se trouvassent de vrais enfants de Dieu qui firent pour leur foi le sacrifice de leur vie. D'ailleurs nous avons vu que ceux des disciples de Valdo dispersés, qui vinrent parmi eux, leur apportèrent des lumières qui contribuèrent à épurer leurs croyances. Comme les cathares étaient surtout nombreux dans la ville d'Alby et la contrée environnante, on les désigna sous le nom d'*Albigéois*.

Avant de nous occuper plus spécialement des Albigéois, nous dirons quelques mots de deux hommes remarquables qui, dans la première moitié du XII^{me} siècle, s'étaient mis en opposition avec l'église de Rome, et vinrent prêcher dans les provinces méridionales de la France. C'étaient Pierre de Brueys et Henri de Lausanne.

Le premier était un prêtre qui, éclairé sans doute par les Écritures, commença vers l'an 1110 à s'élever contre la corruption de l'église dominante et les

vices du clergé. Son activité s'exerça surtout dans la Provence et le Languedoc. Il put, chose bien frappante, prêcher impunément durant l'espace de vingt ans. L'ennemi n'eut pas le pouvoir d'arrêter ce courageux témoin, jusqu'à ce qu'il eût achevé de rendre son témoignage. Pierre de Brueys disait que l'on ne doit baptiser personne avant l'âge de raison; il niait le mérite des œuvres pour le salut, et rejetait la transsubstantiation, les prières pour les morts, l'invocation des saints et le célibat des prêtres. Il combattait la suprématie de Rome et l'organisation ecclésiastique. « Ce sont les croyants, » disait-il, « qui composent l'Église. » Il voulait dire que ce n'était pas le clergé, comme le prétend l'église de Rome. Il prêchait la repentance et la réforme des mœurs, surtout celle des prêtres et des moines. Mais le zèle de Pierre de Brueys l'entraîna plus loin. Il aurait voulu qu'on démolît les églises, que l'on brûlât les croix et les objets d'un culte idolâtre. Il mit à exécution ce qu'il exhortait à faire, et à St-Gilles en Languedoc, il brûla un certain nombre de croix portant l'image de Christ (1). C'était trop. La multitude, excitée par les prêtres, se saisit de lui; il fut traîné au bûcher et brûlé vif. C'était en l'année 1130. Mais les doctrines qu'il avait prêchées, ne pouvaient être si aisément extirpées. Il avait laissé des disciples, nommés d'après lui Pétrubusiens et que les flammes de son bûcher enhardirent plutôt qu'elles ne les découragèrent. Ils continuèrent à dévoiler hautement les misères de l'église et du clergé.

(A suivre.)

(1) Des scènes analogues eurent lieu, en différents endroits, dans les premiers temps de la Réformation.



Les mauvais anges

La parole de Dieu, mes jeunes amis, nous apprend que, parmi les anges, il en est qui sont tombés en se révoltant contre Dieu. Comme nous l'avons vu, les anges demeurés fidèles sont appelés les anges élus (1^{re} Timothée V, 21), les saints anges (Luc IX, 26), et ils sont employés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut. (Hébreux I, 14.) Les anges déchus, les mauvais anges, les démons, comme ils sont nommés, ont, au contraire, une activité qui s'exerce pour faire du mal aux hommes. Il est important, mes jeunes amis, que nous soyons instruits par l'Écriture à l'égard de ces êtres invisibles à nos regards, mais qui ont une existence aussi réelle que celle des bons anges. De même que ceux-ci, ils sont appelés des principautés et des autorités, pour nous montrer leur puissance en intelligence, mais en intelligence de méchancelé. (Éphésiens VI, 12 ; Colossiens II, 15.) La grande ruse de Satan, leur chef, est de chercher à persuader aux hommes que lui et ses anges n'existent pas, et cela afin de les faire tomber plus aisément dans leurs pièges. Ne vous laissez pas entraîner dans l'incrédulité à cet égard ; dites-vous bien qu'il y a des esprits de malice qui vous entourent et que vous avez à combattre. Pour cela, Dieu donne aux siens une armure complète (Éphésiens VI, 11-18), et nous avons un Chef, le Seigneur Jésus, à la suite duquel nous sommes toujours vainqueurs.

Étudions donc ensemble ce que nous dit la parole de Dieu au sujet de Satan et de ses anges. Dans la seconde épître de Pierre, nous lisons : « Dieu n'a pas épargné *les anges qui ont péché*, mais les ayant précipités dans l'abîme, les a livrés pour être gardés dans des chaînes d'obscurité pour le jugement. »

(2 Pierre II, 4.) Jude nous apprend que « Dieu a réservé dans des liens éternels, sous l'obscurité, pour le jugement du grand jour, les anges qui n'ont pas gardé leur origine, mais qui ont abandonné leur propre demeure. » (Jude 6.) Ces versets nous disent donc que ces anges *ont péché*. « Le péché est l'iniquité, » dit Jean (1 Jean III, 4), la révolte contre Dieu, et l'apôtre ajoute : « Le diable pèche dès le commencement. » (Vers. 8.) En péchant, les anges déchus n'ont pas gardé *leur origine*. Quelle était leur origine? Ils étaient fils de Dieu, étoiles du matin, brillant d'un vif éclat dans le ciel, leur demeure. (Job I, 6; XXXVIII, 7.) Comme les autres anges, ils étaient des serviteurs de Dieu. Ils n'ont pas gardé cette position bénie, mais se sont élevés par orgueil, et ont désobéi. Ils ont ainsi abandonné leur propre demeure, le ciel, la présence de Dieu, devant qui ils ne voulaient ni ne pouvaient subsister. Ils voulaient être indépendants de leur Créateur, et ont été bannis loin de Lui.

Quelle a été la conséquence de leur chute? Bien terrible, mes jeunes amis. Au lieu d'être des étoiles du matin, ils sont dans les ténèbres, privés de la lumière divine; au lieu d'être heureux dans la jouissance du souverain bien qui est Dieu, ils sont livrés au mal, aux pensées de mal, et ainsi misérables. Et ils sont liés de chaînes d'obscurité, dans des liens éternels, de manière à rester pour toujours dans ce triste état, dans l'impossibilité absolue de recouvrer jamais leur première condition. Il n'y a aucun salut possible pour eux, aucune rédemption. Ils sont et resteront une puissance spirituelle de méchanceté, constamment opposée à Dieu. Leur demeure, qui autrefois était le ciel, est maintenant l'abîme, lieu ténébreux où ne pénètre pas un seul rayon de lumière consolante ou d'espérance. Et ils ont à attendre un dernier et plus terrible châtement devant

lequel ils tremblent et qui leur sera infligé lors du jugement du grand jour. Actuellement ils ont un certain répit. Mais ils savent que cela ne durera pas. Les démons, qui s'étaient emparés d'un homme, se prosternaient devant Jésus en s'écriant par la bouche du malheureux possédé : « Jésus, Fils de Dieu, es-tu venu pour nous tourmenter avant le temps ? Et ils le priaient pour qu'il ne leur commandât pas de s'en aller dans l'abîme. » (Matthieu VIII, 29 ; Luc VIII, 31.) Et le Seigneur dira aux méchants lorsqu'il jugera les vivants : « Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges. » (Matthieu XXV, 41.) Tel est le sort qui les attend au jugement du grand jour.

De même qu'à la tête des anges fidèles se trouve l'archange Micaël ou Michel, de même à la tête des anges déchus, il y en a un qui excelle en grandeur et aussi en méchancelé au-dessus de tous les autres. Vous savez, mes jeunes amis, de qui je veux parler. C'est de celui que l'Écriture nomme *Satan* ou l'adversaire, celui qui s'oppose à Dieu. Elle l'appelle aussi le *diable*, c'est-à-dire le calomniateur ; le *serpent* à cause de sa ruse, et parce qu'il se servit de cet animal pour s'adresser à Ève et la séduire ; *serpent ancien*, parce qu'il entraîna l'homme au mal dès le commencement. Il est aussi nommé le *dragon* lorsqu'il se sert des puissances du monde pour faire le mal. (Apocalypse XII, 3, 7-9 ; 2 Corinthiens XI, 3 ; Genèse III, 1.)

Le chap. XXVIII du livre du prophète Ézéchiël, aux vers. 11 à 17, nous apprend sous la figure du roi de Tyr, ce qu'était Satan avant sa chute, et ce qui l'a fait tomber. Il était « un chérubin oint, » c'est-à-dire consacré « pour protéger, » « la forme accomplie de la perfection, » aucune qualité ne lui manquait ; il était « plein de sagesse, parfait en beauté. »

Il resplendissait des différents rayons de la gloire de Dieu représentés par les pierres précieuses et par l'or (voyez Exode XXVIII, 17-20 ; Apocalypse XXI, 18-20) ; il en était revêtu. Sa place était l'Éden, un lieu de délices ; le jardin de Dieu, non sur la terre, mais dans le ciel, où il jouissait de la présence de Dieu. (Voyez Apocalypse II, 7, où le paradis de Dieu est mentionné en contraste avec le paradis terrestre.) La joie, une joie harmonieuse comme produite par une musique céleste, l'accueillit et le remplit au jour qu'il fut créé. Car il n'était qu'une créature, mais une créature ornée des plus excellents dons de Dieu. Il occupait une place éminente de puissance, au milieu des autres anges, autorités, principautés et puissances ; il était dans la sainte montagne de Dieu. Quelle n'était pas la grandeur et l'excellence de cette créature de Dieu ! ,

Il fut ainsi « parfait dans ses voies depuis le jour où il fut créé, jusqu'à ce que l'iniquité se trouva en lui. » En voyant l'excellence de ses dons et la splendeur de sa beauté, son cœur s'est élevé, sa sagesse s'est dévoyée ; rempli d'orgueil, il a péché (I Timothée III, 6), c'est-à-dire qu'il s'est révolté contre Dieu. Quelle en a été la conséquence ? Ayant profané ou souillé le sanctuaire divin, il a été précipité de sa haute position qu'il occupait, précipité de la montagne de Dieu. Il a été dépouillé de sa gloire, et est devenu le prince des ténèbres, entraînant dans sa désobéissance et sa chute d'autres anges, des principautés et des autorités qui sont devenues les dominateurs des ténèbres, la puissance du mal (Éphésiens VI, 12), combattant sous ses ordres contre Dieu. (Apocalypse XII, 7, 8.) Sa puissance est devenue une énergie redoutable pour le mal, son intelligence supérieure ne lui sert qu'à combiner des plans afin de s'opposer à Dieu, sa sagesse autrefois divine est

devenue une sagesse perverse inventant des ruses pour séduire les hommes. Créé pour protéger, il ne s'emploie qu'à détruire comme l'indique son nom, Apollyon — le destructeur. (Apocalypse IX, 11 ; Jean X, 10.) Ange de lumière d'abord, il est devenu un ange de ténèbres, mais sait encore se déguiser en ange de lumière pour séduire les âmes. (2 Corinthiens XI, 14.) Oh ! quel être redoutable, mes jeunes amis ! Et il est toujours là, rôdant autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. (1 Pierre V, 8.) Il est plus fort que nous, mais Christ est plus fort que lui : Christ l'a vaincu, et en nous attachant à Christ, nous n'avons rien à craindre.

(A suivre.)

La carte aux trois couleurs

« Regardez, Mademoiselle, ce que l'on m'a donné, » me disait un grand garçon de l'école du dimanche. Nous étions seuls, étant arrivés l'un et l'autre de bonne heure.

C'était une carte peinte de trois couleurs, noir, rouge et blanc.

« Oui, » dis-je ; « elle est jolie, mais que veut-elle dire ? »

Il répondit : « La partie noire, c'est le péché ; la rouge, c'est le sang de Christ ; et la blanche, c'est quand tous les péchés sont ôtés. » Puis il me montra l'autre côté de la carte où il y avait un certain nombre de passages se rapportant à chaque couleur, et montrant clairement le chemin du salut.

« Bien, Jean, » lui dis-je, « vous semblez comprendre parfaitement ce que représente la carte ; mais, dites-moi, dans quelle partie êtes-vous ? »

Il répondit d'un air très sérieux : « Dans la noire, Mademoiselle ; mais j'espère n'y pas rester toujours. »

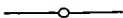
« J'en suis bien aise, Jean, mais quand pensez-vous aller dans la blanche ? »

« Quand j'aurai abandonné quelques-uns de mes anciens péchés, » fut sa réponse.

Combien il y a de gens semblables au pauvre Jean, qui remettent à plus tard d'être sauvés et qui essaient de se blanchir, de devenir saints afin que Dieu les reçoive, au lieu de se confier simplement au sang de Jésus pour ôter leurs péchés ! Vous voyez qu'il savait très bien que le rouge se trouvait entre le noir et le blanc et que pour être blanchi, il fallait passer par le rouge. Mais Satan l'aveuglait de peur qu'il ne fût sauvé.

Chers enfants, que la méprise de Jean vous instruise. Si abandonner vos vieux péchés vous rendait propres pour la présence de Dieu, la partie rouge, le sang de Christ n'aurait plus de valeur. Et cependant c'est une des choses que Dieu appelle *précieuses*. « Vous avez été rachetés par le précieux sang de Christ. » (1 Pierre I, 18, 19.)

Et maintenant que chacun de vous, mes jeunes lecteurs, réponde à ma question : « Dans quelle couleur êtes-vous ? » Et si votre conscience vous dit que c'est dans la noire, rappelez-vous que le sang seul de Jésus purifie de tout péché et nous rend plus blancs que la neige.



Réponses aux questions du mois de juillet

1^o Le Seigneur multiplia les pains en deux occasions. La première est racontée dans les quatre évangiles : Matthieu XIV, 13-21 ; Marc VI, 34-44 ; Luc

IX, 10-17 ; Jean VI, 3-13. La seconde n'est rapportée que par Matthieu XV, 32-38 et Marc VIII, 1-9.

La première fois il y avait *cinq mille* hommes, outre les femmes et les enfants ; la seconde fois, quatre mille outre les femmes et les enfants.

La première fois il y avait cinq pains et deux poissons ; la seconde, sept pains et quelques petits poissons.

La première fois on ramassa douze paniers pleins des restes ; la seconde fois, sept corbeilles pleines.

Une circonstance intéressante rapportée par Jean est que c'était un petit garçon qui avait les cinq pains d'orge et les deux poissons.

2^o Le miracle semblable est rapporté dans la vie d'Élisée, 2 Rois IV, 42-44. Mais ici il n'y avait que cent hommes, et on avait apporté vingt pains d'orge et une certaine quantité de grain en épi. Ce n'était pas moins un miracle. Une autre différence est que Jésus opère le miracle par sa propre puissance, et Élisée par la parole de l'Éternel.

Questions pour le mois d'août

Trouvez, dans le Nouveau Testament, cinq passages où il est question de *robes*, et dites dans quelles circonstances elles sont mentionnées.



Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JOAS

HISTOIRE DU PROPHÈTE JONAS

Sa prédication à Ninive.

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, que les Ninivites crurent Dieu, qui leur avait annoncé par Jonas que dans quarante jours leur ville serait détruite. Ils durent être extraordinairement effrayés. Que firent-ils ?

LA MÈRE. — Ils furent sans doute saisis de terreur. Leurs actes le montrent. Si de nos jours les hommes et les enfants croyaient vraiment Dieu qui, dans sa Parole, annonce aussi un jugement à venir et qui est prochain (1), ils seraient certainement effrayés comme les Ninivites. Mais, vois-tu, mon enfant, on croit bien en Dieu, c'est-à-dire qu'on reconnaît dans son intelligence qu'il existe, qu'il est tout-puissant et sage et bon ; mais croire Dieu c'est plus que cela, c'est ajouter foi à ce qu'il dit dans sa Parole et agir en conséquence. Quand on croit Dieu, cela a un effet sur le cœur et la conscience et cela produit un résultat dans la vie. C'est ce qui eut lieu pour les Ninivites.

SOPHIE. — Ils se demandèrent sans doute pourquoi Dieu voulait les détruire, et ils pensèrent que c'était à cause de leurs péchés.

LA MÈRE. — En effet, Sophie, et ils se repentirent et le firent voir par des actes. « Ils proclamèrent un jeûne, » l'abstinence de ce qui plaît à la

(1) 1 Thessaloniens I, 10 ; V, 2, 3 ; 1 Pierre IV, 5 ; Apocalypse I, 7.

chair, « et ils se vêtirent de sacs, depuis les plus grands d'entre eux jusqu'aux plus petits. » Se vêtir d'un sac était un signe d'humiliation et de douleur (1).

SOPHIE. — Je comprends cela, maman. Comment auraient-ils pu se plaire à manger et à boire, ou à se parer, étant menacés d'une fin si terrible? Mais crois-tu que les enfants aussi jeûnèrent et furent vêtus de sacs?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Je pense que les enfants participèrent à l'humiliation et au deuil de leurs parents. Lorsque dans une famille il y a une circonstance affligeante, comme, par exemple, la mort de quelqu'un des membres, tous sont dans le deuil, les petits comme les plus âgés. D'ailleurs à Ninive le jugement divin devait atteindre tout le monde, les jeunes enfants comme les vieillards. Et même un jeune enfant peut être saisi par la terreur du jugement, lorsqu'on lui en parle. Les enfants ninivites voyaient l'anxiété et la crainte chez leurs parents, et ils leur en demandaient la raison. « Ah! » répondaient sans doute les parents, « nous allons tous être détruits. »

SOPHIE. — Ce que tu dis, maman, me rappelle ce que j'ai lu dans la biographie de John Nelson (2). Il raconte qu'étant enfant, il entendait un soir son père lire dans l'Apocalypse le jugement des morts devant le grand trône blanc. Il fut tellement saisi de frayeur à la pensée d'avoir à paraître devant le Seigneur pour être jugé, qu'il se jeta par terre en se bouchant les oreilles pour ne pas entendre; mais en vain, il ne pouvait pas s'empêcher de voir dans son esprit cette scène solennelle et terrible. Mais

(1) 1 Rois XXI, 27.

(2) Simple maçon, qui une fois converti par le moyen de Wesley, devint un puissant et zélé prédicateur de l'Évangile.

ceux qui appartiennent au Seigneur n'ont pas peur du grand trône blanc.

LA MÈRE. — Non, mon enfant : celui qui croit au Sauveur a la vie éternelle et ne vient pas en jugement (1). Mais combien il est à désirer que tous ceux qui lisent la Parole, enfants ou grandes personnes, soient saisis dans leur âme en pensant que tout ce qui s'y trouve est réel et s'accomplira ! Pour en revenir aux Ninivites, ce ne fut pas seulement le peuple qui crut Dieu. La parole de Jonas pénétra jusque dans le palais du roi et entra dans son cœur. Il ne dit pas comme l'orgueilleux Pharaon à qui Moïse apportait un message de la part de l'Éternel : « Qui est l'Éternel pour que j'écoute sa voix (2) ? » Non ; le roi de Ninive se leva de son trône, ôta de dessus lui son manteau royal, se dépouillant ainsi de toutes les marques de sa dignité, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre, montrant ainsi que lui aussi croyait Dieu. Il ne craint pas de s'humilier et de mener deuil devant tous les grands qui l'entourent, et d'accord avec eux il rendit un édit qu'il fit proclamer dans Ninive.

SOPHIE. — Il donnait un bel exemple.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. C'est le devoir des rois et de ceux qui sont élevés en dignité de donner aux peuples l'exemple de ce qui est bon et juste.

SOPHIE. — Qu'est-ce que le roi fit proclamer ?

LA MÈRE. — Que les hommes et les bêtes jeûnassent et fussent recouverts de sacs. Tu comprends, Sophie, que les bêtes qui n'ont pas d'intelligence pour connaître Dieu, ne pouvaient pas s'humilier ; mais le roi voulait que tout dans Ninive portât la marque de la repentance et du deuil.

SOPHIE. — Je comprends bien, maman. Et le roi

(1) Jean V, 24. — (2) Exode V, 2.

voulait que l'on ne fût distrait par aucune des occupations ordinaires de la vie. Combien tout devait être sombre et triste dans la grande ville.

LA MÈRE. — En effet, mais c'était la bonne tristesse à laquelle Dieu a égard (1). Ensuite le roi ordonna que tous criassent à Dieu de tout leur cœur pour le prier d'avoir pitié d'eux et de les épargner. Ninive était une ville remplie d'idoles. Elle avait pour dieu principal Nisroc (2) devant lequel les rois d'Assyrie se prosternaient. Mais le roi ne pense pas à son dieu qui n'aurait pu le délivrer. Il veut que l'on crie au Dieu puissant de Jonas, le Dieu des cieux et de la terre, qui les a créés, qui peut détruire et qui peut sauver (3). Les Ninivites dans leur détresse crient à Dieu ; ils font ce qu'avait fait Jonas dans le ventre du grand poisson, et il fut délivré.

SOPHIE. — L'Éternel avait répondu à la prière de Jonas, peut-être répondra-t-il à celle des Ninivites ?

LA MÈRE. — C'est ce que nous verrons, Sophie. Prier n'est pas tout. Il y a une autre chose que le roi de Ninive commande à son peuple, sans laquelle la prière n'est pas exaucée, et qui est la preuve d'une vraie repentance. C'était qu'ils abandonnent leurs péchés. Le roi dit dans son édit : « Qu'ils reviennent chacun de leurs mauvaises voies et de la violence qui est en leurs mains. » C'est ainsi que nous lisons dans le prophète Ésaïe, s'adressant aux Juifs qui avaient une belle apparence de piété, mais qui continuaient à pécher : « Quand même vous multiplierez la prière, je n'écouterai pas. Vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux le mal de vos actions ; cessez de mal faire, apprenez à bien faire (4). » Dieu veut

(1) 2 Corinthiens VII, 10. — (2) Ésaïe XXXVII, 38.

(3) 1 Samuel II, 6 ; Deutéronome XXXII, 39.

(4) Ésaïe I, 15, 16.

que la prière et la repentance soient réelles et sincères. « Tu veux, » disait David après son grand péché, « tu veux la vérité dans l'homme intérieur (1). » Sans cela il ne peut exaucer ni pardonner.

SOPHIE. — Je suis bien sûre maintenant, maman, que Dieu exauça la requête des Ninivites, et eut égard à leur repentance, car il est miséricordieux.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Il dit dans sa Parole : « Et le méchant, s'il se détourne de tous ses péchés qu'il a commis, et qu'il garde tous mes statuts, et qu'il pratique le jugement et la justice, certainement il vivra et ne mourra pas. Est-ce que je prends plaisir à la mort du méchant, dit le Seigneur, l'Éternel ; n'est-ce pas plutôt à ce qu'il se détourne de ses voies, et qu'il vive (2) ? » Oui, ma chère Sophie, notre Dieu est plein de bonté et de miséricorde, et il est un Dieu fidèle à sa parole. Mais les pauvres Ninivites qui avaient cru Dieu, ne le connaissaient pas beaucoup ; c'est pourquoi ils n'avaient pas l'assurance qu'ils seraient épargnés. Ils étaient comme le lépreux qui vint à Jésus et lui dit : « Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net (3). » Il ne connaissait que la puissance et non pas encore l'amour de Jésus. Le roi de Ninive ajoute : « Qui sait ? Dieu reviendra et se repentira, et reviendra de l'ardeur de sa colère, et nous ne périrons pas. » Le peuple écouta son roi, et Dieu vit qu'ils s'étaient vraiment repentis et avaient abandonné leurs mauvaises œuvres, et dans sa miséricorde, il les épargna. « Dieu, » est-il dit, « se repentit du mal qu'il avait parlé de leur faire, et il ne le fit pas. »

SOPHIE. — Mais, maman, Dieu ne peut pas se repentir comme nous ; il ne peut pas être fâché d'avoir pensé ou fait une chose.

(1) Psaume LI, 6. — (2) Ézéchiel XVIII, 21-23.

(3) Matthieu VIII, 2.

LA MÈRE. — Non, Sophie. Cela signifie simplement qu'il agit comme nous le ferions si nous regrettions d'avoir voulu faire une chose, et que nous ne la faisons pas.

SOPHIE. — Comme les Ninivites durent être heureux ! Mais comment ont-ils su que Dieu les épargnait ? Est-ce parce que les quarante jours étant écoulés, il ne leur arriva rien ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Je pense que l'Éternel commanda à Jonas de leur annoncer qu'il avait entendu leur prière et vu leur repentance, et qu'il était revenu de sa colère.

SOPHIE. — Jonas dut bien se réjouir ; j'en suis sûre.

LA MÈRE. — S'il plaît à Dieu, nous verrons une autre fois quels furent les sentiments de Jonas.



Les mauvais anges (suite)

Quand a eu lieu la chute de Satan et de ses anges ? L'Écriture n'en fixe pas l'époque, mais nous voyons que c'est avant la création de l'homme. En effet, aussitôt qu'Adam et Ève ont été placés dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder, Satan y pénètre et, sous la forme du serpent, séduit Ève qui entraîne son mari dans sa désobéissance. Satan s'empare ainsi du cœur de l'homme et le domine par le moyen des convoitises.

Dès ce moment nous avons l'histoire de Satan en rapport avec la terre et les hommes qui y habitent, histoire que la Bible nous rapporte comme étant celle d'un être puissant et redoutable par sa méchanceté. La terre est devenue le lieu où il l'exerce sans trêve (Job I), tout en ayant encore accès dans le ciel pour accuser les hommes. En suite du péché

d'Adam, Satan et ses anges ont envahi tout le domaine soumis à l'homme. Ils agissent en opposition permanente et plus ou moins ouverte contre Dieu, séduisant les hommes, les entraînant dans le mal, et cherchant constamment à contrecarrer les desseins de la grâce de Dieu en faveur de l'homme coupable. C'est lui, Satan, qui incite Caïn à tuer son frère Abel. « Caïn était du méchant, » nous est-il dit, « et il tua son frère » (1 Jean III, 12), et dès lors il y a eu sur la terre deux classes d'hommes, les enfants de Dieu et les enfants du diable — chacune caractérisée par sa ressemblance avec son père — les uns ayant pour signe distinctif la justice, la vérité et l'amour, les autres le péché, le mensonge et la haine. (1 Jean III, 8, 10 ; Jean VIII, 44.) Le Seigneur dit du diable : « Lui a été meurtrier dès le commencement, et il n'a pas persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui. Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur, et le père du mensonge. » (Jean VIII, 44.) N'est-ce pas une chose qui fait frémir de se dire : tant que je ne suis pas un enfant de Dieu, je suis un enfant du diable ? Il n'y a pas de milieu : on est l'un ou l'autre. Qu'êtes-vous, mon jeune lecteur ?

Satan, dominant sur les esprits des hommes, les a entraînés loin de Dieu dans l'idolâtrie avec toutes ses abominations, ses cruelles et impures pratiques. (Romains I, 17-25.) Les faux dieux que les païens adoraient et adorent ne sont au fond que des démons : « Les choses que les nations sacrifient, elles les sacrifient à des démons, » dit l'apôtre Paul. (1 Corinthiens X, 20 ; lisez aussi Lévitique XVII, 7 ; Deutéronome XXXII, 16, 17 ; Psaume CVI, 36, 37.) Satan est appelé « le chef de l'autorité de l'air, l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance. » (Éphésiens II, 2, 3.) Ce n'est pas seu-

lement dans les païens qu'il opère, mais dans tous ceux qui, même se disant chrétiens, mais n'étant pas soumis à Christ par la foi, sont des fils de la désobéissance et des enfants de colère. Depuis que le monde conduit par Satan, la puissance des ténèbres (Luc XXII, 53), a rejeté le Seigneur Jésus, Satan est devenu « le prince de ce monde » qu'il domine et conduit. (Jean XIV, 30.) Être conduit par le diable, n'est-ce pas une chose terrible? C'est l'état de tous ceux qui ne sont pas conduits par Christ, le bon Berger.

Je vous disais, mes jeunes amis, que Satan, l'adversaire, a cherché dès le commencement à s'opposer à l'accomplissement des desseins de Dieu. Et quels étaient ces desseins? C'était de magnifier son amour et sa grâce envers l'homme coupable, en le sauvant. Pour cela, il voulait envoyer sur la terre son Fils, devenu un homme, pour vaincre le diable et détruire ses œuvres. (1 Jean III, 8.) Satan avait réussi à faire tomber le premier homme dans le péché, à ruiner ainsi la belle création de Dieu, et toute la postérité d'Adam, car « par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché. » (Romains V, 12.) Mais en Éden, après la désobéissance de l'homme, l'Éternel Dieu annonça au serpent, à Satan, que la semence de la femme, un Libérateur à venir, lui briserait la tête et annulerait sa puissance. Depuis ce moment, tous les efforts du diable ont tendu à empêcher l'accomplissement de cette prophétie. Cela a été le grand combat de l'adversaire contre Dieu, le Tout-puissant. Nous en voyons toutes les phases, mes jeunes amis, dans les différents grands événements de l'Ancien Testament. C'est certainement sous l'action de Satan que le monde, avant le déluge, se livra

à une violence et à une corruption sans frein, malgré les avertissements divins. Dieu ne pouvait supporter davantage ces hommes impies. Mais s'il les détruisait tous, que devenait l'annonce du Libérateur? Satan aurait remporté la victoire. Mais il y avait un homme intègre qui trouva grâce devant l'Éternel. Noé fut épargné et un nouveau monde commença.

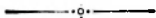
Alors Satan conduisit les hommes dans l'idolâtrie, l'éloignement de Dieu et l'assouvissement de toutes leurs passions et de leurs convoitises. Où naîtrait le Libérateur dans un semblable monde? Dieu se choisit un homme, Abraham, pour être le père d'un peuple qui, au milieu des nations, conserverait son Nom, et à qui il confierait ses oracles. Dans le sein de ce peuple devait naître le Libérateur annoncé, comme l'Éternel l'avait promis à Abraham. (Genèse XXII, 18; comparez Galates III, 16.) Ce peuple, vous le savez, est Israël. Il se forma en Égypte où Jacob était venu habiter avec sa famille, sous la protection de Joseph. Les fils d'Israël s'y multiplièrent considérablement. Satan, qui savait que de ce peuple devait sortir son vainqueur, se servit des craintes politiques du Pharaon pour le pousser à détruire Israël en faisant mourir tous les enfants mâles. (Exode I, 10; 15-22.) C'était anéantir le dessein de Dieu. L'Éternel alors déploie sa puissance, et, en dépit des efforts de l'ennemi, fait sortir son peuple du pays d'Égypte et l'amène en Canaan, où il le maintient, malgré les péchés redoublés d'Israël.

Le peuple désire un roi, et, après Saül, Dieu lui donne un roi selon son cœur, David, et promet à celui-ci un fils, un descendant, dont le règne durerait à toujours. (1 Chroniques XVI, 11-14.) C'était le Messie, le Roi d'Israël, le grand Libérateur, dont tous les prophètes parlent. (Luc I, 31-33.) Que fera Satan?

Il pousse la méchante reine Athalie, fille de Jézabel, une Cananéenne, à détruire la famille royale de Juda, afin de régner seule. Si toute la postérité de David périt, la promesse de Dieu ne pourra pas s'accomplir : Satan aura le dessus. Mais l'Éternel sauve un rejeton de la famille royale, Joas, l'enfant-roi, que sa tante Jehoshéba dérobe aux meurtriers, et qu'elle cache jusqu'au moment où il pourra être reconnu roi. (2 Rois XI, 1-3.) Israël et Juda, suivant l'exemple de leurs rois infidèles, tombent dans l'idolâtrie sous l'action de Satan, et quand il n'y a plus de remède, sont emmenés en captivité. La famille royale est à Babylone, esclave des rois de ce pays. (Daniel I, 3.) Comment s'accompliront les prophéties qui disent que le Messie naîtra à Bethléhem ? (Michée V, 2.) L'Éternel incline le cœur de Cyrus, roi de Perse, vainqueur de Babylone, et par son ordre, les captifs retournent dans leur pays, sous la conduite de Zorobabel, prince de Juda, descendant de David. (Esdras I, 8 ; II, 2 ; III, 8 ; Aggée I, 1 ; 1 Chroniques III, 17-19 ; Matthieu I, 12.) La ruse de Satan est encore déjouée. Mais il ne se lasse pas et veut frapper encore un grand coup. Il incite Haman, le favori d'Assuérus, roi de Perse, à vouloir faire périr tous les Juifs (Esther III, 6) répandus dans ses états, au nombre desquels étaient aussi ceux qui étaient retournés en Judée. Mais Dieu, comme vous le voyez dans le livre d'Esther, met à néant le dessein d'Haman, et Satan encore une fois a fait une œuvre qui le trompe. Il a marché de défaite en défaite.

Nous arrivons ainsi au temps où Christ, la semence de la femme, va paraître dans le monde. L'Écriture ne nomme pas Satan comme celui qui est le premier auteur dans les événements que nous avons vus ; mais on y voit sa main et son esprit. Mais dans l'intervalle de temps que nous venons de parcourir, la

parole de Dieu rapporte quelques faits où l'on voit le rôle de l'adversaire et où il est nommé. Ainsi, dans le livre de Job, il nous est montré comme accusant le patriarche devant l'Éternel. Dieu permet à Satan de frapper Job dans ses biens, dans ses enfants et dans sa personne, afin que Job soit éprouvé. Job garde son intégrité, et la méchancelé de Satan est déjouée. Satan incite David à dénombrer Israël. Quel mal y avait-il à cela? Ah! mes jeunes amis, cela flattait l'orgueil de David de voir combien était nombreux le peuple sur lequel il régnait. Cela déplut à Dieu qui châtia David en envoyant la peste en Israël. David s'humilia, et l'Éternel pardonna. (1 Chroniques XXI.) Dans le livre du prophète Zacharie, nous voyons Satan accuser Israël à cause de ses péchés (Israël est représenté par le grand sacrificeur vêtu d'habits sales). C'est comme si Satan avait dit à Dieu : « Ta justice demande que ce peuple coupable périsse. » Et alors comment s'accomplirait la promesse? Mais la grâce de Dieu s'élève au-dessus du jugement, et l'Éternel lui-même justifie le peuple. Qui alors peut condamner? (Zacharie III, 1-5; voyez Ésaïe LI, 8; Romains VIII, 34.)



L'Église ou l'Assemblée

(Son histoire sur la terre)

LES ALBIGEOIS (suite)

HENRI DE LAUSANNE

Henri de Lausanne fut un de ces courageux prédicateurs dont nous parlions. Il avait été moine à

l'abbaye de Cluny. Dans la solitude du cloître, il s'était beaucoup occupé de l'étude du Nouveau Testament, et la parole infallible de Dieu lui avait révélé la vraie nature du christianisme. Dès lors il brûla du désir de faire connaître aux autres la vérité telle qu'il l'avait puisée à sa divine source. Il commença à prêcher. Son apparence extérieure était bien propre à donner du poids et de l'autorité à sa parole. De haute taille, marchant nu-pieds, négligé sur sa personne, doué d'une voix puissante, jetant sur ses auditeurs des regards pleins de feu, précédé d'ailleurs partout où il allait par une grande réputation de science et de sainteté, tout en lui commandait l'attention de la multitude ; tandis que son éloquence entraînée, ses paroles profondes, son apparition extraordinaire frappaient d'effroi les prêtres, et lui attiraient l'approbation du peuple. Dans l'esprit de Jean le Baptiseur, il appelait les âmes à la repentance et exhortait le peuple à se tourner vers le Seigneur. En même temps il exposait les vices du clergé. Cela provoquait nécessairement l'opposition et la haine des prêtres et des moines, mais la multitude n'en était que plus fortement attirée vers lui. Les gens des basses classes aussi bien que les principaux bourgeois, tous se laissaient diriger par lui et le suivaient comme leur conducteur spirituel.

Pour autant que nous le savons, c'est à Lausanne qu'il commença sa mission, et de là lui vint son surnom. Il prêcha aussi la repentance dans la vallée du Léman, puis il se rendit au Mans, en France, vers l'an 1116. Il avait auparavant envoyé deux messages à Hildebert, évêque de cette ville, lequel l'accueillit favorablement. Henri fut encore mieux reçu par le peuple. Il exhortait, comme nous l'avons dit, à la repentance, et ainsi que Pierre de Brueys, il niait le mérite des œuvres pour le salut, s'élevait

contre les superstitions romaines et la suprématie du pape. « Bientôt, » dit un écrivain, « le résultat de sa prédication fut que les gens, comme enchaînés à sa personne, furent remplis de mépris et de haine envers le haut clergé, au point qu'ils ne voulurent plus avoir rien à faire avec lui. Ils ne suivaient plus les offices de l'église romaine ; et même les prêtres se virent les objets de mauvais traitements de la part de la populace et durent recourir à la protection des magistrats. » Cela assurément était un mal, et nous aimons à penser qu'Henri n'approuvait pas ces excès. L'évêque Hildebert était allé à Rome ; à son retour le peuple du Mans refusa de recevoir sa bénédiction. Lorsque Hildebert s'aperçut de la grande influence qu'Henri avait acquise dans son diocèse et qu'il exerçait sur les jeunes prêtres et sur la multitude, au lieu de sévir contre lui il se contenta de lui assigner un autre champ de travail. L'évêque agit en cela en homme intelligent, et Dieu se servit de lui pour que son serviteur portât la lumière en d'autres endroits.

Henri s'éloigna tranquillement et alla rejoindre Pierre de Brueys en Provence. Là il poursuivit sa mission contre les abus et les erreurs de Rome d'une manière encore plus ouverte et plus décidée, s'attirant ainsi toute l'inimitié du clergé. La mort de Pierre de Brueys ne ralentit pas son zèle. Dieu lui accorda encore quelques années durant lesquelles il put poursuivre sans empêchement son œuvre. Mais enfin l'archevêque d'Arles le fit saisir, et le concile de Pise, en l'an 1134, le condamna à être enfermé en prison comme hérétique. Peu après cependant il fut relâché à condition d'aller dans une autre province. Henri se rendit en Languedoc, et là ses prédications eurent un effet si puissant que partout où il allait les églises se vidaient et que les ecclésiastiques

liques étaient délaissés et même traités avec mépris.

Pour réprimer ce mouvement, le pape Eugène III en 1147, envoya, à Toulouse un légat. Celui-ci sentant toute la difficulté de sa mission, demanda à St-Bernard de Clairvaux de l'accompagner. Le vénérable abbé y consentit et annonça par écrit sa venue et le but de son voyage aux seigneurs du midi de la France : « Les églises, » dit-il, « sont abandonnées ; le peuple est sans prêtres ; les prêtres sont sans honneur, et les chrétiens sans Christ. Les églises ne sont plus respectées comme des lieux consacrés ; les sacrements ne sont plus regardés comme saints ; les fêtes ne sont plus célébrées. Les hommes meurent dans leurs péchés — sans pénitence et sans viatique — et les âmes, sans y être préparées, entrent en présence du terrible tribunal. On refuse aux enfants le baptême, et ainsi ils sont exclus du salut. » On voit par ces paroles les progrès qu'avaient faits les doctrines antiromaines, et aussi quel était l'attachement de St-Bernard à la papauté dont il connaissait cependant tous les vices. Il parcourut les contrées troublées par ce que lui-même et les prêtres appelaient l'erreur ; il accomplit, dit-on, des miracles et purifia les endroits souillés par l'hérésie. Le peuple crédule et entraîné par son éloquence, l'admira et un grand nombre retournèrent dans les églises abandonnées. Ainsi étant venu à Alby, où les disciples des cathares étaient le plus nombreux, il prêcha dans l'église principale devant une grande multitude. Après son éloquente prédication, il dit : « Revenez, revenez à l'Église, et afin que nous sachions qui sont ceux qui se repentent, qu'ils lèvent la main au ciel. » Tous levèrent leur main droite. Il en fut de même à Toulouse. Mais là les tisserands et les principaux de la ville étaient seuls attachés aux doctrines cathares ; la masse du peuple y était

étrangère. Une sentence fut rendue contre les hérétiques et les seigneurs promirent de la faire exécuter. Quant à Henri il dut fuir. Poursuivi de lieu en lieu, il fut enfin saisi et incarcéré dans les cachots de l'archevêque de Toulouse. En 1148, la mort le délivra de ses persécuteurs et l'introduisit dans le repos éternel.



La prière de la petite Rose

La petite Rose avait des parents pieux qui lisaient chaque jour avec leurs enfants la bonne parole de Dieu et priaient avec eux. Rose elle-même avait de bonne heure appris à lire, et, toute petite encore, faisait souvent la lecture d'un chapitre auprès de sa bonne mère.

Rose avait aussi appris que Dieu écoute nos prières et qu'il y répond. Elle avait souvent lu et savait par cœur ces paroles de Jésus : « Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et il vous sera ouvert. » Or Rose, un jour, avait vu, dans une boutique de la ville, une magnifique poupée. Toute la journée elle y avait pensé, et le soir, après qu'on l'eut mise au lit et laissée seule, elle se leva tout doucement, se mit à genoux, joignit les mains et dit : « O bon Dieu qui est dans le ciel, Jésus a dit : « Demandez, et il vous sera donné, et tout ce » que vous demanderez en priant, si vous croyez vous » le recevrez. » Et maintenant, ô bon Dieu, j'aimerais à avoir une grande poupée, comme celle que j'ai vue aujourd'hui ; fais que j'en trouve une sur l'oreiller demain matin quand je m'éveillerai. Fais-le, ô Dieu, parce que je crois, pour l'amour de Christ. Amen. »

Et la petite fille se releva, se remit au lit, et s'endormit, tout à fait sûre de trouver le lendemain la poupée qu'elle avait demandée.

Au matin quand petite Rose s'éveilla, ses pensées n'étaient pas d'abord très claires ; elle se mit sur son séant, se frotta les yeux, et tout d'un coup, avec un joyeux sourire, elle s'écria : « Ah ! ma nouvelle poupée ! » Mais quelle triste surprise ! Elle regarda sur l'oreiller, chercha dans les couvertures, se leva et examina tous les meubles et les coins de la chambre, et point de poupée. Le désappointement de Rose fut si grand qu'elle se cacha la tête dans les couvertures et se mit à pleurer et sangloter amèrement. Elle était sûre que Dieu avait entendu sa prière ; elle avait cru de tout son cœur les paroles de Jésus : « Demandez, et il vous sera donné, » elle savait que Dieu ne peut pas mentir, et cependant il ne lui avait pas donné ce qu'elle avait demandé avec foi. Son petit cœur ne comprenait pas cela et en était tout troublé. Tout à coup la pensée lui vint : « Peut-être que maman ou Marie sont venues dans la chambre et l'ont emportée. » Et aussitôt elle cessa de pleurer et appela sa bonne.

« Oh ! Marie, » dit-elle, « avez-vous pris sur mon oreiller une grande, belle poupée toute neuve ? »

« Que voulez-vous dire, enfant ? » répondit Marie ; « vous avez rêvé. »

« Qu'est-ce que c'est que rêver ? » demanda la petite d'une voix piteuse.

« C'est s'imaginer quelque chose qui n'est pas vrai, » répondit la bonne.

« Oh ! Marie, va vite dire à maman de venir, je suis si misérable ; » et la petite recommença à pleurer. Marie n'y pouvait rien comprendre, mais elle alla chercher la maman qui d'abord ne pouvait pas non plus saisir ce que voulait dire sa petite fille par

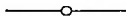
ses paroles entrecoupées de sanglots. « Oh ! maman, j'ai cru, et ce n'est pas vrai. Cela ne peut pas être vrai ! » Le doute quant à la vérité de Dieu était pour l'enfant le pire des troubles.

A la fin la maman calma assez sa petite fille pour que celle-ci pût lui dire la cause de son grand chagrin ; et alors elle essaya avec douceur de lui faire comprendre que Dieu est un tendre Père qui nous aime, que sa parole est toujours vraie, mais qu'il ne nous donne pas toujours justement les choses mêmes que nous Lui demandons. « Il est beaucoup plus grand et beaucoup plus sage que nous, » dit-elle ; « de sorte qu'il sait mieux que nous ce qui nous est bon, et il nous donnera toujours les meilleures choses possibles, si nous le laissons choisir pour nous. Mais si la Bible nous promet le pain qui nous est nécessaire, Dieu nous en donnera toujours, si nous croyons et le demandons. Le texte ne promet pas une poupée neuve, mais cependant, si c'est la volonté de notre Père qui est dans les cieux, il te donnera une poupée neuve, ma chère petite, quand il le trouvera bon. Il faut laisser à sa sagesse de le faire de la manière qui Lui plaira. Tu dois avoir la confiance en Dieu qu'il fera ce qu'il pense être le mieux pour toi, et Lui en laisser le soin, juste comme tu te confies en moi pour te donner chaque jour la nourriture que je juge convenable. Et maintenant, ma chérie, il te faut demander à Dieu, ce bon Père qui est dans le ciel, de te pardonner toutes les méchantes pensées que tu as eues touchant la vérité de sa sainte Parole. »

Rose fit ce que sa maman lui avait dit, et voici sa prière : « O bon Dieu qui es si grand, pardonne-moi d'avoir pensé que la Bible n'est pas toujours vraie ; et si cela est le meilleur pour moi, je te prie, fais-moi avoir un jour une belle poupée neuve quand

il te plaira que je l'aie, pour l'amour de Jésus. Amen. »

Je n'irai pas plus loin dans l'histoire de la petite Rose. Il n'importe pas que nous sachions si Dieu a jugé bon de lui donner la poupée tant désirée. Elle avait appris à se confier en Dieu pour lui donner ce qui était le meilleur pour elle. Dieu est trop sage pour nous accorder toutes nos fantaisies, ou même pour nous donner toujours ce qui pourrait nous sembler bon ; il sait ce qu'il nous faut, mais il est certain que « si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute ; et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées. » (I Jean V, 14, 15.) C'est pourquoi, chers jeunes amis, priez avec confiance, exposez à Dieu tous vos besoins, et laissez-lui, à Lui qui est un Père tendre et bon, le soin de vous exaucer quand et comment il le voudra. Mais, n'est-ce pas, il est une chose que vous pouvez Lui demander avec la certitude d'être exaucés ? C'est la sagesse (Jacques I, 5), non celle selon le monde, mais la sagesse selon Dieu, dont la crainte de Dieu est le commencement, et dont le Seigneur Jésus est la fin.



Lettre d'une grand'maman à son petit-fils

11 avril

Mon cher petit Miloutze chéri (1),

Cette année-ci il n'y aura pas, je le crains, un bien beau printemps pour fêter notre cher petit garçon. Il fait encore froid et le soleil semble avoir beaucoup de peine à percer les nuages et à faire briller ses rayons pour faire pousser les petites fleurs. Et en

(1) Miloutze, pour Michel.

l'attendant, les bourgeons et les boutons restent cachés dans leur lit chaud, comme ont fait pendant tout l'hiver deux petits garçons que je connais qui se pelotonnaient bien sous leurs couvertures jusqu'à ce qu'on eût allumé un bon feu dans leur chambre. Ah ! c'est que c'est bien bon la chaleur, n'est-ce pas ? Nous ne pourrions pas vivre sans elle, et nos corps souffrent quand l'hiver est très long et que nous n'avons pas de soleil.

Mais heureusement il y a un autre soleil, un soleil qui éclaire et réchauffe nos âmes, de manière à ce que nous puissions être toujours joyeux. C'est le Seigneur Jésus qui s'appelle le « Soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons, » parce que c'est Lui qui donne la vie à nos âmes. Tu verras dans le Nouveau Testament que grand papa et grand'maman t'envoient pour ta fête, combien ce bon Sauveur t'a aimé, mon cher petit, et j'espère que ton jeune cœur éprouvera le besoin de répondre à cet amour, et que toi et ton frère vous deviendrez de bonne heure des agneaux du bon Berger.

Il y a encore un autre soleil qui brille dans votre demeure. Devines-tu lequel, Mimi chéri ? Sais-tu où il faut le chercher ? C'est dans le cœur de papa et de maman. Oui, c'est leur amour qui fait la vie bien douce à leurs enfants bien-aimés. Et j'espère que ton frère et toi, vous voudrez aussi en grandissant être de doux rayons de soleil pour papa et maman chéris, et aussi pour la chère tante qui vous aime bien.

Maintenant, mon chéri, grand'maman doit te dire adieu. Elle espère que tu seras bien reconnaissant envers le bon Père qui est dans les cieux, qui t'a donné un bon papa, une douce maman, et beaucoup de choses pour te rendre heureux ; et grand'maman prie le Seigneur pour que tu aimes Jésus et pour que tu sois toujours obéissant et sage.

Réponses aux questions du mois d'août

1° « Le roi aperçut un homme qui n'était pas vêtu d'une *robe de noces*. Et il lui dit : Ami, comment es-tu entré ici, sans avoir une *robe de noces* ? » (Matthieu XXII, 11, 12.)

2° « Le père dit à ses esclaves : Apportez dehors la *plus belle robe*, et l'en revêtez. » (Luc XV, 22.)

3° « Et il leur fut donné à chacun une *longue robe blanche*; et il leur fut dit qu'ils se reposassent encore un peu de temps. » (Apocalypse VI, 11.)

4° « Je vis une grande foule se tenant devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de *longues robes blanches*.... Ceux-ci qui sont vêtus de *longues robes blanches*, qui sont-ils?... Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation, et ils ont lavé *leurs robes*, et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau. » (Apocalypse VII, 9, 13, 14.)

5° « Bienheureux ceux qui lavent *leurs robes*, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent par les portes dans la cité. » (Apocalypse XXII, 14.)

Que mes jeunes lecteurs et lectrices se demandent : « Suis-je revêtu de la robe de nocés ? Ai-je reçu du Père la plus belle robe ? »

Questions pour le mois de septembre

Cherchez dans le Nouveau Testament les passages où il est parlé :

1° d'Adam.

2° d'Ève.

3° d'Abel.

4° de Caïn.

5° d'Hénoch ou Énoch.

6° de Noé.

Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JOAS

HISTOIRE DU PROPHÈTE JONAS

*Le prophète s'irrite contre l'Éternel et est repris
par Lui*

LA MÈRE. — Tu m'as demandé, Sophie, si Jonas ne fut pas heureux que Dieu eût épargné Ninive. Il aurait dû l'être, et aurait dû rendre grâces à l'Éternel d'avoir béni sa prédication qui avait amené le roi et son peuple à la repentance. Au contraire, « Jonas trouva cela très mauvais et fut irrité. »

SOPHIE. — C'était bien mal de sa part. Comment est-ce qu'un prophète peut trouver mauvais ce que Dieu fait ? C'est se révolter contre Lui, n'est-ce pas ? Et je trouve qu'il était bien cruel d'être irrité, parce que Dieu n'avait pas fait périr les Ninivites.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie ; mais nous voyons par là ce qu'est le cœur naturel de l'homme, même chez un prophète : il est méchant et rebelle. L'histoire de Jonas est là pour nous l'apprendre.

SOPHIE. — Pour quelle raison Jonas fut-il irrité ? Peux-tu me le dire ?

LA MÈRE. — Jonas pensait que la faveur de Dieu était seulement pour les Juifs, et que les païens n'avaient aucune part à la miséricorde divine et ne méritaient que d'être détruits. Il était fâché que Dieu agit autrement.

SOPHIE. — Oh ! maman ; cela me rappelle la parabole du fils prodigue. Le fils aîné était fâché, parce que son père avait pardonné à son frère (1).

(1) Luc XV, 25-28.

LA MÈRE. — Oui ; il représente, de même que Jonas, ce qu'étaient les Juifs au temps du Seigneur et des apôtres. Ils auraient voulu jouir eux seuls du salut et de la bénédiction que le Messie apportait, et s'irritaient de ce que l'Évangile était aussi annoncé aux nations païennes. C'est pour cela qu'ils ont tellement persécuté l'apôtre Paul (1). Ils étaient fâchés de ce que Dieu était bon (2). C'est ainsi que notre méchant cœur veut tout avoir pour lui seul et être avant tous les autres ; il est plein d'égoïsme et d'orgueil. Mais, mon enfant, si nous avons reçu Jésus dans nos cœurs, sa grâce nous rend humbles et dévoués, et pleins de renoncement et d'amour envers tous, et nous nous réjouissons lorsque Dieu fait du bien à d'autres ; par exemple, quand nous apprenons la conversion des pécheurs.

SOPHIE. — Pauvre Jonas ! Il oubliait que l'Éternel avait usé de grâce envers lui, et l'avait tiré du ventre du grand poisson. Mais est-ce que Dieu ne lui dit rien pour le reprendre ?

LA MÈRE. — Non ; ce fut Jonas qui parla d'abord et exhala son dépit devant Dieu. « Il pria l'Éternel, » nous est-il dit.

SOPHIE. — Oh ! maman ; quelle prière pouvait sortir d'un cœur irrité ? Elle ne pouvait pas être bonne et agréable à Dieu comme celle qu'il fit quand il était au fond de la mer et près de la mort.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. La vraie prière, agréable à Dieu, vient d'un cœur humble, soumis, qui sent ses besoins et sa faiblesse et qui n'a de mauvais sentiments contre personne (3). Celle de Jonas n'avait rien de ces caractères-là. Il dit : « Éternel, je te prie, n'était-ce pas là ma parole, quand

(1) 1 Thessaloniens II, 15, 16. — (2) Matthieu XX, 15.

(3) Matthieu V, 23, 24 ; VI, 12, 14 ; Marc XI, 25 ; 1 Timothée II, 1.

j'étais encore dans mon pays? C'est pourquoi j'ai d'abord voulu m'enfuir à Tarsis, car je savais que tu es un Dieu qui fais grâce et qui es miséricordieux, lent à la colère et grand en bonté et qui te repens du mal dont tu as menacé; et maintenant, Éternel, je t'en prie, prends-moi ma vie, car mieux me vaut la mort que la vie. »

SOPHIE. — C'est une étrange prière, maman. Jonas savait que Dieu était bon et miséricordieux, et c'est pour cela qu'il avait voulu s'enfuir à Tarsis. Il aurait dû au contraire aimer ce Dieu qui fait grâce et être heureux de Lui obéir.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. La connaissance de ce qu'est Dieu ne suffit pas, il faut que le cœur lui soit soumis, sans cela on est orgueilleux et on en vient à penser, comme Jonas, que l'on sait mieux que Dieu ce qu'il faut faire. L'apôtre dit : « La connaissance enfle, mais l'amour édifie (1). » Il y a bien des personnes qui savent que Dieu est bon et miséricordieux et même qu'il est « amour, » et qui, si les choses ne vont pas à leur gré, murmurent et s'irritent.

SOPHIE. — N'est-ce pas, c'est à Moïse que l'Éternel avait déclaré qu'il faisait grâce et qu'il était lent à la colère et plein de bonté (2)? Jonas l'avait sans doute appris dans l'Exode.

LA MÈRE. — Je le pense; tu peux remarquer que Dieu fit cette déclaration après que le peuple d'Israël eut péché en faisant et adorant le veau d'or, et que Moïse eut intercédé pour les coupables, et que l'Éternel eut pardonné.

SOPHIE. — Jonas avait de bien autres sentiments que Moïse. Il aurait voulu que Dieu fit périr les habitants de Ninive, tandis que Moïse demandait à

(1) I Corinthiens VIII, 1. — (2) Exode XXXIV, 6, 7.

Dieu de pardonner à son peuple (1). Je pense, maman, que Moïse connaissait vraiment le cœur de Dieu.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Moïse vivait dans l'intimité avec Dieu, et loin de fuir sa présence comme Jonas, il aimait à Lui parler et connaissait ses pensées. Aussi Dieu s'entretenait avec Moïse face à face, comme un ami avec son ami (2).

SOPHIE. — C'eût été terrible pour Jonas si Dieu l'avait fait mourir dans l'état d'âme où il était.

LA MÈRE. — Sans doute ; mais, dans sa bonté, Dieu n'écoute pas toujours les prières insensées des hommes. Il voulait instruire Jonas et non le perdre, et il se montre à l'égard de son pauvre serviteur précisément ce que Jonas lui reproche d'être, c'est-à-dire miséricordieux, lent à la colère et grand en bonté. Sans cela, que fut en effet devenu le malheureux Jonas ?

SOPHIE. — Chère maman, je me rappelle que le prophète Élie demanda aussi à l'Éternel de prendre sa vie quand il fuyait de devant Jézabel (3).

LA MÈRE. — En effet, Sophie, et Moïse aussi, ce grand serviteur de Dieu, adressa à Dieu la même requête (4). Ils avaient tort, sans doute, mais leurs motifs étaient bien différents de ceux de Jonas. Élie était découragé, sa foi avait faibli, il se croyait seul en Israël pour maintenir les droits de Dieu, il sentait son impuissance, et il désirait mourir puisqu'il ne pouvait rien faire. Moïse sentait toute la charge qui pesait sur lui comme conducteur du peuple ; elle était trop lourde pour lui, et il disait à l'Éternel : « Tue-moi donc. » Chez tous les deux, la confiance en l'Éternel avait manqué ; c'était l'infirmité humaine.

(1) Exode XXXII, 11-14. — (2) Exode XXXIII, 11.

(3) 1 Rois XIX, 4. — (4) Nombres XI, 15.

Mais Jonas se conduit comme un enfant qui se fâche parce qu'on ne lui donne pas ce qu'il veut, et il méconnaît le vrai caractère de Dieu et même s'y oppose. C'était de la rébellion.

SOPHIE. — Qu'est-ce que l'Éternel répondit à Jonas ?

LA MÈRE. — Il le reprit avec douceur. « Fais-tu bien, » lui dit-il, « de l'irriter ? » Il s'adressait ainsi au cœur et à la conscience de Jonas. Dieu voulait qu'il rentrât en lui-même et se demandât : « Est-ce bien ce qu'un prophète doit faire de reprocher à Dieu sa bonté ? Est-ce bien d'être fâché, parce que Dieu épargne tant de milliers de personnes ? Ne te souviens-tu pas qu'il a eu compassion de toi ? » Voilà ce que Dieu voulait que Jonas fit. Mais ne penses-tu pas que tu devrais souvent prendre cette question pour toi ?

SOPHIE. -- Oui, maman ; je me le disais, car souvent je me fâche, parce que mon petit frère dérangement mes affaires, ou parce que je trouve mes leçons difficiles, ou que tu ne m'as pas permis de sortir avec mes amies. Mais je désire me souvenir de la question que Dieu adressa à Jonas, et je tâcherai de me demander : « Est-ce que tu fais bien de l'irriter ? »

LA MÈRE. — Tu auras raison, ma fille. Et nous devrions tous, lorsque nous éprouvons quelque contretemps et que nous nous impatientons, nous demander : « Fais-tu bien ? » Dieu veut, mon enfant, que nous connaissions l'état de notre cœur devant Lui, et que nous jugions ce qui n'est pas bon pour le délaissier. Nous trouvons dans l'Écriture bien d'autres questions qu'il adresse aux hommes, que nous devons nous appliquer, et qui sont destinées à nous amener à connaître notre état devant Lui. Une autre fois, nous en examinerons quelques-unes.

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

LES ALBIGEOIS (*suite*)

L'influence exercée par le zèle et l'éloquence de Bernard de Clairvaux fut de courte durée. Les doctrines cathares reprirent le dessus, épurées, comme nous l'avons dit, par l'action des Vaudois de Lyon, chassés par la persécution, et qui apportaient avec eux les Écritures. Pour combattre ce mouvement, une conférence fut convoquée en 1165 par l'évêque d'Alby. On y invita quelques « bonshommes, » ou chefs des cathares. Après qu'on les eut interrogés, on les déclara hérétiques, mais on n'osa rien décréter contre eux. L'un d'entre eux rendit un témoignage remarquable de leur foi. Après avoir hardiment affirmé qu'il était prêt à prouver par le Nouveau Testament que les prêtres, leurs ennemis, au lieu d'être de bons pasteurs, n'étaient que des mercenaires, il ajouta : « Écoutez, ô bonnes gens, écoutez cette profession de foi : Nous croyons à un seul Dieu, à son Fils Jésus-Christ, à la communication du Saint-Esprit aux apôtres, à la résurrection, à la nécessité du baptême et de l'eucharistie. »

Le pape Innocent III (de l'an 1198 à 1216), homme plein d'énergie, résolut d'en finir avec cette hérésie sans cesse renaissante et qui s'étendait toujours plus. Il envoya d'abord en Languedoc comme légats, l'inquisiteur Rainerio Sacconi et un autre. Leur mission était de chercher à convertir les sectaires. Douze abbés de Cîteaux (1) les accompagnaient. Le

(1) Cîteaux est un village de la Côte d'Or, près duquel était une abbaye de religieux nommés Cisterciens, du nom

pape chargea ensuite deux autres légats, dont l'un était Pierre de Castelnau, de poursuivre cette œuvre. Diégo, évêque d'Ossuna, et Dominique, son sous-prieur, le fondateur de l'ordre des Dominicains et de l'inquisition, se joignirent à eux. Dominique, voyant que ses efforts et ceux de ses compagnons étaient infructueux, leur conseilla d'aller nu-pieds, pauvrement vêtus, sans argent, imitant dans tout leur extérieur les « parfaits, » ou chefs des cathares. Ils s'insinuaient ainsi auprès des soi-disant hérétiques, et tout en cherchant à les ramener dans l'église romaine, ils s'informaient de leurs croyances et de tout ce dont plus tard ils pourraient se faire une arme contre eux. Leurs efforts furent sans résultat, et le pape vit qu'il fallait prendre d'autres mesures et se servir d'autres armes.

Les Albigeois croyant aux intentions pacifiques du pape, demandèrent une conférence publique. Pour gagner du temps, Innocent l'accorda. Les évêques et les moines acceptèrent le débat, et l'on se réunit à Montréal, près de Carcassonne. Des arbitres furent nommés des deux parts. Les Albigeois avaient désigné un de leurs diacres, Arnaud Hot, pour soutenir leurs croyances par la parole de Dieu. Il entreprit de prouver :

1^o Que la messe avec la transsubstantiation était d'invention humaine et non de l'ordonnance de Jésus-Christ et des apôtres.

2^o Que l'église romaine n'était pas l'Épouse de Christ, mais plutôt une église de trouble enivrée du sang des martyrs.

3^o Que la police de l'église romaine n'est ni bonne, ni sainte, ni établie par Jésus-Christ.

latin du village (Cistercium). Cet ordre de moines prit dans le moyen âge une très grande extension.

On voit avec quelle hardiesse les Albigeois se présentaient devant leurs ennemis, et quelle confiance ils avaient dans la vérité des doctrines qu'ils soutenaient. La conférence dura quatre jours. Arnaud Hot provoqua l'admiration des assistants par son éloquence. Quant aux prêtres, ils ne purent prouver leurs thèses ni par Jésus-Christ, ni par les apôtres. La question principale qui fut traitée était celle de l'eucharistie. Arnaud démontra sans peine que « selon la doctrine de la transsubstantiation, le pain n'existe plus, puisqu'il est changé dans le corps de Christ. La messe est donc sans le pain, et en conséquence n'est pas la Cène du Seigneur, où il y a du pain. Le prêtre rompt le corps, puisque l'hostie est devenue le corps de Christ ; il ne rompt donc pas le pain, et ainsi il ne fait pas ce qu'ont fait Jésus-Christ et Paul. » Les légats, les évêques, les prêtres et les moines, pleins de honte et de déplaisir, ne voulurent pas en entendre davantage et se retirèrent.

Pendant ce temps, le pape avait envoyé dans toute l'Europe des prédicateurs chargés d'annoncer une croisade pour écraser l'hérésie dans le sud de la France. « Nous vous exhortons, » disaient-ils, « à vous efforcer de détruire la méchante hérésie des Albigeois, et de les traiter avec plus de rigueur que les Sarrasins même. Poursuivez-les avec une main forte ; privez-les de leurs terres et de leurs possessions ; chassez-les et mettez des catholiques à leur place. » Tel était le langage de ceux qui se disaient les ministres de Jésus, de Celui qui ne voulait pas que ses disciples fissent descendre le feu du ciel sur ceux qui refusaient de le recevoir. (Luc IX, 51-56.) A ceux qui s'engageaient à prendre les armes pendant quarante jours contre les hérétiques, on promettait la rémission de tous leurs péchés et le

paradis. Cette prédication de sang fut entendue, comme nous le verrons.

Toulouse et son comté étaient un des principaux centres des Albigeois, et avaient alors pour seigneur Raymond, sixième comte de Toulouse. C'était un prince sage, humain et paisible. Bien que catholique, et regrettant que les Albigeois ne fussent pas attachés à l'église romaine, il les tolérait et les protégeait, voyant en eux des sujets loyaux, fidèles, qui s'appliquaient au travail et contribuaient à la prospérité de la contrée. En 1207, le pape lui envoya comme légat, Pierre de Castelnau pour le sommer d'exterminer par le fer et le feu ses sujets hérétiques, s'ils ne voulaient pas abjurer leurs erreurs et rentrer dans le giron de l'église. Deux fois Raymond refusa et deux fois il fut excommunié par le légat, et son pays placé sous l'interdit. Le pape approuva les faits de son légat et écrivit à Raymond une lettre où ressort tout l'orgueil et l'arrogance de celui qui se nommait le serviteur des serviteurs du Seigneur, mais qui en même temps fut le premier à s'intituler : « Vicaire de Dieu sur la terre. » « Homme pire que la peste, » disait-il, « tyran ambitieux, cruel et horrible ! Quel orgueil s'est emparé de ton cœur et combien grande est la folie, que tu troubles la paix de ton prochain, et que tu braves les saints commandements de Dieu, en protégeant les ennemis de la foi ! Si tu ne crains pas les flammes éternelles, tu dois redouter les châtimens temporels que tu as mérités par tant de méfaits. Car en vérité l'église ne peut être en paix avec le chef d'aventuriers et de brigands, avec le protecteur des hérétiques, le contempteur des saints commandements, l'ami des Juifs et des usuriers, l'ennemi des prélats, et le persécuteur de Jésus-Christ et de son Église. Le bras du Seigneur restera étendu contre toi jusqu'à

ce que tu sois réduit en poussière. En vérité, il te fera sentir combien il est difficile d'échapper à la colère que tu as amassée sur ta tête ! »

Contre qui et pourquoi le pape lançait-il de si terribles menaces ? Contre un prince qui ne voulait pas servir de bourreau aux prêtres et verser le sang innocent de ses fidèles et laborieux sujets. Et cependant si grande était la puissance et l'autorité de ce chef de la chrétienté, et telle la crainte qu'inspiraient ses anathèmes, que Raymond s'inclina devant sa volonté. Il signa un écrit par lequel il s'engageait à détruire tous les hérétiques qui se trouvaient dans ses domaines. Mais il ne pressa la persécution qu'avec mollesse et hésitation. Le légat s'en aperçut, et brûlant d'indignation, il se répandit en invectives violentes contre le comte, le traitant de lâche et de parjure, et l'excommuniant de nouveau. Devant cette insolence, comment s'étonner que Raymond, profondément blessé, se soit laissé aller à la colère ? Dans un moment à déplorer, il se serait écrié, dit-on, que Pierre de Castelnau paierait de sa vie son impudence. Quoi qu'il en soit, un de ses chevaliers, jaloux de l'honneur de son seigneur, se rendit auprès du légat, et lui adressa des remontrances au sujet de sa conduite vis-à-vis de Raymond. Comme le légat lui répondait avec la même hauteur, le chevalier irrité le perça de son poignard et le blessa mortellement.

(A suivre.)



Les mauvais anges (suite)

Satan et ses anges avaient agi, dans les temps de l'Ancien Testament, d'une manière plus ou moins cachée. Vous pouvez remarquer, mes jeunes amis,

qu'il n'y est nommé que trois ou quatre fois. Mais dès que le Fils de Dieu, le Seigneur Jésus, paraît dans le monde, l'action de Satan et de ses anges se manifeste clairement, pleine d'énergie malfaisante. Il semble déployer toutes ses forces contre Dieu et pour opprimer les hommes. Nous voyons dans les évangiles combien souvent il est question de démons, d'hommes et de femmes dont les démons se sont emparés corps et âmes, et qu'ils font horriblement souffrir. D'où viennent à cette époque ces efforts si puissants de Satan? C'est, mes jeunes amis, qu'une puissance nouvelle et bienfaisante, une puissance divine et spirituelle, est apparue sur la terre dans la Personne adorable du Christ, le Fils de Dieu, manifesté « afin qu'il détruise les œuvres du diable. » (I Jean III, 8.) Alors Satan engage la lutte suprême contre le Seigneur Jésus.

Quand le Christ, le Sauveur, fut né à Bethléhem, aux acclamations de joie et de triomphe de l'armée céleste, Satan qui reconnut en Lui la postérité de la femme annoncée en Éden comme devant détruire sa puissance (Genèse III, 15), fit un suprême effort pour faire périr le petit enfant. Ouvrez votre Nouveau Testament, au chapitre XII de l'Apocalypse, vous y lirez qu'un grand dragon roux ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes, se tient devant la femme qui allait mettre au monde un fils, afin de le dévorer dès qu'il naîtrait. Qui est ce grand dragon? C'est le serpent ancien, appelé diable et Satan. (Apocalypse XII, 9.) Pourquoi est-il vu avec sept têtes et dix cornes, et des diadèmes sur ses têtes? Parce qu'il est représenté comme se servant de la puissance civile, de l'autorité dans le monde, pour accomplir ses desseins contre Dieu. La femme est la figure d'Israël, du peuple au sein duquel devait naître le Messie. Et l'enfant, c'est Christ.

Or vous savez, mes jeunes amis, ce qui eut lieu quand Jésus fut né à Bethléhem, comment les mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem et demandèrent où était le Roi des Juifs dont Dieu, dans leur pays lointain, leur avait fait connaître la naissance. Le méchant et cruel roi Hérode, poussé par Satan, et craignant que ce Roi des Juifs ne voulût un jour lui ôter le royaume, fit tuer tous les petits enfants de Bethléhem et des environs. Il croyait, dans sa folie, annuler les desseins de Dieu, écrits dans les livres des prophètes. C'était bien l'œuvre de Satan, du grand dragon, n'est-ce pas ? Mais Dieu veillait sur son Fils et déjoua la méchanceté d'Hérode et le dessein du diable, comme nous le lisons en Matthieu II, 12-15.

Que fera maintenant Satan ? Il cherchera à entraîner Jésus dans le péché. Le Seigneur ayant été baptisé par Jean, le Saint-Esprit descendit sur Lui, et il fut emmené par l'Esprit dans le désert. Satan l'y suivit, espérant le séduire et le faire tomber, comme il avait fait tomber Adam et Israël. Oh ! s'il pouvait induire Jésus à douter de Dieu, à lui désobéir, à être orgueilleux, à se prosterner devant lui, Satan, quel triomphe ! Sa tête ne serait pas brisée, sa puissance ne serait pas détruite, Dieu serait déshonoré et vaincu, les hommes resteraient sous l'empire du mal et ne seraient pas sauvés. Mais Jésus, l'homme saint et parfait en tout, resta dans la soumission, la dépendance et l'obéissance à Dieu ; il ne céda pas au diable, mais le repoussa par la parole de Dieu, l'épée de l'Esprit. (Éphésiens VI, 17.) A chaque assaut de l'ennemi, il répondait par : « Il est écrit, » et le diable confus dut se retirer de Lui pour un temps. (Luc IV, 13.) Suivez l'exemple du Seigneur Jésus, mes jeunes amis. Que la parole de Dieu demeure en vous, et par elle vous repousserez et vaincrez le méchant. (1 Jean II, 14.)

Satan ne se découragea pas après cet échec. Notre précieux Sauveur poursuivait sa course bénie sur la terre, « faisant du bien, guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance » (Actes X, 38); « les démons sortaient de plusieurs, criant et disant : « Tu es le Fils de Dieu » (Luc IV, 41); « on lui apportait beaucoup de démoniaques, et il chassait les esprits par une parole » (Matthieu VIII, 16); en un mot, il avait vaincu et lié l'homme fort, Satan, et il délivrait ceux que Satan tenait captifs. (Luc XI, 21, 22.) Lisez, mes jeunes amis, ces merveilleux récits où l'on voit Jésus déployant sa puissance de grâce envers ceux que les esprits malins tourmentaient. (Matthieu XI, 22; Marc V, 1-20; IX, 17-29; Luc XIII, 10-17; VIII, 2; Marc VII, 24, 30.) Mais pendant ce temps Satan agissait aussi. Les chefs du peuple juif haïssaient le Seigneur, parce qu'il mettait à nu leur avarice, leur hypocrisie, leur orgueil et leur propre justice, et Satan les poussa à le faire mourir. (Lisez Jean VIII, 37, 38, 40, 41, 44; Luc XIX, 47; XX, 19; XXII, 53.) C'est lui qui mit au cœur de Judas de trahir son Maître. « Satan entra dans Judas, surnommé Iscariote, » dit la Parole. (Luc XXII, 3; Jean XIII, 27.) Quelle chose terrible, n'est-ce pas, que le diable ait pu s'emparer ainsi d'un homme qui avait vécu avec le Seigneur pendant trois années ! C'est que Judas avait laissé une mauvaise passion, l'amour de l'argent, dominer dans son cœur. Il aurait voulu qu'on vendit le parfum que Marie, dans son amour, versa sur les pieds de Jésus, et qu'on en donnât l'argent aux pauvres. Mais, dit l'évangéliste, « ce n'est pas qu'il se souciait des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et qu'il avait la bourse. » (Jean XII, 5, 6.) C'est par les convoitises de notre cœur, si nous ne les réprimons pas, que Satan trouve accès en nous : prenez-y garde, chers jeunes amis. Satan livra encore

un combat au Seigneur Jésus. Il le suit au jardin de Gethsémané. Jésus anticipe là les terreurs de la mort qu'il devait subir et dont Satan avait le pouvoir (Hébreux II, 14); devant l'âme du Sauveur sont placées les souffrances du jugement divin contre le péché, et il est saisi de tristesse jusqu'à la mort. Satan cherche à en profiter pour détourner Jésus de l'accomplissement de son œuvre. Mais notre adorable Sauveur prie, se soumet et accepte de la main de son Père la coupe amère des douleurs (Matthieu XXVI, 36-46; Jean XVIII, 11), et Satan encore une fois est vaincu. Alors l'ennemi met en œuvre la puissance du monde. Animés par lui et conduits par Judas, les soldats et les serviteurs des chefs des Juifs s'emparent de Jésus; le sanhédrin le condamne injustement et le livre au gouverneur romain qui, contre sa conscience, le fait crucifier. C'était l'acte suprême du péché de l'homme et de l'effort de Satan. Celui-ci semble triompher. Son adversaire est mort; il a disparu de la terre; Satan est désormais le prince du monde qui a rejeté et mis à mort le Fils de Dieu. Mais le dessein de Dieu peut-il être anéanti? Dieu avait envoyé son Fils dans le monde pour sauver les pécheurs; Satan aurait-il le dessus? Non, chers jeunes amis. Le diable a fait une œuvre qui le trompe. La mort de Jésus accomplit la parole que la semence de la femme aurait le talon brisé en écrasant la tête du serpent. De la mort de Jésus jaillit la lumière, la vie, la paix, le salut pour l'homme pécheur. La puissance du diable est brisée; et la preuve en est la résurrection de Christ, son ascension et sa séance à la droite de Dieu. « Par la mort, il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. » (Hébreux II, 14.) « Ayant dépouillé les principautés et les autorités, il les a produites en public, triomphant

d'elles en la croix. » (Colossiens II, 15.) Et nous lisons encore : « Étant monté en haut, il a mené captive la captivité » (Éphésiens IV, 8) ; c'est-à-dire que Satan qui tenait captifs les pécheurs, est lui-même réduit en captivité.

Les trois pierres

Une jeune fille que nous nommerons Lucie, était allée, par un beau jour d'été, visiter avec un de ses parents et quelques amis, une vieille tour située sur une colline et du sommet de laquelle on jouissait d'une belle vue. Après l'avoir admirée, les visiteurs descendirent et s'arrêtèrent dans une des chambres de la tour pour s'y reposer. Après un moment, la jeune fille se glissa hors de la chambre pour explorer le reste de la tour, et ayant descendu quelques marches, elle se trouva devant une porte ouverte. Jetant un coup d'œil curieux à l'intérieur, elle vit avec surprise que les murs en étaient couverts d'antiques armures, boucliers, casques, cuirasses et armes offensives de toutes sortes. Un vieux lit entouré de rideaux occupait un des coins de la chambre.

La femme qui gardait la tour, ayant aperçu la jeune fille, s'approcha d'elle et lui dit : « Vous plairait-il d'entrer, Mademoiselle, et de regarder ces vieilles armures ? Cela vous intéressera, j'en suis sûre. » Lucie entra et comme elle s'approchait du vieux lit pour en examiner les rideaux, elle s'aperçut qu'il était occupé par une vieille femme.

« C'est ma pauvre mère, Mademoiselle, » dit la femme. « Elle souffre cruellement de rhumatisme. »

Lucie connaissait et aimait le Sauveur, et tandis

que l'on parlait de la maladie de la vieille femme, il lui vint à la pensée que la patiente, confinée dans son lit depuis nombre d'années, avait une âme qui pouvait être sauvée ou perdue pour toujours. Et tout en pressant avec affection la main de la vieille femme, elle se disait : « Elle est peut-être ignorante du grand salut. Ne devrais-je pas lui parler ? »

« Tu n'es qu'une enfant, » lui souffla Satan. « Tu as besoin d'être enseignée toi-même, et comment enseignerais-tu les autres ? Ces gens vont te trouver bien hardie de te poser en docteur. » Mais ce passage lui revint à l'esprit : « Quiconque aura honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans sa gloire. » (Luc IX, 26.) Lucie était d'une nature timide, mais en rougissant et les yeux pleins de larmes, elle regarda la vieille femme couchée devant elle, et lui demanda doucement : « Êtes-vous une chrétienne ? »

« Comment ! Mais certainement, ma chère enfant, » répliqua-t-elle « J'ai été faite chrétienne lorsque j'étais toute petite enfant » (1).

A cette réponse, Lucie ouvrit de grands yeux, car elle savait que la parole de Dieu dit : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » (Jean III, 3.) Fixant sur la malade un regard sérieux, elle dit : « Je ne suis qu'une toute jeune fille et vous êtes une personne âgée, mais permettez-moi de vous demander si vous savez qui est Jésus-Christ ? »

« C'est quelque chose qui a rapport à Dieu, » répondit la vieille femme. « L'Église est très loin d'ici, » continua-t-elle, « et il y a bien longtemps que je n'y suis allée ; mais je n'ai jamais fait de mal à personne, et j'ai toujours payé ce que je devais. Ainsi

(1) La vieille femme voulait dire qu'elle avait été baptisée.

j'ai quelque raison d'espérer que j'irai au ciel, parce que Dieu est miséricordieux. »

Lucie fut très affligée de voir la grande ignorance de cette pauvre malade qui, bien que vivant dans un pays où la Bible est répandue et connue, ne savait pas qui était Jésus-Christ et se confiait pour son salut en sa propre bonté, au lieu de s'appuyer sur l'œuvre accomplie par le Sauveur. Élevant silencieusement son cœur à Dieu pour être dirigée dans ce qu'elle aurait à dire, elle répéta quelques passages de l'Écriture destinés à montrer à la vieille femme l'état de perdition où nous sommes tous par nature devant Dieu. — Écoutez, lui dit-elle, ce que déclare la parole de Dieu : « Nous avons tous été errants comme des brebis. » (Ésaïe LIII, 6.) — « Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu. » (Romains III, 23.) — « Celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. » (Jean III, 18.) Ensuite elle raconta simplement que Dieu, dans son amour, avait envoyé dans le monde son Fils unique et bien-aimé pour sauver ceux qui étaient perdus, et comment Jésus avait souffert et était mort sur la croix pour expier nos péchés. Et elle décrivit l'agonie et l'abandon de Dieu par lesquels avait passé pour nous ce précieux Sauveur. Elle avait oublié sa timidité, et les deux femmes écoutaient avec avidité. L'Esprit Saint assista la jeune fille lorsqu'elle supplia la vieille femme de se confier en Christ seul pour son salut éternel, « car, » ajouta-t-elle, « celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » (Jean III, 36.)

Saisissant la main de Lucie, la vieille femme s'écria : « Oh ! mademoiselle ; je n'ai jamais entendu rien de semblable auparavant. Je suis une bien mi-

sérable créature de n'avoir pas aimé un tel Sauveur. Voulez-vous vous mettre à genoux et prier pour moi ? »

« Et pour moi aussi, » ajouta la plus jeune femme.

Mes jeunes lecteurs et lectrices peuvent s'imaginer combien cela parut difficile à Lucie. Jusqu'alors la voix de sa prière n'avait été que pour l'oreille de Dieu, et maintenant voici deux femmes, les yeux pleins de larmes et avec des cœurs anxieux, qui s'attendent à ce qu'elle, presque une enfant, prie pour elles ! Un grand combat se livra en elle entre son profond désir d'aider ces âmes troublées et sa timidité naturelle. Cependant elle s'agenouilla, tout en se sentant si émue qu'elle craignait de ne pouvoir exprimer ce qu'elle ressentait dans son cœur. Mais de nouveau l'Esprit de Dieu l'aida dans sa faiblesse, et les paroles coulèrent librement de ses lèvres.

Quand elle eut fini, les deux femmes l'embrassèrent affectueusement, la remerciant avec effusion pour ses paroles et sa prière, et la vieille malade déclara que le Seigneur lui-même l'avait envoyée comme une messagère de bonnes nouvelles pour son âme.

Lucie craignait que son oncle ne fût inquiet de son absence et se préparait à l'aller chercher, lorsque la porte s'ouvrit et il entra avec ses amis pour s'informer de la malade. Lucie dit rapidement à l'oreille de celle-ci de ne pas mentionner leur conversation, et se tourna vers les vieilles armures. « Ah ! » lui dit son oncle, « vous regardez ces antiques curiosités. Je savais bien que je vous trouverais ici. »

Ils descendirent ; mais avant d'arriver à la porte extérieure, la jeune femme tira Lucie à part, et l'embrassant, lui dit : « Que Dieu vous bénisse, mademoiselle. Voulez-vous prier pour moi et pour ma

pauvre vieille mère? » Lucie le promit volontiers ; alors la femme prit sur la tablette de la cheminée trois pierres qu'elle lui présenta en lui disant les yeux baignés de larmes : « Je n'ai rien d'autre à vous offrir. Prenez-les, je vous prie, mademoiselle, et chaque fois que vous les verrez, priez pour nous. »

Lucie emporta les pierres, et pendant des mois, lorsqu'elle les voyait, elle demandait à Dieu de bénir et de sauver ces deux pauvres femmes.

Deux étés se passèrent sans que la jeune fille entendit parler de la vieille malade et de sa fille, lorsqu'un jour une amie de Lucie qui demeurait dans le voisinage de la tour, lui demanda si elle n'avait pas visité une vieille femme qui y habitait. Puis, sans attendre sa réponse, elle continua : « Elle est morte il y a peu de temps, et on m'a chargé de vous dire qu'elle s'en était allée très heureuse, se confiant en Jésus. Elle a souvent raconté au pasteur qui la visitait qu'une jeune fille aux cheveux noirs bouclés lui avait parlé de ses péchés et lui avait appris l'amour du Sauveur, et elle disait : « Je crois en Lui et je voudrais remercier cette jeune demoiselle et lui dire que Dieu a entendu ses prières. » Le pasteur s'est enquis afin de savoir qui était cette jeune fille, mais personne ne la connaissait. Nous avons pensé que ce pouvait être vous. »

Trop émue pour répondre ou faire aucune question, Lucie se retira précipitamment dans sa chambre pour partager avec le Sauveur la joie qu'il y a devant les anges, lorsqu'un pécheur se repent. Il lui semblait que c'était presque une trop grande bénédiction que les paroles balbutiées en tremblant par une enfant comme elle, eussent pu être employées de Dieu pour sauver une âme. Les années ont passé, mais Lucie garde les trois pierres et ne peut jamais les regarder sans rendre grâces à Dieu de lui avoir

donné de pouvoir parler de Lui dans cette occasion.

Puissent mes jeunes lecteurs chrétiens ne pas se laisser arrêter par la timidité ou la crainte, quand le Seigneur leur présente une occasion de parler de Jésus à une personne, quelle qu'elle soit. Il faut sans doute le faire comme Lucie avec douceur et humilité ; mais si faible que soit votre parole, quand vous ne citeriez qu'un verset de l'Écriture, vous voyez que Dieu peut s'en servir pour réveiller et sauver une âme.

Réponses aux questions du mois de septembre

Passages du Nouveau Testament où il est parlé :

1^o d'Adam : Luc III, 38 ; Romains V, 14 ; 1 Corinthiens XV, 22, 45 ; 1 Timothée II, 13, 14 ; Jude 14.

2^o d'Ève : 2 Corinthiens XI, 3 ; 1 Timothée II, 13.

3^o d'Abel : Matthieu XXIII, 35 ; Luc XI, 51 ; Hébreux XI, 4 ; XII, 24.

4^o de Caïn : Hébreux XI, 4 ; 1 Jean III, 12 ; Jude 11.

5^o d'Hénoch ou Énoch : Luc III, 37 ; Hébreux XI, 5 ; Jude 14.

6^o de Noé : Luc III, 36 ; XVII, 26 ; Matthieu XXIV, 37 ; Hébreux XI, 7 ; 1 Pierre III, 20 ; 2 Pierre II, 5.

J'ai reçu plusieurs réponses sur le sujet des robes. Mes jeunes amis ont trouvé quelques passages différents de ceux que j'ai indiqués. Ils verront en lisant ces derniers que je me suis attaché à présenter ceux qui offrent un sens moral et spirituel.

Questions pour le mois d'octobre

1^o Qui est-ce qui répondit à l'appel de Dieu : « Parle, car ton serviteur écoute » ?

2^o Qui est-ce qui répondit à Dieu : « Me voici, envoie-moi » ?

3^o Qui est celui qui demanda : « Que dois-je faire, Seigneur ? »

4^o Et qui est-ce qui répondit à l'appel de son nom : « Me voici, Seigneur » ?

Qui de vous, chers enfants, a répondu à l'appel de Jésus qui vous dit : « Suis-moi » ?



Le petit Irlandais

C'était l'après-midi d'une froide journée d'hiver dans une contrée écartée de l'Amérique du nord. La neige, qui couvrait la terre, continuait à tomber à gros flocons, et le vent soufflait avec force, lorsqu'une pauvre femme irlandaise vint se présenter à la porte d'un pasteur. Ses vêtements étaient couverts de neige, sa chevelure était tout en désordre, et elle portait sur sa figure l'expression d'une profonde douleur. La servante qui lui avait ouvert, émue de compassion, la fit entrer dans la cuisine et lui demanda ce qu'elle désirait.

« Je voudrais voir le maître, » répondit-elle.

« Je vais le prévenir, » dit la servante ; « en atten-

dant, asseyez-vous auprès du feu et réchauffez-vous. »

Le pasteur était dans son cabinet, assis près de son feu, se réjouissant et rendant grâces à Dieu de ce que son travail de la journée était accompli, et de ce qu'il pouvait se reposer, quand la servante vint frapper à sa porte. Étant entrée, elle lui dit qu'une pauvre femme désirait lui parler.

Il se rendit à la cuisine et dit à la femme : « Que me voulez-vous, ma pauvre femme ? » « C'est pour mon enfant, monsieur, mon pauvre enfant malade. »

« Est-il donc si mal ? » demanda le pasteur. « Et qu'est-ce qu'il a ? »

« Je ne sais pas, monsieur ; mais il va mourir ; demain je n'aurai plus mon cher garçon ; » et elle éclata en sanglots.

« Et que voulez-vous que je fasse pour lui et pour vous, ma chère femme ? »

« Excusez-moi, monsieur, si j'ose vous demander de sortir par un tel temps et le soir encore. Mais écoutez-moi un moment, je vous prie, et je suis sûre que vous ne me refuserez pas de venir. Il n'y avait pas d'enfant plus fort, plus beau et plus doux, lorsque nous sommes arrivés dans ce pays, il y a bientôt trois ans. Mais les hivers si froids, et les privations, » ajouta-t-elle en baissant la voix, « ont altéré sa santé. Il a graduellement perdu ses forces ; il a maigri et ses joues si roses autrefois ont pâli et se sont creusées, et ce soir il est très mal et j'ai vu que j'allais perdre mon enfant, » dit-elle, en essuyant les larmes qui couvraient son visage. « Mon cœur se brisait, » continua-t-elle, « je ne savais que faire, quand un des hommes qui étaient à la maison, dit : « Qu'est-ce que l'enfant veut donc dire. Il parle d'un monsieur qui prêche à X. Il voudrait le voir. » Et le père dit à son garçon : « Est-ce le prêtre que tu voudrais voir ? » « Oh ! non, papa ; c'est le monsieur

qui prêche dans la petite église à X... » Et il pleurait et demandait toujours le monsieur. Là-dessus je me préparai à partir à la recherche du monsieur. On essaya de me retenir en me disant que j'étais folle ; mais pour mon enfant près de mourir, que ne ferais-je pas ? Et maintenant me voici, après avoir battu tout le pays pour trouver l'endroit où demeurait le monsieur. Le maître consentira-t-il à m'accompagner auprès de mon enfant mourant ? »

« Certainement, je vous accompagnerai, » dit le pasteur, bien que, d'après le dire de la femme, il y eût une bonne lieue jusqu'à sa demeure, que la soirée fût avancée et que la neige continuât à tomber. Et tout en mettant ses bottes et son manteau, il se demandait si l'enfant ne serait pas un jeune garçon en haillons à la figure intelligente, qu'il avait souvent remarqué le dimanche se tenant dans un coin de l'église et écoutant avec une attention soutenue.

Au bout de plus d'une heure de marche, le pasteur et la femme arrivèrent à la demeure de celle-ci. C'était une misérable habitation située dans la forêt, une cabane faite de troncs de bois, à peine capable de servir d'abri contre la tempête, et dépourvue de tout confort. Il y avait là plusieurs hommes autour du feu, et dans un coin sur un misérable grabat, gisait le pauvre petit malade.

Au premier coup d'œil le pasteur reconnut l'enfant qu'il avait souvent vu à l'église, mais qui était maintenant aux portes de la mort. De son côté dès que le jeune garçon eut vu le pasteur, son visage s'illumina et il tendit vers lui sa petite main tout amaigrie. Le pasteur la prit, s'assit auprès de l'enfant, et lui dit : « Que puis-je faire pour toi, mon cher enfant ? »

« Oh ! parlez-moi de Jésus, » répondit-il. « Je vous ai entendu plus d'une fois dans l'église, et vous

disiez que Jésus était mort pour nous et que personne d'autre que Lui ne pouvait nous sauver. Est-ce qu'il veut me sauver, car je vais mourir? »

Tout ému, le pasteur lui répéta l'ancienne histoire — ancienne mais toujours nouvelle — de l'amour du Sauveur. « Oui, mon cher enfant, » lui dit-il, « Jésus veut te sauver. Il est descendu du ciel pour cela. Dans son grand amour pour les pauvres pécheurs qui périssaient, il est venu sur la terre et y a vécu faisant du bien, prenant les petits enfants dans ses bras, consolant une pauvre veuve et lui rendant son fils qui était mort, pardonnant les péchés à une grande pécheresse, et invitant tous ceux qui étaient malheureux à venir à Lui. Et puis, il a été crucifié et il est mort pour nous. Il a été puni à notre place, Lui qui n'avait point fait de mal, parce qu'il savait que nous ne pouvions pas être sauvés sans cela. Et c'est pour toi aussi qu'il est mort. Il t'aime, mon cher enfant, et il veut t'avoir avec Lui dans le ciel. »

L'enfant semblait boire chaque parole, et quand le pasteur eut cessé de parler, il dit : « Alors il m'a sauvé ; il veut me prendre au ciel ; il est mort pour moi, il m'aime ! » Il s'arrêta, épuisé par l'effort qu'il venait de faire ; puis d'une voix affaiblie, il dit : « Mère, Jésus est aussi mort pour toi ; ne veux-tu pas l'aimer ? Il te consolera quand je ne serai plus là. »

Les hommes qui étaient dans la cabane s'étaient peu à peu rapprochés. Immobiles et silencieux, ils semblaient étonnés d'entendre ces choses toutes nouvelles pour eux, et le témoignage rendu par cet enfant à l'amour du Seigneur Jésus.

Après quelques moments, le jeune garçon, d'une voix qui s'éteignait, prononça encore quelques paroles : « Mère, vois-tu les anges ? Ils viennent pour moi. Jésus les a envoyés pour me chercher et m'a-

mener auprès de Lui. Adieu. » Et fermant les yeux, il s'endormit paisiblement pour se réveiller dans le ciel. Puisse chacun de mes jeunes lecteurs avoir la même foi toute simple que le petit Irlandais avait dans le Seigneur Jésus, et dire comme lui : « Il est mort pour moi ; il m'aime ! »

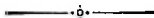
Jésus m'aime

Oui je sais que Jésus m'aime,
Il l'a dit et je le crois ;
N'est-il pas venu Lui-même
Mourir pour moi sur la croix ?

Jésus m'aime ! Oh ! quelle grâce !
Il accueille les petits ;
Il me prépare une place
Dans son brillant paradis.

Jésus m'aime et sur la terre
Toujours il prend soin de moi ;
Il écoute ma prière,
Je puis être sans effroi.

Jésus m'aime et sur sa trace
Je veux marcher chaque jour ;
Garde, ô Seigneur, par ta grâce,
Ton agneau dans ton amour.



Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JOAS



HISTOIRE DU PROPHÈTE JONAS

Le kikajon

SOPHIE. — Tu m'as dit, maman, à propos de ce que l'Éternel dit à Jonas : « Fais-tu bien de t'irriter ? »

que tu me citerais d'autres questions que Dieu adressa à des hommes ; veux-tu me les dire maintenant ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; j'ai pensé qu'il vaudrait mieux que tu les cherches toi-même dans la Bible. Nous continuerons aujourd'hui l'histoire de Jonas.

SOPHIE. — Voudrais-tu alors me dire ce que Jonas répondit à l'Éternel, et s'il se repentit de sa méchancelé.

LA MÈRE. — Jonas ne répondit rien, ne rentra pas en lui-même et conserva sa dureté de cœur. « Il sortit de la ville et s'assit à l'orient de la ville ; et il se fit là une cabane, et s'assit dessous à l'ombre, jusqu'à ce qu'il vît ce qui arriverait à la ville. »

SOPHIE. — Que voulait-il faire là et qu'attendait-il ? Pensait-il que Dieu reviendrait sur sa parole et détruirait la ville ?

LA MÈRE. — Peut-être ; sans doute son méchant cœur n'avait pas encore compris la bonté de Dieu qui épargne les pécheurs repentants.

SOPHIE. — Il aurait dû se souvenir, n'est-ce pas, que Dieu avait eu pitié de lui quand il avait prié étant dans le ventre du grand poisson ?

LA MÈRE. — C'est vrai, mais cela blessait son orgueil que Dieu fût bon envers de misérables païens. Il pensait que les Israélites seuls avaient droit à cette bonté, comme je te l'ai déjà dit. Son cœur était étroit et n'avait pas saisi l'infinie grandeur de la grâce divine. Combien Jonas était différent du Seigneur Jésus qui pleurait sur Jérusalem, parce qu'elle n'avait pas écouté sa parole, qu'elle ne s'était pas repentie comme Ninive, et qu'à cause de cela elle allait être détruite (1).

(1) Luc XIX, 41-44 ; Matthieu XII, 41.

SOPHIE. — Comme Jésus était bon ! Il ne s'irritait pas contre ceux qui n'écoutaient pas ses paroles. Il s'affligeait en pensant à leur malheureux sort. Mais Dieu ne dit-il rien à Jonas pour lui faire sentir sa dureté de cœur ?

LA MÈRE. — Ce n'est pas toujours par des paroles que Dieu nous donne des leçons, ma chère fille. C'est aussi par des faits. Il voulait amener Jonas à voir son péché, le mal qui était dans son cœur, son égoïsme et son ingratitude envers Dieu. Bien que la cabane abritât un peu Jonas, elle ne le garantissait pas complètement contre l'ardeur du soleil, et Jonas en souffrait. Alors « l'Éternel Dieu (1) prépara un kikajon et le fit monter au-dessus de Jonas, pour faire ombre sur sa tête, pour le délivrer de sa misère, » c'est-à-dire des souffrances causées par la chaleur brûlante du soleil.

SOPHIE. — Qu'est-ce que c'est qu'un kikajon, chère maman ?

LA MÈRE. — C'est une plante à larges feuilles, comme celles que l'on fait croître autour et au-dessus des cabinets de verdure. Il y en a qui croissent très vite, mais Dieu, par sa puissance, fit pousser et monter le kikajon en une seule nuit. Lui seul pouvait opérer une semblable chose.

SOPHIE. — Comme Dieu était plein de bonté envers Jonas. Il dut être bien surpris le matin en voyant sa cabane garnie d'une belle verdure donnant une ombre épaisse, et sans doute il rendit grâce à Dieu pour sa bonté.

LA MÈRE. -- « Jonas se réjouit d'une grande joie à cause du kikajon, » mais il ne nous est pas dit

(1) Dieu est nommé ainsi, comme au chap. II de la Genèse. C'est le Dieu créateur, mais c'est aussi l'Éternel, le Dieu en relation avec Jonas et qui lui fait du bien.

qu'il remercia Dieu. C'est ainsi, ma chère enfant, que les hommes reçoivent les bénédictions de Dieu, qui nous donne la nourriture, le vêtement, un toit pour nous abriter et, plus que cela, qui nous a donné son Fils pour nous sauver ; ils jouissent de toutes ces choses, et ils ne pensent pas à remercier Dieu.

SOPHIE. — Ah ! chère maman, cela m'arrive en effet bien des fois. J'oublie quelquefois de Lui rendre grâce de m'avoir donné un bon papa et une bonne maman, et tant d'autres choses ! Mais je veux tâcher de ne pas faire comme Jonas. Je désire éprouver de la joie pour tout ce que le Seigneur me donne, mais je veux aussi Lui dire merci.

LA MÈRE. — Jonas prit son plaisir dans le kikajon ; il s'attacha à lui et en fit pour ainsi dire une idole ; ainsi il n'avait pas compris la leçon que Dieu voulait lui donner. Alors Dieu qui n'abandonne pas ses serviteurs à leur méchanceté, mais qui veut les ramener dans une voie droite, agit d'une autre manière envers Jonas. Quand nous nous attachons trop aux choses que Dieu nous donne et que nous ne sommes pas reconnaissants, Dieu nous les ôte. La nuit se passa, l'aurore vint et le soleil monta sur l'horizon, et quand Jonas se leva et sortit, le kikajon était encore là, mais ses feuilles pendaient toutes flétries, la belle ombre avait disparu, le kikajon avait séché.

SOPHIE. — Ah ! pauvre Jonas ! Comment une plante aussi vigoureuse avait-elle pu périr en une seule nuit ?

LA MÈRE. — Dieu qui avait préparé le kikajon, et l'avait fait croître en une seule nuit, avait préparé un ver qui le lendemain, au lever de l'aurore, rongea le kikajon, et il sécha. Vois-tu, Sophie, comme tout est de Dieu dans l'histoire de Jonas ? Dieu ne le laisse pas un moment. Il le suit partout jusqu'à ce qu'il ait compris ce que Dieu voulait lui apprendre,

Jusqu'à ce qu'il ait vaincu son égoïsme et brisé son orgueil. C'est l'Éternel qui envoie la tempête, c'est Lui qui prépare un grand poisson, Lui qui commande au poisson de rejeter Jonas sur le sec, Lui qui prépare le kikajon et le ver qui le ronge. Et nous verrons que Dieu prépara encore une autre chose. Mais remarque, ma chère enfant, que comme Dieu suivait partout Jonas, il s'occupe aussi constamment de nous pour nous instruire, nous reprendre, nous délivrer, et pour que nous apprenions à connaître notre méchant cœur, et le besoin que nous avons constamment de sa grâce (1). Les épreuves et les délivrances, tout vient de Lui pour notre bien.

SOPHIE. — Qu'est-ce que Dieu avait encore préparé pour le pauvre Jonas ?

LA MÈRE. — Quand le soleil se leva, Dieu, qui commande aux éléments, prépara un vent chaud d'orient, qui au lieu de rafraîchir l'atmosphère, rendait la chaleur du soleil encore plus insupportable. Jonas n'avait plus son kikajon pour s'abriter sous son ombre, et le soleil frappa sur sa tête avec une telle intensité qu'il défaillait. Mais au lieu de s'humilier sous la puissante main de Dieu et de reconnaître son péché, tout ce qu'il sut faire fut de désirer encore la mort : « Mieux me vaut, » dit-il, « la mort que la vie. » Malheureux Jonas ! Il s'était irrité et avait demandé la mort, parce que Dieu n'avait pas détruit Ninive, et maintenant il s'irrite de nouveau et veut mourir, parce que Dieu lui a ôté quelque chose qui lui était agréable. C'était dans un cas comme dans l'autre, murmurer contre Dieu et se rebeller contre sa volonté.

SOPHIE. — Jonas devait être bien misérable. Comment aurait-il été heureux avec de pareils sentiments ?

(1) Lisez Deutéronome VIII.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant, c'est seulement quand nous sommes soumis à Dieu et que nous reconnaissons que sa volonté est « bonne, agréable et parfaite, » que nous jouissons de la paix dans notre âme et que nous sommes heureux. Mais Dieu montre sa grande bonté envers Jonas et comment il est « lent à la colère, » ainsi que Jonas lui-même l'avait dit, en supportant son pauvre serviteur et en le reprenant encore une fois avec douceur. « Fais-tu bien de l'irriter à cause du kikajon ? » lui dit-il. La réponse de Jonas fait voir que son cœur orgueilleux n'est pas brisé, et qu'il est toujours plein d'arrogance vis-à-vis de Dieu. « Je fais bien de m'irriter jusqu'à la mort, » réplique Jonas à Dieu.

SOPHIE. — Quelle terrible réponse ! Comment Dieu ne l'a-t-il pas châtié ?

LA MÈRE. — Dieu, au contraire, condescend à lui parler encore. Cela nous fait connaître le cœur de Dieu bien différent du nôtre. Nous nous fâcherions contre quelqu'un qui nous répondrait ainsi, et nous nous détournerions de lui et le laisserions dans sa méchanceté. Dieu ne fait pas ainsi. Il n'abandonne pas son serviteur ; il veut le convaincre et avoir le dernier mot, et cela pour le bonheur de Jonas. L'Éternel lui dit : « Tu as pitié du kikajon pour lequel tu n'as pas travaillé, et que tu n'as pas fait croître ; qui, né en une nuit, a péri en une nuit ; et moi je n'aurais pas pitié de Ninive, la grande ville, dans laquelle il y a plus de cent vingt mille êtres humains qui ne savent pas distinguer entre leur droite et leur gauche, et aussi beaucoup de bétail ! »

SOPHIE. — Qui étaient ces cent vingt mille êtres humains qui ne savaient pas distinguer entre leur main droite et leur main gauche ?

LA MÈRE. — Ce sont les petits enfants, disons au-dessous de cinq ans, et ce grand nombre d'enfants

en bas âge nous dit que la population entière de Ninive devait s'élever au moins à un million d'âmes. Tous ces petits enfants n'avaient pu participer aux péchés des Ninivites, et l'Éternel avait eu pitié d'eux. Nous savons que Dieu aime d'une manière spéciale les petits enfants, comme le Seigneur Jésus nous l'a montré (1). L'Éternel avait eu aussi pitié des bêtes qui se trouvaient dans cette grande ville. Nous voyons dans bien des passages que Dieu a soin des bêtes. « Éternel ! » dit un Psaume, « tu sauves (ou conserves) l'homme et la bête (2). » Et en plusieurs endroits de la loi, l'Éternel recommande aux Israélites d'éviter d'être cruels envers les animaux (3). Jésus a dit aussi que pas un seul petit oiseau n'est oublié devant Dieu, qu'un passereau ne tombe pas en terre sans la volonté de Dieu, et que Dieu les nourrit tous (4).

SOPHIE. — Puisque Dieu a ainsi pitié des bêtes, c'est donc bien mal de les faire souffrir, et par exemple de les charger au delà de leurs forces, de les frapper avec rudesse, ou de les tourmenter comme font souvent les enfants.

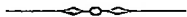
LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Beaucoup d'animaux sont des serviteurs que Dieu nous a donnés, et il faut les traiter avec douceur. Pour en revenir à la leçon que Dieu voulait donner à Jonas, le kikajon sur lequel il s'apitoyait, était un être sans vie sensible, tandis que hommes, enfants et bêtes dans Ninive étaient des êtres capables de souffrir. Pourquoi Jonas n'aurait-il pas eu pitié d'eux ? Il regrettait le kikajon par égoïsme, mais Dieu veut que son cœur s'élargisse et soit bon envers tous, comme Lui-même l'était. C'est une leçon que nous avons

(1) Matthieu XVIII, 10, 11; XIX, 13, 14. — (2) Psaume XXXVI, 6. — (3) Proverbes XII, 10 — (4) Luc XII, 6; Matthieu X, 29; VI, 26.

aussi à apprendre, mon enfant. Il nous est recommandé d'être compatissants et bons envers tous.

SOPHIE. — Mais, chère maman, est-ce que Jonas s'est enfin soumis à Dieu, a-t-il reconnu son péché et s'est-il repenti ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit d'une manière positive, car son livre finit là. Il n'eut sans doute plus rien à dire. Mais son livre est une confession qu'il a faite de sa rébellion, de son orgueil, de son opposition à Dieu et de son manque de compassion, et s'il le termine ainsi, nous pouvons croire qu'il a compris Dieu et s'est humilié.



Les mauvais anges (suite)

Nous avons vu, mes jeunes amis, comment Christ, notre puissant et précieux Sauveur, a vaincu Satan sur la croix. Cet ennemi de Dieu n'a-t-il donc plus le pouvoir de nuire ? Oui, il l'a ; il n'est pas encore lié, comme il le sera pendant un temps, ni jeté dans l'étang de feu et de soufre, ce qui sera sa fin pour l'éternité. (Apocalypse XX, 1-3, 10.) C'est encore maintenant le temps de l'épreuve de l'homme, et Dieu permet à Satan d'agir dans ce but.

Le monde, qui a rejeté le Seigneur, est sous sa puissance : Satan est le chef de ce monde. C'est lui qui le conduit. (Jean XVI, 11.) Il est « l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance. » (Éphésiens II, 2.) Pour nous montrer la triste condition du monde, de ceux qui ne sont pas à Christ, la parole de Dieu dit : « Le monde entier gît dans le méchant. » (1 Jean V, 19.) Il relie les âmes dans ses chaînes ; elles sont par nature sous son pouvoir (Actes XXVI, 18), et ceux qui lui sont ainsi assujet-

lis à cause du péché et qui pratiquent le péché, sont appelés « enfants du diable. » (1 Jean III, 8, 10.) Quelle affreuse condition, n'est-ce pas, mes jeunes amis ? Être enfants du diable, conduits par lui, enchaînés par lui comme des captifs qu'il entraîne à la perdition, cela ne fait-il pas frémir ceux d'entre vous qui ne sont pas convertis ? Il n'y a point de milieu, on est enfant de Dieu ou enfant du diable.

Mais, béni soit Dieu, on peut d'enfant du diable devenir enfant de Dieu. Le Seigneur a vaincu Satan, et il envoie ses serviteurs annoncer cette bonne nouvelle que celui qui croit en Lui, est délivré du pouvoir de l'ennemi : ils passent « des ténèbres à la lumière, du pouvoir de Satan à Dieu. » (Actes XXVI, 18.) Le Père les délivre « du pouvoir des ténèbres, et les transporte dans le royaume du Fils de son amour. » (Colossiens I, 13.) Quel heureux changement, n'est-ce pas ? Être affranchi de la puissance de celui qui ne veut que notre mal et qui voudrait nous entraîner en enfer, et être placé sous l'heureuse domination de Celui qui nous aime et a donné sa vie pour nous ! Mais Satan fait tous ses efforts pour retenir les âmes sous sa domination. C'est pourquoi, quand la parole de Dieu, qui reçue dans le cœur produit la vie, est prêchée, et que les auditeurs sont indifférents, insoucians, inattentifs, comme un sol dur où la semence ne pénètre pas, Satan, toujours aux aguets, vient et ôte la parole de leur cœur, **DE PEUR QU'EN CROYANT, ILS NE SOIENT SAUVÉS.** (Luc VIII, 11, 12.) Entendez-vous, mes chers jeunes amis ? Quand vous assistez à une réunion, quand vous êtes assis sur les bancs de l'école du dimanche et que vous entendez parler du Seigneur, de son amour pour vous, de ses souffrances et de sa mort pour votre salut, et que vous êtes sollicités de croire, Satan vient s'asseoir parmi vous, et si

vous êtes distraits, légers, avec un cœur indifférent aux choses de Dieu, vite il détourne encore plus vos pensées, et enlève de votre esprit les paroles qui vous sont adressées, et en empêche l'application à votre cœur, *de peur qu'en croyant, vous ne soyez sauvés*. Oh ! prenez garde, demandez au Seigneur de vous ouvrir le cœur pour faire attention aux choses qui vous sont dites de la part de Dieu.

Quand on a cru au Seigneur Jésus, on lui appartient ; on a échappé à la puissance du diable, on est dans les bras de Jésus qui nous donne la vie éternelle, et tous les efforts de l'ennemi ne peuvent nous arracher à ses bras puissants et nous séparer de son amour. Alors Satan, toujours actif et opposé à Christ, cherche à nous nuire de toutes sortes de manières. Dans les temps passés, quelquefois encore de nos jours en certains endroits, il a soulevé la haine du monde contre les enfants de Dieu, et a suscité contre eux de terribles persécutions pour les décourager, leur faire renier Christ, et les détruire. (Apocalypse II, 10.) Il est comme un lion rugissant, qui rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer. (1 Pierre V, 8.) Il cherche ainsi à s'opposer à la prédication de l'Évangile, en entravant les serviteurs de Dieu. (Actes XIII, 8-10 ; 1 Thessaloniens II, 18.) Et quand il ne se sert pas de la violence par le moyen des hommes incrédules qu'il pousse et conduit, il a recours à toutes sortes de ruses et d'artifices pour séduire les croyants et les faire tomber dans le mal et dans l'erreur, et ainsi les rendre malheureux et les faire déshonorer Christ. Il s'était emparé du cœur d'Ananias pour le faire mentir à l'Esprit Saint. (Actes V, 3.) Il se déguise en ange de lumière, et, par le moyen des faux docteurs, cherche à introduire des erreurs parmi les chrétiens. (2 Corinthiens XI, 13-15.) Il cherche à entraîner dans

le piège de l'orgueil, et à séduire par les convoitises, les mauvais désirs de nos cœurs. (1 Timothée III, 6, 7 ; 1 Jean II, 15, 16.) Quel ennemi redoutable ! Il est plus fort que nous, mes jeunes amis ; il a une intelligence étendue, une énergie puissante pour le mal. Comment lui échapper ? Béni soit le Seigneur ! si nous sommes au Seigneur, « celui qui est en nous, » Jésus par son Esprit, « est plus grand que celui qui est dans le monde, » c'est-à-dire Satan. (1 Jean IV, 4.) Et c'est par Jésus que nous sommes vainqueurs de Satan. Mais nous devons veiller et prier pour ne pas nous laisser surprendre. La sentinelle placée aux abords d'un camp, ne pourrait résister à un corps d'ennemis qui s'approcherait. Mais elle veille et pousse le cri d'alarme, et aussitôt le camp entier vient la soutenir. Il en est ainsi de nous, mes jeunes amis chrétiens. Veillez pour que Satan ne vous prenne pas par quelque convoitise ou par quelque erreur, et résistez-lui en criant au Seigneur qui a remporté la victoire sur lui, et « il s'enfuira de vous. » (1 Pierre V, 9 ; Jacques IV, 7, 8.) Et puis Dieu nous a donné toutes les armes nécessaires pour combattre ce puissant adversaire. « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force, » dit l'apôtre Paul. Satan a éprouvé toute la puissance du Seigneur Jésus qui l'a vaincu au désert, sur la croix, dans le tombeau, car « par la mort, il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. » (Hébreux II, 14.) Jésus, malgré tous les efforts du diable, a triomphé de lui, et est allé s'asseoir à la droite de Dieu, et c'est Lui qui est notre force. Pour être en état de se servir d'une armure, il faut avoir de la force ; nous avons celle de Christ, et alors nous pouvons revêtir « l'armure complète de Dieu, afin de tenir ferme contre les artifices du diable. » (Éphésiens VI, 10-18.) Ainsi, mes chers jeunes amis

chrétiens, ne perdez pas de vue que vous avez affaire avec un ennemi redoutable qui ne laisse pas un moment de répit, c'est pourquoi « veillez et priez. » Et quand le Seigneur viendra nous prendre, il nous conduira dans la maison du Père, où Satan n'a pas accès. Les luttes seront finies, nous jouirons du repos, et nous posséderons la couronne de gloire réservée aux vainqueurs. Nous participerons à la pleine victoire de Jésus : Satan sera brisé sous nos pieds, et ce sera bientôt. (Romains XVI, 20.)

S'il plaît à Dieu, nous verrons une autre fois quelle sera l'activité de Satan quand les saints seront auprès du Seigneur, et à quelle fin il est réservé.

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

LES ALBIGEOIS (*suite*)

Le meurtre de Pierre de Castelnau fournit à Innocent III une occasion favorable pour faire sentir au comte Raymond le poids de sa colère. Pierre de Castelnau fut exalté comme martyr, Raymond fut déclaré coupable d'avoir été le premier auteur du crime, et mis au ban de l'église. Les fidèles furent sommés de venir aider à sa destruction, et une croisade fut prêchée contre les Albigeois. « Debout ! soldats du Christ, » écrivit Innocent III à Philippe Auguste, roi de France, « debout, roi très chrétien, écoute le cri du sang. Aide-nous à tirer vengeance de ces malfaiteurs ! Debout ! nobles et chevaliers de France ! Les riches campagnes du midi seront le prix de votre vaillance ! » La prédication de la croi-

sade fut confiée aux Cisterciens sous la direction de leur fanatique abbé Arnout, « homme, » écrit un historien, « dont le cœur était renfermé sous la triple cuirasse de l'orgueil, de la cruauté et de la superstition. » Dominique, le fondateur de l'inquisition, lui fut adjoint. Toutes les indulgences promises à ceux qui prenaient la croix (1) pour la délivrance du saint sépulcre, furent assurées à ceux qui prendraient part à la croisade contre Raymond et les Albigeois. Les prêtres faisaient partout valoir cette occasion facile d'obtenir le pardon de tous les péchés et la vie éternelle.

A l'appel du pape, une armée de 300,000 hommes se rassembla aux frontières des malheureuses provinces que gouvernaient Raymond et d'autres seigneurs. Trois corps de troupes furent formés. A la tête de chacun se trouvaient un archevêque, un évêque et un abbé. Le commandement en chef fut donné au fameux Simon de Montfort, homme vaillant, mais ambitieux, avide de possessions et d'honneurs, et entièrement dévoué au pape et à son église.

Raymond, incapable de résister à des forces aussi considérables, se soumit aux exigences du pape. Celui-ci promit de lever l'interdit sous certaines conditions. Raymond devait se laver de toute participation au meurtre de Pierre de Castelnau ; livrer sept de ses meilleurs châteaux forts comme preuve de la réalité de sa repentance ; faire pénitence publique pour ses fautes passées, et enfin se joindre aux croisés contre ses propres sujets et en particulier contre son neveu Roger, comte de Béziers. Raymond se récria contre la rigueur de ces conditions, mais en vain ; elles devaient être exécutées

(1) Ceux qui s'engageaient dans ces expéditions portaient une croix rouge sur l'épaule droite.

à la lettre. Il subit la pénitence publique. Il reçut l'absolution dans l'église de St-Égidius, en présence de trois archevêques et de dix-neuf évêques. Ensuite on le conduisit à la cathédrale où Castelnau avait été enterré. Le dos nu, portant autour du cou une corde dont deux évêques tenaient les bouts, il arriva à la porte de l'église et là dut jurer sur l'hostie qu'il obéirait à la sainte église romaine. Puis sur la tombe de Castelnau il s'agenouilla, et sur ses épaules nues tombèrent des coups de fouet avec une telle violence et qui le mirent dans un tel état que, lorsqu'il put échapper à ses bourreaux et aux regards de la foule qui contemplait l'incroyable humiliation de son souverain, il dut sortir par une porte de derrière. C'était la douceur de l'église romaine, cette sainte mère, comme elle s'appelle. Il restait à Raymond à accomplir la partie la plus douloureuse de sa pénitence, celle de prendre les armes contre ses sujets et son neveu.

L'armée des croisés se mit alors en mouvement excitée par les prêtres et les moines fanatiques. « En avant, » disaient ceux-ci. « Mettez à mort les hérétiques ; dévastez tout, n'épargnez rien. La mesure de leur iniquité est comble et la bénédiction de l'église repose sur vous. » Était-ce là l'esprit de Christ qui, lorsque ses disciples lui demandaient que le feu du ciel descendit sur ceux qui ne le recevaient pas, leur disait : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés. Le fils de l'homme n'est pas venu pour détruire les vies des hommes, mais pour les sauver » ? L'armée se répandit comme un torrent sur les campagnes fertiles du Languedoc et mit tout à feu et à sang, dévastant, pillant et tuant ou brûlant les habitants sans défense.

Roger, comte de Béziers, neveu de Raymond, résolut de protéger ses sujets contre la violence des

croisés. Ses deux villes fortes étaient Béziers et Carcassonne. Bientôt parurent, sous les murs de la première de ces villes, ceux qui se nommaient « les défenseurs de la croix, les prêtres du Seigneur. » Raymond n'était resté que quelques jours avec eux ; il était allé à Rome s'humilier devant le pape. Roger se rendit d'abord auprès du légat du pape, lui disant qu'il y avait dans la ville plusieurs habitants fidèles à la foi catholique et qu'il le suppliait de ne pas faire périr les innocents avec les coupables. Il lui fut répondu que pour sauver la ville, les Albigeois devaient renoncer à leur foi et promettre qu'ils se soumettraient à l'église romaine.

Cette réponse fut rapportée aux habitants, et les Albigeois furent pressés d'accepter les conditions proposées ; ainsi ils sauveraient eux-mêmes et les catholiques. C'était une pénible position pour les Albigeois, mais ils déclarèrent à leurs concitoyens qu'ils ne pouvaient renoncer à leur foi et qu'ils préféreraient mourir. Ils laissaient aux catholiques et à Roger de faire pour eux-mêmes les meilleures conditions qu'ils pourraient.

Voyant qu'ils ne pouvaient ébranler la résolution des Albigeois, les catholiques eurent recours à leur évêque qui était auprès du légat. L'évêque supplia celui-ci de les épargner, en lui représentant qu'ils étaient toujours restés fidèles à l'église, et qu'ils ne devaient pas être massacrés avec les Albigeois, et même que ceux-ci pourraient être gagnés par la bonté. La réponse du légat fut brève et sévère ; la ville devait se rendre, et à moins que tous ne confessassent leur péché et ne revinssent à l'église, tous partageraient le même sort. Les Albigeois persistèrent dans leur résolution de ne point abandonner une foi qui leur avait acquis le royaume de Dieu et sa justice. Les habitants catholiques eux-

mêmes, comprenant qu'il n'y avait rien à espérer, même pour eux, déclarèrent qu'ils aimaient mieux mourir que de livrer leur ville à l'ennemi. Quand le légat apprit cette réponse, il s'écria avec fureur : « Qu'il ne reste donc pas pierre sur pierre de cette ville ; que l'épée et le feu dévorent hommes, femmes et enfants ! »

Après un siège de peu de durée, la ville dut se rendre à discrétion, et la menace d'Arnoult fut exécutée de la manière la plus effroyable. On lui avait demandé comment distinguer les catholiques des Albigeois, afin d'épargner les premiers : « Tuez-les tous, » répondit-il ; « le Seigneur connaît ceux qui sont siens. » Le massacre commença sans distinction de rang, d'âge ou de sexe. Les prêtres même et les religieux, reconnaissables les uns et les autres à leur costume, ne furent pas épargnés. Des femmes et des enfants s'étaient réfugiés dans les églises, pensant trouver un refuge dans ces enceintes sacrées, mais en vain ; la main des serviteurs de la sainte Mère Église les y égorgéait. Personne n'échappa des 23,000 habitants de Béziers ; puis la ville fut pillée et brûlée. *(A suivre.)*

Réponses aux questions du mois d'octobre

- 1^o Samuel. (1 Samuel III, 10.)
- 2^o Ésaïe. (Ésaïe VI, 8.)
- 3^o Saul de Tarse. (Actes XXII, 10.)
- 4^o Ananias. (Actes IX, 10.)

Questions pour le mois de novembre

- 1^o Quelles sont les trois questions que Dieu fait à Adam ?
- 2^o Les trois questions que l'Éternel adresse à Caïn ?
- 3^o Quelle est la première question que Jésus adresse à des disciples ?
- 4^o Quelle question Jésus adresse-t-il à Judas ?
- 5^o Quelle question adresse-t-il à Pierre ?
- 6^o Et laquelle à Saul de Tarse ?



Le Rocher inébranlable

Jean connaissait, dès son jeune âge,
L'amour du précieux Sauveur,
Et l'on voyait sur son visage
Le doux reflet de son bonheur.

Être un agneau que Jésus aime,
Vous le savez tous, n'est-ce pas ?
C'est le privilège suprême,
Le plus grand bonheur ici-bas.

Jean sentait bien qu'il était frêle,
Que souvent sa foi chancelait....
Mais le Berger tendre et fidèle
Reste le même, — il le savait !

« Jean, n'as-tu jamais eu de doute ? »

Lui demanda son frère un jour,
« Je ne vois pas clair en ma route,
Je crois, je doute tour à tour.... »

« Oh ! oui, » dit Jean, « même il me semble
Que je change bien souvent — mais
Sur le Rocher, si moi je tremble,
Le Rocher ne tremble jamais ! »

C.-M. G.



Histoire du royaume d'Israël

RÈGNE DE JOAS

(2 Rois XIII et XIV)

LA MÈRE. — Nous avons terminé l'histoire si remarquable et si instructive de Jonas. Nous y voyons que si Dieu avait sur la terre un peuple particulier, Israël, il n'oubliait cependant pas les pauvres païens qui n'avaient pas sa loi et sa connaissance. Maintenant que le Seigneur Jésus est mort pour tous, l'Évangile est porté partout aux nations païennes ; et, plus tard, quand l'Église sera dans le ciel, des missionnaires du résidu juif fidèle, iront aussi prêcher l'Évangile du royaume aux nations, et beaucoup de païens seront convertis (1).

SOPHIE. — J'aime à penser, chère maman, à cette bonté de Dieu qui prend soin de tous (2). Mais que fit Jonas après ce qui nous est raconté dans son livre ? Retourna-t-il au pays d'Israël ?

LA MÈRE. — Cela ne nous est pas dit, Sophie. Il est parlé encore une seule fois de lui sous le règne

(1) Lisez Ésaïe LXVI, 18, 19 ; Matthieu XXIV, 14 ; Apocalypse VII, 9. — (2) 1 Timothée IV, 10.

de Jéroboam, fils de Joas, comme nous le verrons. Pendant qu'il était à Ninive, Joas continuait à régner sur Israël. Tu te rappelles qu'Élisée, avant de mourir, avait prophétisé à Joas qu'il vaincrait trois fois les Syriens. Et c'est ce qui eut lieu.

SOPHIE. — Joas s'était-il donc tourné vers l'Éternel ?

LA MÈRE. — Non ; il adorait toujours les veaux d'or. Mais Dieu avait compassion de son peuple, et voulait lui donner encore du temps pour se repentir, et « il usa de grâce envers eux, et se tourna vers eux, à cause de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob ; et il ne voulut pas les détruire, et il ne les rejeta pas de devant sa face dans ce temps-là. » Tu vois que Dieu usait de patience, comme il le fait de nos jours envers le monde. « Il ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (1). C'était bien la grâce, car les Israélites avec leur roi étaient très coupables d'abandonner l'Éternel, leur Dieu ; mais Dieu qui est fidèle, même quand les hommes sont infidèles (2), se souvenait des promesses qu'il avait faites à Abraham, à Isaac et à Jacob, et à cause d'eux, il ne les rejeta pas encore dans ce temps-là.

SOPHIE. — Mais l'Éternel les chassa plus tard de leur pays.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, car Dieu dans son gouvernement est juste, et les Israélites n'ayant pas profité, pour se repentir, du répit que Dieu leur donnait, il dut exercer le jugement sur eux. Mais ses promesses ne peuvent manquer de s'accomplir, et il rétablira Israël dans sa terre, non en vertu de son obéissance, mais par grâce, après qu'il se sera repenti et se sera tourné vers Jésus (3).

(1) 2 Pierre III, 9. — (2) 2 Timothée II, 13.

(3) Zacharie XII, 10 ; XIII, 1.

SOPHIE. — Comment est-ce que Joas vainquit les Syriens ?

LA MÈRE. — Le terrible Hazaël, le grand ennemi des Israélites, celui qui avait tué le roi Ben-Hadad pour régner à sa place, avait opprimé Israël pendant toute la vie de Joakhaz et s'était emparé de plusieurs villes. Mais les plus grands conquérants meurent comme les autres hommes ; leur force, leur courage, leurs armées, leurs trésors et leur gloire ne peuvent les défendre ; ils doivent tout quitter et descendre dans la fosse sans rien emporter (1). Hazaël mourut, et Ben-Hadad, son fils, régna à sa place. Le nouveau roi n'était sans doute pas aussi vaillant que son père, et d'ailleurs sa vaillance et ses armées n'auraient pu rien contre la parole de l'Éternel. Selon cette parole, Joas battit les Syriens trois fois, et reprit les villes qu'Hazaël avait prises à son père.

SOPHIE. — Je ne comprends pas, maman, comment Joas qui avait connu Élisée, et qui avait sans doute entendu les exhortations du prophète et vu la bonté de l'Éternel, a pu continuer à adorer les veaux d'or.

LA MÈRE. — Nous voyons en Joas, ma chère enfant, comme nous l'avons souvent observé, le cœur de l'homme, ce mauvais cœur, « trompeur par-dessus tout, et incurable (2). » Et ce mauvais cœur, nous le trouvons en nous et le voyons autour de nous. On jouit des bienfaits de Dieu, on le connaît jusqu'à un certain point, comme Joas, mais le cœur reste attaché aux choses de la terre, dont il se fait des idoles. On aime le monde et les choses qui sont dans le monde. Tu peux voir ce mauvais cœur chez

(1) Lisez Psaume XLIX, 12; Ésaïe XIV, 10, 11, 16; 1 Timothée VI, 7. — (2) Jérémie XVII, 9.

les enfants qui ont des parents pieux qui les instruisent et les exhortent comme Élisée le faisait à l'égard de Joas, et ces enfants restent indifférents à l'amour de Jésus qui est mort pour les sauver. Ils aiment mieux suivre leur propre volonté et rester dans leurs péchés.

SOPHIE. — Tu dis bien vrai, chère maman. J'ai été comme cela. Mais le Seigneur a usé de grâce envers moi et m'a pardonné mes péchés, et je désire être obéissante et le servir.

LA MÈRE. -- Qu'il soit béni, ma chère fille, de l'avoir sauvée. Quant à Joas, il eut encore une guerre à soutenir, mais non pas contre les Syriens ; ce fut contre Amatsia, roi de Juda.

SOPHIE. — C'était bien mal, maman ; car ceux de Juda étaient frères des Israélites. Et je me rappelle que lorsque Roboam voulut faire la guerre à Jéroboam, roi d'Israël, l'Éternel lui envoya un prophète pour le lui défendre, en disant : « Ne faites pas la guerre à vos frères (1). »

LA MÈRE. — Ce ne fut pas Joas qui commença la guerre, ce fut Amatsia. Et Dieu permit qu'Amatsia fut battu par Joas, parce qu'il avait été orgueilleux et avait adoré des idoles. Nous verrons cela dans l'histoire des rois de Juda. Joas fut dans la main de l'Éternel comme un fouet pour châtier Amatsia. Il le fit prisonnier, fit une grande brèche dans la muraille de Jérusalem, et s'empara de tous les trésors du temple et des trésors du roi. Dieu supportait Joas et les Israélites, mais il châtiât Amatsia qui était plus coupable, car il avait d'abord servi l'Éternel, puis était tombé dans l'idolâtrie. Et de plus, Amatsia était le descendant du fidèle roi David, et il avait le privilège d'avoir à Jérusalem le temple de l'Éternel,

(1) 1 Rois XII, 21-24.

les sacrificateurs et le service divin. Plus nous avons de privilèges, et plus nous sommes responsables. Le Seigneur a dit : « A quiconque il aura été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé (1). » Après cela, Joas, le vainqueur des Syriens et du roi de Juda, dut aller à son tour par le chemin de toute la terre. Il mourut et fut enterré à Samarie avec les rois d'Israël.



Les mauvais anges (suite)

Vous savez, mes jeunes amis, que le Seigneur Jésus, avant de quitter ce monde pour retourner auprès de son Père, a promis qu'il reviendrait chercher ceux qui Lui appartiennent, qui ont cru en Lui et sont sauvés. (Jean XIV, 3.) Il descendra du ciel, nous dit l'Écriture, « avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu ; et les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » (1 Thessaloniens IV, 16, 17.) Et Jésus a dit : « Je viens bientôt. » (Apocalypse XXII, 20.) Pouvez-vous répondre sans crainte, avec joie et désir du cœur : « Amen ; viens, Seigneur Jésus ! » C'est bien important, bien sérieux d'être prêt, à tout instant, pour cette venue du Seigneur.

En effet, mes jeunes amis, car lorsque les croyants auront été ainsi pris pour être auprès du Seigneur dans le ciel, et que les incrédules, ceux « qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ »

(1) Luc XII, 48.

(2 Thessaloniens I, 8), auront été laissés sur la terre, des temps terribles surviendront. Les hommes qui n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, seront abandonnés à l'erreur, au mensonge et à l'iniquité (2 Thessaloniens II, 9-11), et Satan les conduira toujours plus avant dans le mal. Ils le suivront, malgré les jugements de Dieu qui fondront sur eux pour les avertir, et ne se repentiront pas. (Apocalypse IX, 20, 21.) Satan et ses anges ont encore maintenant accès dans le ciel, non pour en jouir sans doute, mais là ils accusent les fidèles. (Lisez Job I; Éphésiens VI, 12; Luc X, 18.) Mais un grand combat aura lieu dans le ciel; l'archange Michel et ses anges combattront contre Satan et ses anges. Satan voudrait garder cette place de puissance et d'autorité, mais il sera vaincu et précipité sur la terre, lui et ses anges, pour ne plus jamais retrouver leur place dans le ciel. Alors, nous est-il dit, « malheur à la terre et à la mer, » c'est-à-dire à toutes nations et peuples, « car le diable est descendu vers vous, étant en grande fureur, sachant qu'il a peu de temps. » (Apocalypse XII, 7-12.)

Et que fera-t-il sur la terre? Deux choses, chers jeunes amis. Séduire les hommes et les entraîner à la révolte ouverte contre Dieu, car il est « celui qui séduit la terre habitée tout entière, » et persécuter les saints qui seront alors sur la terre. Ces saints ne seront pas comme ceux d'aujourd'hui tirés de toutes les nations. Dans l'Église, il n'y a ni Juif, ni Grec; aucune nationalité: Christ est tout et en tous. (Colossiens III, 11.) A l'époque dont nous parlons, il y aura au milieu des nations un résidu juif fidèle qui attendra la délivrance et qui, au milieu des souffrances, rendra témoignage à Dieu. C'est contre ces fidèles que le diable exercera sa fureur. « Le dragon fut irrité contre la femme (qui représente Israël) et

s'en alla faire la guerre contre le résidu de la semence de la femme, ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus. » (Apocalypse XII, 17.) Sans doute que, parmi les nations, il y aura des personnes converties par le moyen des missionnaires du résidu juif qui annonceront l'Évangile du royaume. Ceux-là aussi seront persécutés.

Le diable aura pour instruments de sa méchanceté deux hommes revêtus d'un pouvoir royal, et qui sont représentés sous l'image de deux bêtes. A l'un, qui sera un empereur puissant, régnant sur l'Occident, « le dragon donne sa puissance, et son trône, et un grand pouvoir, » « et il ouvre sa bouche en blasphèmes contre Dieu, » et « il fait la guerre aux saints et les vaincra. » L'autre instrument de Satan est l'Antichrist, le faux prophète, l'homme de péché, qui prétendra être le Christ en Judée, et qui s'associera avec la première bête et lui prètera le concours de ses ruses diaboliques, accomplissant de grands miracles, séduisant les hommes, les induisant à adorer l'image de la première bête, et faisant mettre à mort tous ceux qui refuseront de commettre cet acte d'idolâtrie (1). (Apocalypse XIII et 2 Thessaloniens II, 4-10.) Ensuite le dragon, la bête et le faux prophète enverront des messagers impurs, revêtus de la puissance diabolique et faisant des miracles, vers les rois de la terre pour les assembler afin de combattre contre Dieu, le Tout-puissant. (Apocalypse XVI, 13, 14.) Quelle folie, quelle audace, n'est-ce pas, mes jeunes amis? Mais c'est là la puissance de Satan sur ceux qui rejettent la vérité. Ensuite nous

(1) Dans les premiers temps du christianisme, on voulait forcer les chrétiens à brûler de l'encens devant les statues de l'empereur romain. Ceux qui refusaient étaient mis à mort, livrés aux bêtes dans le cirque.

voyons ce rassemblement des rois de la terre et de leurs armées, conduits par la bête et le faux prophète, mais animés par Satan, livrer combat au Seigneur qui descend du ciel, armé de sa grande puissance. Il détruit les rois et leurs armées ; la bête et le faux prophète sont jetés vifs dans l'étang de feu, et Satan, saisi par un ange, est lié et jeté dans l'abîme, sa demeure, pour mille années durant lesquelles il ne pourra pas exercer sa malice. La terre, heureuse sous le sceptre de justice et de paix du Seigneur Jésus, sera débarrassée de la présence de cette puissance de mal. Mais les mille ans accomplis, Satan sera délié pour la dernière épreuve de l'homme. Sa longue captivité ne l'aura pas changé ; il sera encore le séducteur, le père du mensonge, et il ne sortira de prison que pour égarer les hommes. Ceux d'entre eux qui ne seront pas nés de nouveau, n'auront pas été changés par les bénédictions dont ils auront joui sous le règne du Seigneur. Ils prêteront l'oreille aux séductions de Satan, et se rassembleront pour faire la guerre aux saints, et dans leurs personnes, à Dieu lui-même. Le feu descendra du ciel de la part de Dieu et les dévorera. Et quant à Satan, l'adversaire, son temps est fini, son histoire est close, la victoire de Christ est complète. Satan est jeté dans l'étang de feu et de soufre, d'où l'on ne sort plus. Il va y rejoindre la bête et le faux prophète, et hélas ! dans ce feu préparé pour lui et ses anges, seront jetés aussi tous ceux qui auront écouté sa voix plutôt que celle de Dieu. Que le Seigneur vous rende attentifs à ces choses solennelles, mes jeunes amis. Venez à Jésus maintenant pour échapper à une fin si terrible, et sous son aile, vous serez à l'abri des ruses du Méchant.

L'Église ou l'Assemblée

(*Son histoire sur la terre*)

LES ALBIGEOIS (*fin*)

Roger s'était retiré dans Carcassonne, ville mieux fortifiée que Béziers. Les croisés l'y suivirent. Partout sur leur passage le pays restait dévasté, car frappés de terreur, les habitants de la campagne avaient fui abandonnant leurs maisons et leurs terres. Roger avait rassemblé les habitants de Carcassonne, catholiques et Albigeois. Il leur avait dit l'horrible massacre de Béziers qui avait eu lieu sans distinction de religion, et leur avait montré que les croisés, sous un voile religieux, n'avaient en vue que le pillage. Il enflamma ainsi leur courage, et tous se préparèrent à défendre leur ville. Maints assauts furent livrés par l'ennemi et toujours repoussés. Les croisés avaient éprouvé de grandes pertes, soit dans les combats, soit par suite de maladies amenées par la chaleur brûlante, par le manque d'eau et l'air empesté par la multitude des cadavres laissés sans sépulture. La disette de vivres se faisait aussi sentir parmi eux. Le terme de quarante jours pour lesquels ils s'étaient engagés expirait pour un grand nombre, ils avaient gagné le pardon de leurs péchés, et des milliers avec leurs chefs, ne voulant rester sous aucune condition, regagnèrent leurs foyers.

Le légat alarmé, voyant que la ville ne serait pas réduite si aisément qu'il le pensait, eut recours à une ruse diabolique. Il persuada à l'un des officiers de l'armée d'essayer d'attirer le comte Roger hors de la ville, promettant à cet officier, outre les récompenses terrestres, celles qui lui seraient réservées

dans le ciel, s'il réussissait. Il ne réussit que trop bien. Sous le prétexte de négociations de paix, et sur la promesse et le serment solennel de ramener Roger sain et sauf dans la ville, celui-ci se rendit auprès du légat avec quelques-uns de ses chevaliers. A peine avait-il commencé à présenter quelques propositions au légat et à parler en faveur des habitants de la ville, qu'Arnoult se leva et déclara que les habitants feraient à leur bon plaisir, mais que Roger était prisonnier. En vain celui-ci protesta contre une telle perfidie ; n'était-ce pas sur la foi d'un serment solennel qu'il était venu ? Arnoult dit que l'on n'était pas tenu de garder la foi à un homme qui avait été infidèle à Dieu. En un clin d'œil Roger et ses compagnons furent chargés de chaînes, et bientôt on apprit que le noble comte était mort en prison, non sans de forts soupçons qu'il avait été empoisonné.

Les habitants de Carcassonne ayant appris le sort de leur jeune et courageux chef, perdirent tout espoir de défendre leur ville. Échapper semblait impossible, parce que l'ennemi les entourait de toutes parts. Le désespoir s'emparait d'eux, lorsque le bruit se répandit que quelques-uns des plus vieux habitants se souvenaient que s'ouvrait quelque part dans la ville un passage souterrain conduisant au château de Caberet, à une distance d'environ trois lieues ; mais personne n'en connaissait l'entrée. Excepté les hommes qui défendaient les remparts, tous se mirent à chercher diligemment, et enfin on entendit répéter : « L'entrée est trouvée. » Aussitôt on fit des préparatifs pour l'exode ; on rassembla des vivres pour plusieurs jours, mais sauf les quelques objets qu'ils pouvaient emporter avec eux, tout le reste devait être laissé. Mais cela valait infiniment mieux que de tomber entre les mains de

meurtriers sans merci. Nous pouvons être sûrs que bien des actions de grâces montèrent à Dieu pour cette perspective de délivrance, et que bien des prières lui furent adressées pour que leur entreprise fût couronnée de succès.

Ce n'était pas moins très douloureux. « C'était une vue triste et affligeante, » dit leur historien, « que ce départ accompagné de soupirs, de larmes et de lamentations, tandis qu'ils s'avançaient avec l'espoir incertain de sauver leurs vies par leur fuite ; les parents conduisant leurs jeunes enfants, et les plus robustes soutenant les vieillards décrépits. Et surtout combien il était navrant d'entendre les gémissements des femmes ! »

Dieu les protégea ; le jour suivant ils atteignirent sains et saufs le château, d'où ils se dispersèrent partout où Dieu leur ouvrit une porte de refuge. Au matin, l'armée assiégeante fut étonnée de n'entendre aucun bruit dans la ville. On craignit quelque stratagème, mais les murailles ayant été escaladées, un cri se fit entendre : « Les Albigeois ont fui. » Le butin, par l'ordre du légat, fut partagé entre les croisés, et les prêtres se vengèrent de la fuite des Albigeois en faisant brûler quatre cents habitants qui avaient été faits prisonniers !

Simon de Montfort avec son armée continua à s'avancer dans le pays. Il assiégea le château de Minerve, près de Saint-Pons. On disait de cette place que depuis trente ans aucune messe n'y avait été dite, preuve de l'extension des doctrines vaudoises. Raymond, comte de Termes, défendait la place, mais le manque d'eau l'obligea à se rendre. Le légat avait décidé de laisser la vie sauve aux catholiques et à ceux qui se convertiraient. Les chevaliers se récrièrent disant qu'ils étaient venus pour exterminer les hérétiques et non pour les absoudre. Le légat les

rassura en disant : « Je les connais ; pas un ne se convertira. » En effet, Raymond étant exhorté à revenir à la foi catholique, refusa et fut jeté en prison, où bientôt il mourut. Sa femme, sa sœur, sa fille et d'autres femmes de qualité, repoussèrent les efforts faits pour les convertir, et furent brûlées ensemble. Restaient les habitants. Sommés de reconnaître le pape et l'église romaine, ils s'écrièrent tous ensemble : « Nous ne voulons pas renoncer à notre foi, et nous rejetons la vôtre. Vous travaillez pour le néant ; ni mort, ni vie, ne nous fera abandonner notre croyance. » Sur cette réponse, le comte Simon et le légat firent allumer un grand feu où furent jetés cent quarante hommes et femmes. Un historien qui rapporte ce fait dit que « ce fut chose merveilleuse de les voir monter au bûcher avec allégresse, et comme de vrais martyrs de Jésus-Christ. »

En maints autres endroits, les Albigeois montrèrent la fermeté de leur foi, tandis que Montfort, son armée et les prêtres déployaient contre eux la cruauté la plus grande. Nous ne poursuivrons pas cette histoire de meurtres et de carnage. Qu'il suffise de dire que Montfort, ayant mis le siège devant Toulouse, y expia ses cruautés. Il fut frappé d'une pierre lancée par une machine, et mourut. Cela n'arrêta pas la persécution contre les Albigeois. Les inquisiteurs achevèrent l'œuvre de leur destruction. Il périt, dit-on, un million de victimes dans les provinces méridionales de la France. Un grand nombre d'Albigeois se réfugièrent dans les forêts et les montagnes ; d'autres passèrent dans les vallées des Alpes, en Italie et en Lombardie. Ainsi Rome établit sa domination sur les cadavres de ceux qui préférèrent mourir plutôt que de renier leur foi.

La petite Marie

La petite Marie avait perdu ses parents de très bonne heure. Elle n'était encore qu'un bébé à la mort de sa mère, et son père mourut lorsqu'elle avait neuf ans. La pauvre enfant éprouva un bien grand chagrin quand elle vit son père déposé dans le cimetière à côté de la tombe de sa mère ; elle était laissée seule dans le monde. Mais la petite Marie ne se sentit pas tout à fait seule, car elle croyait au Seigneur Jésus. Elle avait appris à connaître son amour, et savait qu'il serait avec elle partout où elle irait.

Mais il y avait devant elle une grande épreuve qu'elle redoutait. Elle devait quitter la chère vieille maison dans le village où elle avait toujours vécu, et aller bien loin dans une ville, chez un oncle et une tante qu'elle n'avait vus qu'une ou deux fois dans sa vie.

Le premier soir qu'elle passa dans sa nouvelle demeure ne fut pas très heureux. Sa tante ne manquait pas de bonté, mais elle était une personne occupée et remuante, trop absorbée par les soins de son ménage pour penser à consoler la petite orpheline qui se sentait si solitaire. Son oncle était resté tard à son travail, et ses cousins qui lui étaient tout à fait étrangers, s'amusaient à la taquiner.

Pauvre petite Marie ! Comme elle fut contente quand vint le moment d'aller se mettre au lit ! Lorsque sa tante l'eut conduite dans sa chambre qui était en haut de la maison, Marie vit qu'elle ne serait pas seule. Il y avait deux petits lits, et dans l'un d'eux était couchée une fillette au teint pâle, avec une figure triste et fatiguée.

« Je t'ai mise ici, Marie, » lui dit sa tante, « dans la pensée que si Jeanne avait besoin de quelque chose la nuit, tu le lui donnerais, car tu as été habituée à te lever la nuit pour soigner ton père dans

sa maladie. En faisant cela pour Jeanne, tu m'aideras beaucoup. » Puis ayant donné à la hâte un baiser à Marie, la tante descendit l'escalier et laissa les deux enfants seules.

Marie apprit bientôt que la pauvre Jeanne souffrait d'une maladie de l'épine dorsale, et qu'elle ne pouvait quitter le lit. Souvent Jeanne éprouvait de grandes douleurs, et la vie qu'elle menait était bien solitaire et monotone, presque toujours seule dans cette petite chambre en haut de la maison. Marie avait un petit cœur très tendre, et elle fut bien touchée en entendant l'histoire des souffrances de sa cousine; aussi lorsqu'elle se mettait à genoux et priait, elle demandait au Seigneur de pouvoir rendre plus heureuse la triste vie de Jeanne.

Le Seigneur exauça la prière de Marie. Elle passa dans la chambre de Jeanne, bien des heures de l'été qui suivit son arrivée, causant avec elle, lui faisant la lecture, et lui chantant les hymnes qu'elle avait apprises avec son père. Mais elle s'aperçut bientôt que Jeanne n'était pas sauvée, et ce fut dès lors sa constante prière qu'elle fût amenée à Jésus.

Un dimanche soir, Jeanne lui demanda comment elle pouvait être si heureuse, puisque son père et sa mère étaient tous deux morts. « Je suis heureuse, » répondit Marie, « parce que je sais qu'un jour j'irai au ciel vers Jésus et les retrouverai. »

« Et comment sais-tu que tu iras au ciel? » demanda Jeanne. « Peut-être que tu ne seras pas assez bonne pour cela? »

« Non; je ne serai jamais assez bonne, » dit Marie; « mais Dieu m'a pardonné tous mes péchés, parce que Jésus est mort pour moi, et ainsi Jésus me prendra dans le ciel. »

« Penses-tu qu'il m'y prendra aussi si je meurs? »

« Crois-tu que Dieu t'a pardonné tous les péchés? »

« Est-ce que je puis croire cela ? » demanda encore Jeanne.

« Oh ! oui, » répondit Marie. « Écoute ; je vais te lire ce que dit la Bible : « Dieu a tant aimé le monde, » qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque » croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie » éternelle. » Et aussi : « Crois au Seigneur Jésus, » et tu seras sauvé. »

« Tu sais, » continua Marie, « que Jésus a été puni à notre place ; tu sais combien il a souffert et comment il est mort sur la croix, afin que nous soyons pardonnés. Jésus a tout fait pour nous et nous n'avons qu'à croire. Tu peux croire en Jésus, Jeanne. »

A ce moment on appela Marie, et Jeanne prit la petite Bible que sa cousine avait laissée sur le lit, et la lut comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Lorsque Marie remonta, elle devina par l'heureux sourire qui illuminait le visage de Jeanne, que le Seigneur avait parlé de paix à son cœur.

Combien Marie fut réjouie, je n'ai pas besoin de le dire. La vie de la pauvre Jeanne était toute changée. Malgré ses souffrances elle était heureuse. Jésus était son Sauveur. Il se tenait près d'elle, et si elle venait à mourir, elle savait qu'elle irait auprès de Lui, dans le ciel, pour toujours.

Cher jeune lecteur chrétien, tu vois comment la petite Marie a agi envers sa cousine malade. Au lieu d'être ennuyée d'avoir à lui donner ses soins et même pour cela d'être réveillée la nuit, elle s'est appliquée à faire son possible pour alléger les peines de Jeanne et pour l'amener au Sauveur, en priant pour elle et en lui parlant. N'a-t-elle pas suivi l'exemple du Sauveur ? Eh bien, cher jeune ami, chère jeune amie, faites de même, montrez que vous aimez, non en paroles, mais en réalité ; et que vous désirez servir Jésus, et le faire connaître à ceux de

vos compagnons ou à celles de vos compagnes qui n'ont pas cru en Lui pour être sauvés.

Et à vous, chers jeunes amis, qui, de même que Jeanne au commencement, demandez : « Puis-je croire cela ? » je répondrai : « Oui, vous pouvez croire. Croyez seulement que Jésus est mort pour vous, et vous serez sauvés. »



La chaîne

Un dimanche soir un prédicateur de l'Évangile avait pris pour texte le brigand converti sur la croix. En terminant, il compara la miséricorde de Dieu à une chaîne d'or qu'il nous tend, pour ainsi dire, du haut de son trône dans le ciel. « Si par la foi, » dit-il, « nous saisissons la chaîne, il nous élèvera jusqu'au trône de Christ dans la gloire. »

Le service terminé, le prédicateur retourna chez lui, fatigué et découragé. Il lui semblait avoir travaillé en vain. Un certain temps s'écoula, et il avait presque oublié cette soirée, lorsque passant un jour dans la ville où il avait prêché, une femme pauvrement vêtue s'arrêta et le regarda attentivement, comme si elle eût voulu s'assurer qu'il était bien la personne à qui elle désirait parler. Puis venant vers lui, elle s'informa de son nom, et quand il le lui eut dit, sa figure s'illumina de joie, et les yeux remplis de larmes, elle s'écria : « Oh ! monsieur, j'ai bien longtemps désiré de vous rencontrer, car j'ai pour vous un message de la part d'un mourant. Vous rappelez-vous avoir prêché un sermon dans lequel vous parliez d'un pécheur saisissant le dernier anneau de la chaîne de la miséricorde et élevé par elle dans les hauteurs de la gloire céleste ? »

« Oui, je m'en rappelle quelque chose. »

« Eh bien, monsieur, mon fils était là ce soir ; il est mort depuis, mais avant de mourir il a demandé après vous. Comme nous ne savions pas où vous trouver, nous n'avons pu satisfaire à son désir. Ses dernières paroles furent : « Mère, dis à ce monsieur que j'ai saisi la chaîne. »

La parole de Dieu n'était pas retournée à Lui sans effet. Un pécheur avait été sauvé, et quel n'est pas le prix d'une âme !

Réponses aux questions du mois de novembre

1^o A Adam Dieu dit : « Où es-tu ? » « Qui t'a montré que tu étais nu ? » « As-tu mangé de l'arbre dont je t'ai commandé de ne pas manger ? » (Genèse III, 9, 11.)

2^o A Caïn : « Pourquoi es-tu irrité, et pourquoi ton visage est-il abattu ? » « Où est Abel, ton frère ? » « Qu'as-tu fait ? » (Genèse IV, 6, 9, 10.)

3^o Première question de Jésus à des disciples : « Que cherchez-vous ? » (Jean I, 38.)

4^o A Judas : « Ami, pourquoi es-tu venu ? » (Matthieu XXVI, 50.)

5^o A Pierre : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » (Jean XXI, 15, 16, 17) Le Seigneur adresse d'autres questions à Pierre. (Voyez Matthieu XVII, 25 ; XXVI, 40, etc.)

6^o A Saul de Tarse : « Pourquoi me persécutes-tu ? » (Actes IX, 4.)

Questions pour le mois de décembre

1^o Où est-il parlé pour la première fois d'un fleuve ?

2^o Citez quatre fleuves remarquables mentionnés dans la Bible.

3^o Où est-ce que le bonheur près de Dieu est comparé à un fleuve ?

4^o Où est-il parlé d'un fleuve qui réjouit la ville de Dieu ?

5^o Où est-ce que l'Esprit Saint est comparé à des fleuves ?

6^o Où est-il question d'un fleuve pour la dernière fois dans la Bible ?

TABLE DES MATIÈRES

| | PAGES |
|---|---|
| Une lettre | 3 |
| L'homme | 21, 55, 74, 93 |
| Venez | 35 |
| « J'ai perdu ma vie, mais j'ai sauvé le cher petit » | 38 |
| Il est mort pour sauver | 41 |
| Quiconque | 96 |
| Les anges | 101, 127 |
| Élisa, la jeune orpheline | 115, 136 |
| Deux courageux garçons | 141 |
| Les mauvais anges | 154, 166, 190, 212, 226 |
| La carte aux trois couleurs | 158 |
| La prière de la petite Rose | 175 |
| Lettre d'une grand'maman à son petit-fils | 178 |
| Les trois pierres | 195 |
| Le petit Irlandais | 201 |
| La petite Marie | 234 |
| La chaîne | 237 |
| Questions et réponses | 20, 39, 59, 79, 100, 120, 139, 159, 180, 200, 219, 238 |
| L'Église ou l'Assemblée (<i>suite de son histoire sur la terre</i>) : | |
| Les témoins de la vérité pendant les siècles de ténèbres | 43 |
| Les Pauliciens | 30, 51 |
| Les témoins de la vérité en Occident | 69, 87, 112 |
| Pierre Valdo | 132, 149 |
| Les Albigeois | 151, 171, 186, 216, 230 |

| | |
|--|------------------|
| Histoire du royaume d'Israël : | |
| Règne de Jéhu | 6, 24 |
| Règnes de Joakhaz et de Joas. Mort d'Élisée | 45 |
| Histoire du prophète Jonas | 61, 81, 107, 121 |
| Jonas à Ninive | 144 |
| Sa prédication à Ninive | 161 |
| Le prophète s'irrite contre l'Éternel et est re- pris par Lui | 181 |
| Le kikajon | 205 |
| Règne de Joas | 222 |

Poésies

| | |
|--|---------------|
| Appel | 19 |
| Confiance | 37 |
| Psaume VIII | 59 |
| Vanité et permanence | 79 |
| Cantique de la petite Emilie | 99 |
| Jésus | 119 |
| Psaume XXV | 143 |
| Jésus m'aime | 205 |
| Le Rocher inébranlable | 221 |
| Strophes diverses | 5, 16, 40, 97 |

